

SEXE, SURF, SOMBRERO  
ET RÉVOLUTION !

SEIKA FAUNE

À toi

## Partie 1

### 1

Nous sommes des êtres humains, nous souffrons... Ça fait partie des règles du jeu, le jeu de la vie. Les pirouettes du divin, comme l'expriment les Hindous. Causes et effets, le flot d'une rivière, incessantes transformations. La Danse de Shiva...

Mais oui, la plupart d'entre nous s'en prennent plein la gueule. « La vie est *dukkha* », frustration, souffrance... Ça c'est Bouddha. La première des « quatre nobles vérités ». Nous souffrons parce que, dans l'ignorance de notre nature profonde, nous nous attachons à des phénomènes de nature impermanente. Certes. Mais toute cette pression partout autour, qui nous broie, nous étouffe, est-ce vraiment nécessaire ? Manger ou être mangé, Darwin, seuls les « meilleurs » méritent de survivre. Toutes ces vérités qui nous giflent constamment... N'y aurait-il pour l'humain d'autres moyens d'évoluer dans le monde, d'exister et de coexister ?

Oui, trop de pression, mesdames et messieurs, trop de pression. Il faut être compétitifs, beaux et rentables. Mais de là à mettre un terme à sa misérable existence, tels ces employés chez Orange, ces ingénieurs chez Renault... Il devait forcément y avoir d'autres sources de mal-être chez ces hères pour en finir ainsi, tombant du haut des escaliers en colimaçon ou pendu dans leur espace de travail, devant la mer tourmentée des papelards insipides qui jonchaient leur bureau. Non, il devait forcément y avoir autre chose. Travailler pour des actionnaires anonymes ne peut avoir une telle emprise sur sa vie...

Moi, je n'étais pas si mal aux éditions Lagale.

« Vous êtes sûr de vouloir faire ça ? »

J'ai jaugé mon supérieur hiérarchique.

« Serait-ce possible d'arranger une sorte de licenciement à l'amiable? Pour les Assedic? Histoire de profiter un peu du système? Non ?... »

Bon, tant pis, on y va quand même... »

J'ai quitté son bureau d'un pas assuré, avec l'esprit style « diamant étincelant ». Je suis remonté au troisième, par les escaliers, pour l'exercice de mes membres inférieurs. J'ai retrouvé ma planche à dessin inclinée, les impressions du manga à vérifier pour publication bien empilées en plein milieu. Mon regard a glissé sur mes collègues. J'ai passé de bons moments avec eux. Mais, clairement, la grande aventure qui m'attend au détour du mois m'emplit la tête...

Pendant ce long mois j'ai flotté avec mon projet au coeur. C'était super. Jusqu'à ce que je quitte effectivement mon lieu de travail, ma planche à dessin inclinée, mes compagnons de labeur. On m'a offert un CD pendant le pot de départ. *Dangerous Dub*, King Tubby meets Roots Radics, selon les conseils avisés d'un compère du premier étage. Tout le monde était chaleureux et souriant. Pour une fois, quelqu'un ne partait pas par la porte de derrière, un coup de pied au cul...

Puis je me suis retrouvé dans la rue, avec la nuit énorme devant moi. Nuit bousculée par les phares fous des hommes pressés de pousser leur vie devant eux, comme des boules d'amertume... Une fois la porte de l'immeuble ouverte, mon monde s'est mis à tourbillonner. C'est comme une mort, petite mort. Comme le chien-loup, lorsque la nuit s'abat sur le jour. Un instant, paf ! Le temps de pousser la porte vitrée, de passer de l'air tiède et saturé de détergent du hall à celui plus frais et carbonique, cacophonique, du dehors. La rue. Les lumières. Les phares. La nuit noire... Mes yeux... Tout a changé...

On voyage dans les limbes. Il faut se réincarner... Pour en terminer avec l'histoire...

Pour tenter de trouver une nouvelle peau, je suis allé voir ma mère à Fécamp. Un jour de gris, sans vent, je prends ma planche de surf, la Local Motion bien épaisse, et je vais dans un bled tout proche à la dalle rocheuse réputée. La marée est basse, les

gauches<sup>1</sup> déroulent toutes vides, tout là-bas, bien après le coin de la falaise, sur le calcaire recouvert d'algues. J'y vais. Je suis seul, avec quelques mouettes. Il n'y a pas un souffle de vent, la Terre semble retenir son souffle. La Manche est une peau de miroir ondulant par intermittence, reflétant le ciel... Je glisse sur une poignée de vagues lisses alors que le plafond gris se teinte d'un mauve inquiétant. Un habitué du coin vient taquiner les vagues qui cassent un peu plus loin, au coin de la dalle. Je l'entends maugréer sur la petitesse de la houle.

Moi je suis bien sur l'eau lisse, avec les mouettes. Dans le mauve...

On attend d'un chômeur qu'il déprime, sinon il n'est pas normal, voire dangereux. Alors j'ai culpabilisé avec tout ce temps soudainement libre... Il n'y a pas si longtemps mon devoir sur Terre était de faire des photocopies, donner des coups de fils au photographeur, gratter des films transparents, vérifier des onomatopées, des traductions...

C'était simple, j'avais ma place parmi les hommes.

Aujourd'hui j'ai ma place parmi les rochers et les mouettes... C'est pas si mal...

---

1            Sens de déferlement de la vague. Celle-ci déferle vers la gauche lorsqu'on est dessus.



Je me demande quand va cesser ce cauchemar. Deux semaines que ça dure.

Paris en novembre, les trottoirs sont incessamment mouillés et froids. Le ciel s'assombrit dès le milieu de l'après-midi et les lumières des magasins s'allument bien avant leur fermeture. Les électricités se reflètent multicolores sur l'asphalte noir, sur les vitrines, les surfaces métalliques, et, pour peu qu'on se laisse happer par ce ballet, le monde prend alors des allures de kaléidoscope. Mais lorsque l'air est glacé et qu'une pluie fine vous tombe dessus, que l'approche de Noël crée une aura enivrante autour des grands magasins, il est bien naturel d'aller chercher refuge dans le clinquant douillet d'une FNAC.

À vrai dire ça fait plusieurs jours, depuis mon retour à Paris, que j'y passe mes journées à la FNAC. Mon avion décolle demain mais je n'arrive pas à être sûr d'avoir pris la bonne décision. J'ai pourtant eu le temps d'y penser. Une carte géographique placardée au mur de mon appart pendant deux ans, des guides touristiques lus et relus, une méthode d'espagnol potassée consciencieusement chaque jour dans les métros des matins de travail. Et puis cette liste que j'ai mis des mois à faire pour préparer mon sac, ce sac qui attend bien sagement l'heure du décollage dans un coin du salon d'un pote, où j'ai momentanément élu domicile. Et aussi ce sentiment lorsque j'ai donné ma démission un mois et demi plus tôt. Je ne me posais plus de question, j'étais vraiment sûr de moi à ce moment là...

La veille de mon départ ce doute s'évertue à me tarauder, à me rendre la vie impossible, et mon esprit embrouillé pense trouver un encouragement, une confirmation, dans les rayons gargantuesques du marchand de culture salvateur. Un « Oui Chik, vas-y, pars, tu es sur la bonne voie ! », susurré par une chanson ou un titre de bouquin coincé dans une étagère.

Au rayon haute-fidélité un clodo que j'ai l'habitude de croiser dans la rue du marché se fait appréhender par le service de sécurité. On lui demande gentiment d'emmener ses mauvaises odeurs et ses poches vides ailleurs, dehors, loin de la clientèle affairée à dépenser ses sous. Le petit bonhomme à barbe, genre nain de jardin gothique avec son teint livide et sa redingote noire, se fait fermement conduire vers les portes coulissantes et la nuit de la rue.

Après cet épisode, mon regard dégoûté glisse sans conviction sur les présentoirs et c'est bien machinalement, sans doute pour combler le vide qui éclate en moi, que je saisie deux CD, le nouveau Portishead et l'album sans concession de Photek.

J'arrive au rayon « musique du monde » et m'apprête à passer en revue le bac reggae-dub, mais j'aperçois de loin Raymond Dubert, ses petites lunettes rondes surplombant sa barbe de trois jours, l'un des éternels stagiaires de chez Lagale. Un « deuxième étage », celui des commerciaux. Je tourne les talons aussi sec et fuis au rayon librairie, avec la ferme intention de zapper toute discussion avec cette rencontre inopinée. Mais alors que je parcours les livres du coin spiritualité, amour, compassion, toutes ces dénominations prometteuses, je sens sa petite main molle se poser sur mon épaule. Probablement encouragé par les bouquins que j'ai sous le nez, je force mes lèvres à arborer un sourire maladroit pour me tourner vers lui.

« Alors, t'es pas encore parti ?, il me demande.

- Non Raymond, je décolle demain.

- Eh, t'as acheté le nouveau Portishead ?! Tiens, regarde, moi aussi. J'espère que cet album est aussi bon que le premier.

- Euh, à vrai dire je ne vais même pas avoir l'occasion de l'écouter. Je vais le laisser à un pote avec un tas d'autres affaires jusqu'à ce que je revienne... Si je reviens...

- Ah ? T'es pas sûr de revenir ?

- Eh non Raymond, c'est la grande aventure ! Je sais pas ce qu'il va se passer là-bas, mais j'suis prêt à tout. Poser mes fesses sur une plage parfaite pour le restant de mes jours à cueillir des noix de coco, devenir le disciple d'un vieux sorcier de la Sierra Madre ou rejoindre le Sous-Commandant-Marcos, j'suis prêt à tout !... »



Je m'enivre un instant de son regard admiratif, puis interromps sèchement la conversation.

« Bon, tu m'excuses mais j'ai une soirée et il faut que j'aille me préparer. Je vous enverrai des cartes postales au bureau. Salut Raymond...

- S... Salut. Bon voyage Chik. »

Ouais, j'ai une soirée, l'anniversaire d'un de mes derniers potes à Paname. Je repasse au rayon CD et pose le Portishead au hasard d'un bac. Il a invité quelques amis à festoyer autour de lui. Il y aura à boire, à fumer et des filles. De quoi quitter la France et ma vie d'avant avec le sourire, je suppose...

Métro-Saint Paul-le Marais.

Une quinzaine de personnes sont déjà entassées dans le deux pièces-cuisine lorsque j'arrive. Dup m'apostrophe lourdement en me voyant entrer dans le séjour :

« Mes amis, regardez cet être courageux entre tous qui part demain matin, aux aurores, à l'autre bout du monde, dans ce pays où fourmillent sorciers, desperados, zapatistes et trafiquants de drogues. Non mais qu'est-ce que tu vas foutre là-bas, Chik ?! Tu t'emmerdes avec nous ?

- Mon ami, qu'est-ce que tu crois que je vais foutre à l'autre bout du monde ? Je vais seulement faire la révolution. Pour toi, pour moi, pour tout le monde. Je vais faire la révolution ! », je crie à travers l'appart.

Et le voilà qui s'esclaffe ha ha ha ! à ma face le salaud, et il a raison parce que j'ai l'impression de patauger dans la semoule, et j'ai les glandes, et ça se lit sur mon visage, et j'ose parler de révolution alors que je nage dans mon caca.

Je pars demain et j'ai les boules.

C'est con, non ?



Léon est passé nous chercher vers midi. Il est accompagné de Pedro, un étudiant en biologie. Je suis monté à l'arrière du pick-up avec lui, Barbara et Hiroshi tandis que Kay et Lisa se sont mises à l'avant, aux côtés de Léon et de sa moustache. Direction San Cayetano, la réserve naturelle, un bled paumé dans les hauts plateaux entourant Mexico. 130 bornes...

Personne ne semble avoir le cœur à parler, et c'est tant mieux. J'ai passé une sale nuit à l'appart des volontaires. Le décalage horaire, les bruits de La Razza, ce quartier pourrave qui nous a accueilli. Et puis le fait de se retrouver comme ça, en un claquement de doigts, à l'autre bout du monde. J'ai dû allonger dix mots depuis que je suis parti de Paris. Depuis l'arrière du pick-up je feuillette mon carnet de voyage, ressasse en boucle ces derniers jours, ces dernières heures passées.

*Vroum, vroum, Orlybus au-dessus des mers de lumières.  
Traverser les banlieues-béton sur les autoroutes vides des  
matins de novembre, tourbillons d'asphaltes dans les bruines  
glacées. Orly !, Orly ! L'aérogare apparaît, tout lumineux dans  
cette nuit mouillée...*

*Parti de Paris au petit matin. Madrid, boîte de sardines, des  
heures. Canada tout blanc-immaculé sous la neige, entraperçu  
10000 mètres de haut. Terre, mer, nuages, coucher de soleil.  
Encore quelques montagnes, avant de tomber dans un océan  
d'étoiles, électricités, petites lumières constellant une cuve noire  
sans début ni fin. J'en ai entendu parler, c'est là, je suis arrivé.  
Je débarque enfin à Mexico, moi, Chik, vingt-six ans, les muscles  
gonflés par la jeunesse, prêt à avaler tous les déserts, les jungles,  
les plages, les montagnes avec tous les êtres qui s'y trouvent.  
Je débarque à Mexico, trou-du-cul-anarchiste-primitif, écolo-  
méditateur-taoïste et je veux la Vérité !*

Ouais, j'en ai rêvé du *Mexico*. Pendant des années. On pourrait dire que j'ai même bossé chez Lagale dans l'unique but d'amasser assez de fric pour y partir.

Toluca. Abords gris et déprimés d'une ville industrielle. Léon nous arrête à un hypermarché à l'européenne, gigantesque et hygiénique. En pénétrant dans ce temple lustré je verse quelques larmes et demande à Lisa : « Où est-ce qu'il faut aller pour échapper à cette merde ? » Elle ne répond pas. Lisa est mignonne, mais elle n'a pas l'air commode. Presque aussi muette que j'ai pu l'être jusqu'à maintenant, elle est toute de noir vêtue, une longue robe de satin aux reflets violets totalement inadéquate pour le Mexique. La seule touche de couleur qu'elle arbore est le pourpre de la dentelle d'un sous-vêtement apparaissant à son épaule : une classe gothique indéniable et une introversion qui m'interpellent...

Nouilles Panzani, yogourt Danone, céréales Nestlé, je suis terriblement déçu... Trouver cela sur mon chemin mexicain... Pourtant je sais pertinemment qu'une bonne partie du monde est emportée par ce grand train confortable. Et même si parfois on entend des bruits étranges provenant du dehors, des appels sauvages ou les craquements des os des victimes du système, on n'a pas forcément envie de bouger de son siège molletonné. Ou alors on ne pense pas avoir suffisamment de force pour arrêter ce train. Ou pas assez de force pour en sauter...

J'aime à penser que c'est ce que j'ai fait, sauter du train, en quittant mon job, mes amis, mon SMIC. Déjà à Paris je n'étais pas complètement dedans, vivant comme un ermite pendant deux ans, économisant sur tout, bouffe, possessions, sorties. Je n'étais pas le prototype du parfait consommateur. Pas complètement dedans, train-grande-vitesse, cécoin sur le marche pied. Position particulièrement inconfortable. Le Mexique s'est imposé à moi à travers mes lectures et je pense qu'ici je vais pouvoir sortir de mon cul-de-sac ascétique et solitaire en trouvant un pont à franchir, quelque part, dans l'invisible. Pour quitter ce train, une fois pour

toute. Et trouver la force de le stopper, peut-être...

Un pont dans l'invisible... J'imagine qu'il pourrait prendre la forme d'un homme, un sorcier, un *brujo* à la Don Juan. Pendant des années j'ai lu les bouquins de Castaneda. J'ai été profondément touché par l'atmosphère qui s'en dégage, comme une odeur et une chaleur émanant des sables du désert de Sonora, comme des teintes submergeant des ciels crépusculaires. Le mystère. Les villages, avec leurs indiens nonchalants aux gestes antiques et tranquilles, accablés par leur destin. Quelque chose de triste mais terriblement vivant.

Ou alors je pense aussi à un endroit, un endroit magique catalyseur d'énergies où je pourrais poser mon bagage pendant quelques temps et repartir sans lui, libre. Enfin.

Ou encore trouver ma voie aux côtés d'indiens Chiapanèques, à rechercher une alternative à la folie du monde, poser les bases d'une société plus équilibrée...

Chimères ? peut-être...

En tout cas, j'ai eu les tripes de me jeter, de quitter ma routine castratrice... Et me voici prêt à travailler comme volontaire pendant un mois, histoire de ne pas aller dans ce pays que pour prendre. Qu'il y ait un échange. Et puis cela va me permettre de m'acclimater et de goûter la société mexicaine de l'intérieur, en bossant avec des villageois.

Ainsi je me retrouve à sillonner le sol de ce supermarché en compagnie de Barbara, une grande tige allemande droite dans ses bottes, dix-huit ans, qui m'exaspère déjà, les deux japonais Kay et Hiroshi, et Lisa, l'ombrageuse princesse venue d'Écosse.

Une fois regagné le pick-up, les images de ma première nuit mexicaine passée dans le centre historique de Mexico, avant de rejoindre l'appart des volontaires, m'accaparent à nouveau. Sortis du métro on a tracé dans les rues aux pierres sombres et usées. On a tracé dans l'air chaud, passant des petites *tiendas* vides aux électricités crues. J'avais du mal à croire que j'étais là, foulant des

pieds ces trottoirs tièdes à travers la nuit, respirant cette terre de tous mes rêves, de tous mes fantasmes. À l'Hôtel Merida, on a déposé nos bagages et Lisa, arrivée la veille, nous a emmené grignoter des épis de maïs grillés sur le *zocalo*, l'une des principales places de Mexico : cathédrale, ministères, petites vendeuses de maïs au-dessus de braseros rougeoyants. Pas mal d'indiens traînaient ici, essayant de vendre des poupées du *subcomandante* Marcos ou des badges de l'EZLN<sup>2</sup>. J'en pouvais plus d'écarquiller les yeux...

Le centre historique est un endroit déroutant, allant du majestueux au totalement sordide. C'est un cocktail d'espagnol, indien, de romantisme à la française, de moderne, avec du business, du shopping pour les riches comme pour les pauvres, molosses à fusils à pompe à l'entrée des grands magasins. À toute heure du jour et de la nuit, touristes du monde entier et marchands ambulants, miséreux de tout poil, y traînent leurs chaussures ou leurs pieds nus sur les dalles cradingues. Et la cathédrale ? *Madre de dios*, pauvre cathédrale complètement antique et soutenue de partout par des poutres en bois. Tout Mexico est bâtie sur l'ancienne cité lacustre des Aztèques et - alors que la demeure de dieu se trouve en grand danger d'effondrement - les ruines de l'antique empire réapparaissent à quelques mètres de là, comme ressurgies du passé refoulé du peuple mexicain. À leurs côtés, des jeunes essayaient de faire revivre les danses de leurs ancêtres, certains se trémoussant dans des panoplies-plastique du temps jadis. Ça peut paraître ridicule, mais moi, avec ma tête remplie des mythes de l'Amérique précolombienne, j'ai trouvé ça rassurant.

Et puis couché, cet effarement qui m'a assailli durant la nuit. Ce sentiment d'égarement, ce tourbillon de la conscience...

*Alors que la nuit s'écoule dans le noir de ma chambre, je me réveille sans savoir où je suis, ni qui je suis, ni quelle heure il est. Au moins sept heures de décalage dans la tête m'ont déboussolé. Mes mains tapotent dans le vide à la recherche*

*d'un interrupteur hypothétique. Après l'avoir trouvé, mes yeux clignent et regardent suspicieusement une bouteille d'eau bouillie vert pâle posée sur une table au beau milieu de la chambre orange. Qu'est-ce que je fous là bordel ?!...*

...Un tourbillon... Est-ce ce que je suis venu chercher ?

Le pick-up remue sans ménagement sur cette mauvaise route. Et puis c'est difficile de voir défiler le paysage à travers les ridicules hublots couverts de poussière. Un arrêt pour acheter quelques pâtisseries dans un village boueux. Encore un peu de bitume, roule, roule, et nous voilà arrivés. Le soleil est déjà descendu derrière les collines. L'air est frais, cristallin...

*Je débarque à Mexico, moi, Chik, vingt-six ans, et je sens dans le fond de mes tripes qu'il va se passer des choses ici, et qu'après, plus rien ne sera jamais comme avant !*





Donc le bled s'appelle San Cayetano. Il se trouve à quinze kilomètres de Valle de Bravo, une station balnéaire posée au milieu des collines, sur les bords d'un lac.

Le Pick-up termine sa course le long du bâtiment qui va nous accueillir. Devant lui s'aligne toute une série d'enclos grillagés-rouillés aux allures de vieux terrains de tennis pourris, mais en plus petit. Une forêt sombre et sauvage de pins noirs nous enserre, et de la maison à la route pour Valle de Bravo, il faut parcourir près d'un kilomètre sur un chemin de terre et de cailloux, renforçant considérablement la sensation d'isolement. Léon nous dit qu'il y a également un étang au centre de la réserve. « On y accède par un passage dans les bois qui démarre au-dessus des enclos. Pedro vous montrera ça demain. »

Léon ouvre la porte vitrée du dortoir. Je choisis un lit au hasard, me l'approprie en posant mon sac sur le matelas nu. Lisa en prend un sur la rangée opposée. Les autres, ici et là. Sept lits, quatre d'un côté, trois de l'autre, pas des masses de choix de toutes façons...

Léon se fout de moi lorsqu'en déballant mes affaires je déplie une moustiquaire. « On est à deux mille huit cents mètres, *cabron*. 'Y a pas de moustiques ici. » Je me suis bien préparé pour ce voyage. Treillis militaire et chaussures de marche de sept lieues, moustiquaire, mini-sac-de-couchage, t-shirts, sandales, caleçons-super-classe, aquarelles, carnet et couteau suisse. Et puis deux, trois bouquins : Castaneda, *Le voyage à Ixtlan* bien sûr, et le *Tao-te-king*, Lao-tseu, ainsi que quelques photocopies du manga *Ikkyu* sur lequel j'ai bossé pendant deux ans. De quoi rester bien centré face à toutes les situations.

Je passe le vestibule contenant le lit de Pedro et déboule dans la salle commune. Léon sort les fruits achetés au supermarché

d'un sac en papier, les pose sur la longue table en bois. J'en saisis un au passage et sors me dégourdir les jambes. La nuit tombe vite ici, il fait déjà très sombre et tous les détails du paysage qui subsistaient encore s'évanouissent sous mes yeux. Avalés tout rond par le noir. Plus rien à voir... Mais j'inspire la fraîcheur de cet air nocturne à plein poumon.

Pour l'instant, je ne me sens pas si dépaysé ici. Exceptés quelques cactus aperçus ici et là, la végétation est plutôt celle d'un climat tempéré. Les pins de la forêt me rappellent le sud-ouest de la France. Pendant des années j'ai parcouru la forêt des Landes pour rejoindre l'océan et ses vagues, parfois aussi à la recherche d'un peu de frissons dans les nuits de pleine Lune. J'ai encore dans le cœur l'odeur enivrante de la résine, le son des écorces craquant dans la chaleur de l'été, la silhouette inquiétante des arbres dans la noirceur de la nuit. Je me sens donc à l'aise, et j'ai hâte de donner mon énergie pour le chantier...

L'objectif de la réserve est de favoriser la procréation d'espèces en voie de disparition et de permettre à des scientifiques de les observer dans un milieu naturel. Loups, cochons sauvages, lièvres, rapaces. Léon nous a baratinés sur tout ça. C'est lui le nouveau régisseur et cet endroit va se transformer. D'après ce qu'il nous a dit, ses prédécesseurs avaient l'habitude de jeter des seringues, des flacons, des trucs pas possibles dans certains coins de la réserve. Fini tout ça ! Léon va tout cleaner ! Ouais, avec lui ça va changer.

Léon est un vrai *hombre*, fier de sa moustache, la quarantaine et le teint relativement pâle pour un mexicain (au Mexique comme dans bien d'autres contrées, plus on est blanc, moins on est indien, et plus on a de chance d'être en haut de la hiérarchie sociale). Il semble vraiment fier de son parc naturel, heureux d'y recevoir des bénévoles du monde entier, « Je vais vous faire connaître mon pays en profondeur ! », coutumes, nourriture, habitants ! Il nous dit ça autour de la grande table, en faisant sauter un fruit de la passion dans sa main. « Les fruits du Mexique ! » Il le fait tourner entre ses doigts et le tend à Lisa, qui saisit le fruit en le toisant, un sourire narquois au coin des lèvres.

Après le dîner il décide de nous emmener voir un couple de ses amis à Valle de Bravo, affirmant qu'il a quelque chose à emprunter sans délai, quelque chose qui lui permettra de nous protéger contre tous dangers possibles, comme les desperados de la nuit ou je ne sais quel démon précolombien. Alors nous remontons dans le pick-up, malgré nos paupières pesantes. Et Léon rembarque Lisa et Kay avec lui à l'avant.

*Étrange trajet parcouru sur la route d'un pays inconnu plongé dans la nuit. Une nuit absolument noire, sans fond. Mystères, juste là, au-dehors.*

On finit par arriver chez eux, une maison un peu à l'écart de la ville, où on nous propose immédiatement à boire, jus de fruits, *cerveza*, en mettant Massive Attack's *Blue Lines* en fond sonore. C'est agréable d'être accueillis ainsi par des inconnus. « *Mi casa es tu casa* » qu'ils nous disent depuis notre arrivée, et les rythmes et les basses du fameux album finissent de nous apprivoiser. On se présente, on discute jovialement, des histoires superficielles, avec la maîtresse de maison, repoussant un peu la fatigue, essayant de faire bonne figure. De temps en temps je jette un oeil sur Léon, me demandant ce qu'il fabrique là-bas, quand il se décidera à ce qu'on décolle. Il est tout là-bas là-bas, à discuter âprement avec son pote dans un coin de la pièce.

Nous finissons notre boisson en dodelinant de la tête.

Au moment de partir, alors que nous nous apprêtons à remonter dans le pick-up, Léon extirpe un pistolet à barillet de sa poche, un putain de flingue !, et il commence à l'inspecter sous nos yeux. « Maintenant c'est sûr, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Léon veille sur vous... »



Les premiers jours sont formidables. Pedro nous réveille à sept heures, et après avoir englouti un petit déjeuner conséquent, on travaille quatre ou cinq heures. Hiroshi et moi, on a pour mission de poser du grillage neuf autour d'un des enclos pourris, supervisés en cela par Augustin, un villageois de San Cayetano aux traits indiens prononcés : un mètre soixante, la peau sombre creusée par les intempéries, carré comme une porte blindée, des yeux tristes et immobiles. Ses gestes lents et précis sont enveloppés dans sa veste en jean de toujours, et il parle peu, juste assez pour nous dire quoi faire. Difficile de savoir ce qu'il pense de nous, enfants gâtés des pays riches. Il y a aussi son fils, un petit gars de dix ou onze ans, qui passe le voir de temps en temps, chevauchant un canasson deux fois plus grand que lui. Ça nous stupéfie. « Comment il fait pour monter sur le dos de son cheval, comme ça, tout seul ? », m'a demandé Hiroshi dubitatif lors de notre premier matin de labeur. Je lui ai répondu en haussant les sourcils. Nous étions posés les fesses sur le bord en béton qui enserre l'enclos, absorbant le thé encore chaud du thermos...

Don Eligio est plus grand et longiligne, mais toujours un peu voûté. Sa moustache grise est submergée par l'ombre d'un vieux chapeau qu'il a toujours vissé sur la tête. Je n'ai encore jamais vu ses cheveux. C'est le menuisier autodidacte qui montre aux filles comment raboter les planches de bois destinées à fabriquer des meubles, des lits, pour les scientifiques en visite. Don Eligio est nettement plus chaleureux qu'Augustin, un trésor d'humanité qui nous apporte des petits plats de poulet ou des tambouilles de haricots pas croyables avec des tortillas de maïs amoureusement préparées par sa femme. C'est drôle. Les premiers jours nous ne sortons pas de la réserve. Mais en voyant ces deux là, mes yeux savent que je suis au Mexique. En mangeant les mets de Don Eligio, ma bouche sait que je suis au Mexique. Et pour l'instant ça me suffit amplement.

Ah, quelles merveilleuses journées nous passons cette

semaine, à tendre le grillage sur les poteaux de fer, noyé dans la lumière du soleil une pince à la main, à entendre les rires des filles parcourir l'air chaud... Ça c'est du travail ! Pas de petits chefs constamment sur le dos à faire des discours sur la rentabilité, pas de rigidité pour les pauses, les horaires, pas de remarques désobligeantes si je m'émerveille sur un vol d'oiseaux dans le brouillard matinal. On est juste là, à faire ce qu'on a à faire, sans penser au résultat, sans se demander si nos salaires sont adéquats ni si l'on se fait rouler dans la farine. Je suis bien dans mon corps et dans ma tête, et ces premiers jours, lorsque je débarque dans la cuisine pour le déjeuner, je me sens comme un cow-boy affamé rentrant d'un long périple à travers les plaines...

Léon nous tient compagnie sur la réserve quelques temps. Il m'accompagne jusqu'au compost pour y jeter les déchets organiques, me montre comment ça fonctionne : « Tu sais, Chik, j'ai vraiment l'intention de changer les choses ici, agir différemment, vraiment en harmonie avec l'ordre naturel.

- Je te suis totalement, Léon. Tu vas faire quelque chose de bien, ici... Tu sais, je suis vraiment super content d'être là ! », je lui réponds, en laissant mon regard enthousiaste embrasser les bâtiments et la nature environnante. J'aime bien Léon, ses manières, sa jovialité et je ne peux qu'être séduit par ses discours... Et puis il laisse planer un certain mystère sur son personnage. Il y a quelque chose derrière cette moustache, je le sens. Je le sais. Il laisse planer un certain mystère autour de son pays, aussi. Je suis intrigué.

« Est-ce que Don Eligio est un *brujo* ?

- Peut-être, répond-t-il en rigolant, tu n'auras qu'à lui demander quand on ira chez lui.

- Mais toi, tu connais Castaneda, n'est-ce pas ? C'est vrai ce qu'il raconte dans ses bouquins ?

- Bien sûr que c'est vrai, *cabron* !

- Et t'en connais, toi, des *brujos* ? Il laisse échapper un petit rire entendu...

- Un jour, je vous ramènerai quelque chose, vous verrez. »

San Cayetano... Après le déjeuner, que nous préparons chacun notre tour, nous faisons un peu de nettoyage. Puis notre temps est libre. Nous passons une partie de nos paresseux après-midi à lire, dessiner ou écrire à l'ombre du préau en écoutant du reggae sur un poste minuscule. « Ouaaaah, j'adore cette musique ! », beugle Léon à chaque fois qu'il passe près du poste.

San Cayetano... J'ai vraiment l'impression de me réveiller après une longue hibernation, ici. De me retrouver enfin. Tous mes doutes envolés ! Après deux années passées dans la glauquerie des bureaux parisiens, San Cayetano est un bout d'utopie prenant corps. Enfin...

Avant le couché du soleil, je pars marcher dans les bois jusqu'à l'étang. Là, je fais du tai-chi, quelques mouvements. Puis je m'assois en méditation sur un gros caillou, comme un gros crapaud.

La première fois que je suis allé à l'étang, j'y ai surpris une grande grue blanche s'envolant en gerbes d'eau à mon arrivée. J'ai pris cela pour un bon présage, les grues étant signe de longévité et de vie éternelle en Extrême-Orient, et j'ai donc décidé d'y revenir tous les jours. Le cadre est idyllique, avec son eau translucide recouverte de lentilles d'eau, seulement troublée par le va-et-vient de quelques poissons avides. Chant des milliers de feuilles frémissantes dans la brise, glouglou du ruisseau s'échappant de l'étang : un putain de cliché complètement new age !

Un matin, au petit déjeuner, alors que je viens de terminer de m'étirer *yoga-style* dans les pâles lumières de sept heures, Lisa vient m'entreprendre à ce sujet. Elle a fini par abandonner sa jupe pour un treillis noir noir noir, et une petite veste à capuche pourpre, comme ses sous-tifs.

« Tu es bouddhiste ?

- Non, pas vraiment.

- Je me suis beaucoup intéressée au bouddhisme. J'étais fascinée par le fait que Bouddha ne se nourrissait que d'un grain de riz par jour quand il était ascète... J'ai fait du yoga aussi.

- Ah ouais ? Super...

- Mais c'est un peu trop léger et lumineux pour moi, tout ça... Quoique le tantrisme tibétain...

- Je peux imaginer, vu tes airs de sorcière... » Ses lèvres se figent un instant en un sourire espiègle. Je souris aussi... Petite bataille de sourires. Qui finissent par s'entremêler tranquillement. Lisa m'adresse rarement la parole. En général elle me prête peu d'attention, préférant papoter et glousser avec Kay et Barbara autour de sujets qui, de loin, me paraissent bien dérisoires. Ça a le don de m'énerver d'ailleurs. Je pourrais me délecter de ses jolies formes, plantureuses, mais je n'ai pas trop la tête à ça en ce début de semaine, et sa froideur a fini de me décourager. J'ai plutôt tendance à la chasser de mon esprit et préfère me concentrer sur mes mains gantées, ma pince, le grillage, avec pour principale compagnie l'air ahuri d'Hiroshi. Alors forcément je suis surpris de la voir s'adresser à moi. Je remarque ses yeux verts clairs totalement dignes d'une légende celtique...

« Et pourquoi tu fais tout ça, la méditation, le yoga ?, elle me demande.

- Pourquoi ? Eh bien... Une manière de se connaître soi-même et le monde... De trouver sa place dans l'univers... » Les sourires s'entremêlent. Puis elle s'éclipse, rejoignant ses compagnes.

Je m'entends plutôt bien avec toute l'équipe, même avec Kay qui, tout en étant extrêmement gentille, a pas mal d'idées préconçues sur les mauvais garçons, genre cheveux longs, tatouages, piercings, fringues et coiffures excentriques. J'arbore quelques-uns de ces signes extérieurs, avec ma touffe de cheveux sauvage surplombant des tempes rasées, mes tatouages au poignet ou débordant du t-shirt, mais étant français, pratiquant la méditation, je crois que j'ai le bénéfice du doute. Elle est marrante. Elle ressemble à une petite poupée folklorique Aïnou, avec ses rondeurs musclées et ses cheveux énormes en afro japonaise. On a des conversations sur *Ikkyu*, un maître zen anticonformiste super populaire au Japon. Je lui ai montré les photocopies du manga que j'ai emmené. Je l'adore, ce petit moine arpentant le Japon à pied, avec son bâton et son grand chapeau, dormant ici, là, dans la paille, la poussière, dans un troquet ou une maison de plaisir... J'ai eu le temps de le lire en large



et en travers en travaillant dessus, ça m'a vraiment botté les fesses. Hiroshi est un peu son opposé physique, assez grand, tout osseux, on dirait qu'il a été bâti avec des tiges d'allumettes. Sous son air trompeur de simplet contemplateur de mouches, se cache un mec intelligent et cultivé, prêt à toutes sortes de conversations intéressantes. Et puis j'ai des contacts cordiaux mais distants avec Barbara, la trouvant pleine de préjugés et manquant visiblement d'expérience et d'intuition, tout juste sortie qu'elle est du giron parental. Dix-huit ans... Pedro, quant à lui, mène la petite barque du chantier nous poussant au travail avec son entrain tout mexicain et son sourire omniprésent.

Puis, au milieu de la semaine, débarque Zora. Léon nous a dit qu'un retardataire grec devait nous rejoindre d'ici peu. Elle arrive sur le coup de midi, alors que le gros marteau du soleil me matraque la tête. Zora, ses cheveux blonds décolorés coupés courts. Zora, ses fringues déjantées, sa dégaine de cow-boy désabusé... Léon veut se rendre à Valle de Bravo afin d'y acheter des fleurs de courges et du fromage de Oaxaca pour qu'on les mange-exquis dans de fines tortillas de maïs. Elle doit aller chercher de l'argent à la banque, et moi je veux m'acheter un sombrero, un vrai chapeau mexicain en paille, à larges bords, pour me protéger des terribles assauts du soleil tropical. On fait connaissance dans le pick-up. Employée de banque à Thessalonique, « j'suis venue au Mexique pour participer à un chantier de fouilles archéologiques et je me retrouve les pieds dans la bouse à San Cayetano... » Elle parle avec la voix monocorde et blasée de quelqu'un qui n'a plus grand chose à apprendre de la vie. Elle a vécu la Zora, ouais, elle a vécu. Drogues, teufs, féminisme, révolution, squats... À trente-deux ans, elle a déjà perdu ses illusions le long des chemins arides de la vie. Mais j'ai enfin quelqu'un avec qui délirer et refaire le monde, quelqu'un avec qui vomir les pourris qui nous gouvernent. On est assez en phase même si, moi, j'en ai encore des illusions.

Dans le pick up, Je m'émerveille de pouvoir enfin découvrir cette route parcourue pendant la nuit, quelques jours auparavant. J'ai

le souvenir corporel du mouvement, montées, descentes, tournants, et je peux enfin mettre des images sur ces sensations. Traverser cette campagne vallonnée, agaves, herbes sèches, inondée par la lumière. Ombres, bosquets de pins, débouchant sur les scintillements du lac, tout en bas, tout au fond de la vallée, au bout de la route sinueuse, avec la ville blanche accrochée aux flancs des collines. Une jolie petite ville de maisonnettes blanchies à la chaux et toits de tuiles, avec des rues coloniales aux pavés approximatifs. Battant les pavés bombés, Léon m'amène à une échoppe dans le marché, chapeaux en multitude, aux matériaux et aux formes variés, paille, feutre, cow-boy, jardinier. Parcourant les piles de couvre-chefs, je tombe nez à nez avec un sombrero genre Stetson en paille, très costaud à larges bords.

« Ça y est, tu l'as ton chapeau de cow-boy. T'as plus qu'à te trouver une vache maintenant.

- *Fuck you, Zora.*»

*Zora est une bouffée d'air frais pour notre petite communauté. On passe du temps à bavasser sous les préaux d'après manger. Elle me raconte son parcours chaotique de bout de femme ballotté par le ressac d'une mer faite par les hommes. Je ne peux m'empêcher de lui exposer mes grands idéaux : tout le monde libre dans une société tournée vers le respect de l'humain et de l'environnement. (Enfin, l'un ne va pas sans l'autre.) « Tu es jeune Chik, tu es jeune. Tu verras, ça te passera... », me répond-elle invariablement, les yeux perdus dans le lointain.*

Ce matin, Léon est retourné à Mexico poursuivre sa course aux dons pour la bouffe des animaux. De notre côté, on a bossé comme des bêtes. C'est la fin de l'après-midi et Pedro nous propose une ballade sur les hauteurs de la réserve. Zora préfère rester à la maison, jouir d'un peu de tranquillité, et surtout « ne pas suivre la masse ! ».

Il doit être quatre heures lorsqu'on se met en route. Le soleil a bien entamé sa longue descente vers l'océan, il disparaît déjà derrière la cime des arbres. Pedro nous conduit à un chemin chaotique, crevassé par les fortes pluies de l'été, et nous nous enfonçons dans la forêt. Au croisement du chemin qui part vers quelques lointaines fermettes, Augustin nous regarde passer en hochant la tête, plissant les yeux. Il me trouble. Mais je l'oublie vite car nous avançons gaiement, simplement réjouis de parcourir la nature tous ensemble. Quelques pas de danse sur la terre cabossée, fox-trot, two-steps, hip-hop, nuage de feuilles s'éparpillant au vent... Je vois les yeux brillants de Pedro se fixer douloureusement sur Lisa de temps à autre, dissimulant mal un désir naissant. Il tente vainement de glisser quelques mots dans la conversation qu'elle entretient avec Barbara. Mais non, décidément, la mystérieuse Lisa n'a pas d'yeux pour lui, ses pauvres tentatives d'approche retombant pitoyablement sur le sol avant même d'avoir décollé. Elle a quelque chose d'envoûtant Lisa. Derrière son calme, une fraîcheur pétillante.

Le chemin monte en pente douce. Peu à peu il disparaît sous les feuilles mortes et bientôt nous nous retrouvons loin de toute trace humaine. Nous finissons par arriver à un aplat surplombant le reste de la réserve. J'espérais apercevoir un morceau de coucher de soleil d'ici. Je n'en ai pas vraiment vu un depuis mon arrivée et j'imagine plein de choses merveilleuses sur les couchers de soleil mexicains, comme ceux du générique des Mystérieuses Citées d'Or... Mais nous sommes entourés d'arbres et même en essayant

d'en escalader quelques-uns, impossible de voir quoi que ce soit. Il y a toujours une ramure touffue pour me boucher la vue.

Crépuscule... San Cayetano... La nuit

Une fois le soleil couché, le ciel se met à s'assombrir rapidement. Dans l'espoir de nous ramener au plus vite, Pedro décide de descendre directement vers la maison plutôt que d'aller retrouver le chemin par lequel nous sommes venus. On commence à dévaler la pente en blaguant dans la pénombre naissante. Les *bandidos*, les démons précolombiens de Léon qui nous attendent au coin du bois, hahaha ! Pedro n'a pas pensé à prendre une lampe de poche, on n'y voit plus grand chose. Ombres bizarres, tordues, torturées, mille lueurs sur les myriades de feuilles d'arbres et de buissons. On avance comme ça, en file indienne, aveugles menés par un aveugle, prenant une branche cinglante dans la tronche par-ci, trébuchant sur d'étonnantes racines par-là, glissant sur la terre humide pour aller se rétamé un peu plus bas dans un fossé.

Après une dizaine de minutes de cette marche contraignante, nous nous arrêtons pour reprendre notre souffle, nos esprits, s'asseoir sur un tronc dans une clairière. Je lève les yeux et me retrouve la tête dans les étoiles, elles pincet déjà la nuit. Je repense à Augustin, hochant la tête sur le bas côté du chemin. Je repense en souriant aux mésaventures de Castaneda ravalant ses peurs dans le désert de Sonora. Mais nous ne sommes pas encore en panique. La réserve n'est pas immense, les loups sont bien enfermés dans leur enclos et il suffit de descendre tout droit pour tomber automatiquement sur la maison. Cependant, comment savoir si l'on ne tourne pas en rond avec tous ces détours qu'il faut faire, pour contourner une barrière de broussailles impénétrables, une crevasse, un rocher. Et puis, quelque chose fait naître un malaise au sein de notre petite bande, quelque chose de plus souterrain, invisible. Passée une certaine heure, les arbres commencent à parler un autre langage, leur présence se fait plus forte. Présence sombre, profonde, puit sans fond prêt à prendre le destin des hommes en main. Qui est-on pour penser pouvoir braver la forêt dans son manteau nocturne ? C'est

vrai, c'est pas grand-chose un être humain dans une forêt la nuit. On ressent plus directement la possibilité têtue de la mort. Elle est peut-être là, au coin du buisson, tapie, à nous attendre. On se sent fragiles comme ces branches et ces feuilles qui craquent et crissent sèchement sous nos pas... Nous recommençons à marcher dans le silence, sans gloussement ni chuchotement, on a hâte de rentrer. Et finalement, plouf, « *hijo de puta!* », on arrive au lac, il n'y a plus qu'à le contourner, prendre le sentier qui arrive au-dessus des enclos.

Tout au bout de la nuit, la baraque est bien là, à nous attendre, avec son salon tout allumé jaune et sa cheminée fumante. On mange au coin du feu, en contant notre aventure à Zora. Recouvrant une certaine composition dans la sécurité de l'âtre, je lui raconte aussi l'histoire d'un copain et d'une copine sous acide, assis au pied d'un arbre dans la nuit d'un parc londonien. Comment ils s'étaient sentis protégés par l'aura de l'arbre, les mettant hors d'atteinte de toute une faune inquiétante. Je savais que ça lui plairait, ça : des copains, de l'acide, des homos en chasse, un parc londonien dans la nuit...



«Patzcuaro l'indienne », ça laisse présager pas mal de rencontres, de visions et de magies tout ça. Patzcuaro, c'est une petite ville de l'état voisin du Michoacan... J'ai décidé d'aller y passer le week-end. C'est à ça que ça sert les week-ends des chantiers de volontaires. Bouger ses fesses pour jeter un œil aux splendeurs touristiques du pays.

Patzcuaro, sur la carte, ça n'a pas l'air trop loin, une escapade idéale pour deux petits jours. J'ai planifié d'y aller seul, histoire de ne pas avoir d'interférence pour ce premier contact avec le Vrai Mexique, celui d'en dehors du cocon de la réserve (Valle de Bravo, c'est encore un peu la réserve), mais finalement tout le monde décide de me suivre. Ça m'exaspère. Et puis je finis par accepter. Pas le choix, de toutes façons...

C'est samedi, presque midi, lorsque notre petite troupe s'ébranle et marche jusqu'à la route. Au moment de nous entasser dans l'un de ces taxis qui quadrillent les routes de campagnes, nous nous séparons de Pedro, qui s'en retourne passer une semaine à Mexico. Je remarque une nouvelle de ses vaines tentatives de séduction, baiser envoyé à Lisa emporté par le vent. Loin. Hier, lorsque nous sommes allés boire des *cervezas* à Valle de Bravo, ça a été la même torture, voir son nez s'écraser sur ce mur. Lisa n'a aucune pitié...

Le taxi nous conduit promptement à Monumento, le croisement d'avec la route pour Morelia. Cinq pesos chacun, je fais *gracias* au conducteur en joignant les mains en un salut bouddhique, ça le fait rire, *adios* ! On attend quelques minutes, et hop, surgit notre ange argenté, c'est parti ! En prévoyant un changement à Morelia, j'imaginai qu'on allait mettre maximum trois heures pour arriver à Patzcuaro, mais c'est sans compter sur la lenteur du bus tout droit sorti des années cinquante ondulant sur une route déglinguée. Et puis on s'arrête plusieurs fois avant Morelia. Gare-routière-béton-

*seventies*, vingt minutes, où un gamin dépenaillé nous chante une poignante ballade sur l'émigration, la frontière nord, son papa butté sur le Rio Grande : un petit sac d'os blanchi par les vents du désert. Plus tard, encore vingt minutes dans une ville jaune et brûlante, « *papas* frites avec *salsa* piquante ! » proposé à tue-tête aux vitres du bus.

Je partage mon siège avec Lisa. Sa langue se délie un peu et la mienne aussi. Elle me fait découvrir son impressionnant journal de voyage. Elle manie bien les mots, c'est bien écrit, crépitant d'intelligence.

« Tu sais, je viens de finir ma maîtrise de littérature anglaise, et puis, je m'occupais un peu du journal de l'université... »

- Mmmh, pas mal. Tu vois, j'écris moins que toi, mais je dessine beaucoup...», dis-je en lui passant un carnet ponctué d'aquarelles tortueuses. Torturées. Elle apprécie... Elle pose sur la page l'un de ses doigts alourdi par une bague en argent supportant une imposante améthyste. Elle suit le contour de la silhouette d'un de mes personnages avec son doigt. Son ongle, le verni prune foncé, quasiment noir. Ça me fait bizarre...

Je l'observe du coin de l'œil. Elle me fait penser à une sorte de Byörk à cheveux blonds, en plus pulpeuse. Sombre et secrète. Ses yeux en amandes, son léger embonpoint... Après tout, Écosse, Islande, elles descendent toutes deux de quelques guerriers vikings égarés...

Viking mais végétarienne ! Lisa me raconte son régime : « La simple vue de viande ou de poisson me fait tourner de l'œil ». Moi-même, je mange rarement de la viande, seulement si je suis invité, comme avec les poulets de Don Eligio. Je lui prends délicatement la main dans l'idée de repérer une hypothétique carence autour de ses ongles, ses longs ongles au verni foncé... À ce geste anodin et sans arrière pensée, le visage de Lisa s'éclaire, comme si une révélation lumineuse en surgissait. Coup de tonnerre dans ses yeux verts, craaaaac ! Mais elle ne dit rien, retire tranquillement ses doigts et se tourne vers la vitre. Je peux voir son reflet sourire. De l'autre côté du couloir, Zora fronce les sourcils lorsque je croise son regard.



Descendant des hauts plateaux, l'herbe jaunie laisse place à une ocre rocaille clairsemée de végétation vert pâle. Espace enchanteur et sauvage, forêts de pins, petites cabanes perdues dans des vallons pleins de pouvoir. J'écris dans mon journal :

*J'aimerais marcher dans cette nature, y méditer.*

Inutile de préciser qu'il est difficile de vivre, de sentir un pays en le traversant enfermé dans une boîte en métal. Pourtant j'aime écouter des musiques incongrues aux bruits électroniques planant sur des rythmes saccadés en regardant défilier ce paysage. Voir surgir d'énormes cactus de cinéma, entre rochers, lézards léthargiques et buissons secs. Voir passer des pueblos poussiéreux abandonnés à l'accablante chaleur, soleil-feu, ciel d'acier, sur ce fond sonore de nappes synthétiques. Elles donnent aux visions qui défilent une dimension surréaliste dans laquelle je plonge comme dans un songe.

On arrive à Patzcuaro peu avant le crépuscule. Un soleil orange frappe le haut des maisons, les toits de tuiles, les murs blancs. Ça ressemble un peu à Valle de Bravo, mais en plus rustique, plus usé et sale. Plus indien... Il y a une assez longue marche depuis la gare routière jusqu'au coeur de la ville. On passe les ateliers vétustes de la périphérie, croisant les regards interrogateurs d'ouvriers désœuvrés barbouillés de cambouis. Dès qu'on sort de la réserve, on devient instantanément de vulgaires touristes en vadrouille. J'aime pas ça. Dans notre empressement à nous poser après toutes ces heures de voyage, on pénètre dans le premier hôtel venu, une pension d'allure sordide avec des murs roses bien flashy. Zora, arborant une expression concernée, me prend à part, et me montre l'une des pages fripées de son guide : « Regarde, j'ai trouvé ça, ça n'a pas l'air mal, non ? » Elle a dégoté un petit hôtel tranquille et confortable, mais assez cher et situé à l'autre bout de la ville. Ça me fait chier son truc, j'veux pas trop dépenser, j'ai pas des tonnes de fric et il faut que je tienne avec ça plusieurs mois. Mais elle n'en démord pas, son douloureux passé de petite punk squatteuse et droguée lui rendant

sans doute difficile les séjours dans ce genre de *posadas* miteuses.  
« J'ai déjà vécu tout ça moi, ça m'intéresse plus de me vautrer dans la crasse pour cent balles de moins !

- Ecoute Zora, j'ai pas envie de marcher encore vingt minutes pour aller engraisser un hôtelier pour touriste. »

Les autres sont plutôt d'accord avec moi, alors on entre dans ce drôle d'hôtel tout droit sorti d'un film de David Lynch...

Un homme de petite taille, un mètre trente, traînant prestement son pied bot à travers la rue nous rejoint. « *Hola ! que tal amigos ?!* »

Il disparaît essoufflé derrière son pupitre en bois et, après avoir discuté du prix et réuni l'argent, je le paye en échange des clés. Enfin détendus, on gagne nos chambres, Hiroshi avec moi, Lisa avec Kay, et Zora, dépitée, avec Barbara : « Mais pourquoi je me retrouve avec elle, *fuckin' bastards ?* » Pour d'obscures raisons elle a décidé qu'elle ne pouvait pas la saquer...

Après s'être installés, on décide d'aller découvrir le bled chacun de son côté et de se retrouver plus tard pour dîner ensemble. Patzcuaro est une ville de carte postale aux petites rues pavées, basilique, architecture coloniale, mais avec la nonchalance et le désordre crasseux d'une cité mexicaine. C'est parfait. De plus, sans le savoir, on est arrivé un jour de *fiesta*, et, à la nuit tombée, la place du marché et les artères attenantes sont remplies d'étals de toutes sortes.

« *disculpa me*, pardon, pardon. » Les chaussées sont encombrées par une faune en liesse de femmes-écharpes-noires et d'hommes-chapeaux-texans, bouches ouvertes, sourires pleins de dents dans la nuit. Quelle chance on a de déambuler dans le marché de cette ville mystérieuse, me dis-je. Elle révèle à l'observateur attentif mille et une histoires d'un autre temps.

Une ruelle hallucinante illuminée jaune et rouge monte en foule jusqu'à la basilique Notre-Dame, et, de chaque côté, des autochtones vendent des babioles et grigris ultra-kitsch allumés-clignotants de partout. Des Jésus, des Maries, des anges, toute une sainte iconographie formant une Broadway de la chrétienté escaladant la nuit. J'ai vraiment l'impression d'avoir un morceau de l'âme du

Mexique qui déroule devant mes yeux, à portée de main. Voyageur, on se préoccupe souvent d'amasser, de matérialiser son voyage, son vécu dans l'instant, à travers l'achat d'artefacts plus ou moins authentiques ou en prenant des photos, et finalement on passe à côté du voyage, de ce fameux « instant ». Alors je résiste, je résiste, jusqu'à tomber nez à nez avec un pendentif de perles Huichol, un scorpion, foudre des déserts aux couleurs multiples oublié sur un coin d'étalage. Je rentre avec lui à l'hôtel et termine ma journée émerveillé. É-mer-vei-llé...

Au matin, après le petit déjeuner, avec ces cinq ou six heures de routes brinquebalantes qui nous attendent pour rentrer chez nous, il nous reste peu de temps pour profiter de Patzcuaro. On décide de s'accorder deux heures de vadrouille dans la ville, avant de se retrouver vers onze heures pour rendre visite à d'antiques pyramides... J'arpente les rues fraîches, encore ombragées, jusqu'à me retrouver à l'écart du marché sur une grande place entourée d'arcades. Sous l'une d'entre elles, une fille à dreadlocks blondes est en train d'installer des bijoux d'argent ornements de quartz, de pierres semi-précieuses, sur une pièce de coton. Je m'arrête et me délecte de son travail, des bagues, des pendentifs aux allures rustiques, mais plein d'arabesques et de circonvolutions hypnotiques. « J'habite une cabane dans le coin avec mon copain mexicain, me dit-elle dans son accent québécois, une cabane isolée avec des chèvres et un puit. Mais on bouge sans arrêt, ici, là, peu importe. » Des hippies *on the road*. En la quittant je me sens rassuré. Je trouve triplant qu'il y ait encore des gens comme elle à l'approche du troisième millénaire...

J'évolue sous les arcades, puis m'échappe du centre jusqu'à un parterre d'herbes à l'ombre d'un mur effrité, en face d'un bâtiment de couleur ocre. Ancien couvent ? Bibliothèque ? Aucune idée, je m'y assois. Je frissonne et enfile mon pull enlevé deux minutes plus tôt. Difficile de savoir quoi porter entre le soleil brûlant et le froid de l'ombre. Relevant mon nez, je regarde passer quelques familles endimanchées flottant tranquillement jusqu'à l'église. Je sors mon appareil photo et fige quelques vues. C'est tellement typique ici,

comme un western de *gringo*. Je m'attends presque à voir surgir un Pancho Villa avec ses cartouchières, deux fusils, quatre pistolets et son couteau à cran d'arrêt, là, au coin de la rue, tout hilare sur son cheval hennissant... Moutons blancs dans le ciel bleu, je reste assis sur mon bout de gazon, contemplant la vie passer, la vie de ce monde insolite dans lequel je tente de naître à nouveau...

Le site des pyramides fut décevant : deux blocs rectangulaires de roches volcaniques au bout d'un chemin de poussière rouge bordé d'arbres trop cuits et d'enchevêtrement de cactus. J'ai tenté de visualiser ce qui prenait place sur ces monticules quelques centaines d'années plus tôt, j'ai imaginé des bras élançés vers la lune, des rivières de sang dégoulinant des marches, et pendant ce temps le soleil en a profité pour me tanner la nuque, malgré mon sombrero. Fatigue... Il est déjà quatre heures, lorsqu'on prend le chemin de la gare routière, on ne va pas arriver avant dix ou onze heures à Monumento !... Je traîne mon corps alourdi, ma migraine, le long des murs, je vais certainement m'écrouler dans le bus. Traversant les faubourgs patzcuariens, on croise à nouveau les regards hostiles d'enfants des rues, cheveux noirs et sauvages, t-shirts crasseux et déchirés, semblant se demander ce qu'on glande sur leur territoire. Au changement de bus à Morelia, je rassemble l'argent de mes compagnons et fais la queue pour l'achat de nos *malditos boletos*. C'est le moment que choisit Kay pour me tomber sur le dos : « Excuse-moi, mais tu as oublié de me rendre la monnaie de la chambre d'hôtel hier soir. » Ah oui, c'est vrai, me dis-je, mais je vois dans ses petits yeux plissés fixés sur moi toute la suspicion ravalée. Ses discours sur les vauriens me reviennent à l'esprit comme le retour nauséeux d'un repas mal digéré, et je peux sentir mon ventre, mon foie, se crispier, les nuages d'une sourde colère s'amonceler sur mon plexus. Je dors mal depuis mon arrivée au Mexique, il fait de plus en plus froid la nuit et je passe des heures grelottant-glaçon-insomnié dans mon mini-sac-de-couchage totalement inadéquat pour des températures avoisinant le zéro. On court dans tous les sens depuis deux jours. Nerfs en boule. Alors, peut-être veut-elle tellement que je sois un mauvais garçon que j'en deviens un à ce moment-là : « De

quel argent tu parles, excuse-moi, j'm'en souviens plus ! » Qu'elle aille se faire foutre ! D'ailleurs, elle n'insiste pas. Elle s'éloigne en fronçant les sourcils...

Je monte dans le bus et m'assois seul. Zora se colle à Lisa, Kay avec Barbara... Je ferme les yeux mais grignoté par les remords, je finis par me lever de mon siège dans l'espoir de réparer ma faute. « Kay, j'suis désolé, maintenant je me souviens, tu te rappelles combien je te dois ? » Elle me dit doucement : « C'est normal, on n'aurait pas dû te laisser tout faire, tu as dû t'embrouiller. » Mais le sourire qu'elle esquisse est bel et bien glacé.

Je retourne à ma place. Je sais qu'il est trop tard. Le ballet des causes et des effets s'est mis en branle... Pas réussi à contenir, à transmuter à l'intérieur. Cet orage que je traîne depuis... Père, mère, l'école, Paris, le boulot...

Je m'enfonce dans le siège du bus, croise mon reflet sur la vitre...

*La nuit vient de tomber sur les montagnes. Je regarde par ma fenêtre. Les petites ampoules et néons des pueblos me parviennent blafards, filtrés par les vitres vertes.*

J'ai vraiment apprécié Patzcuaro, même si j'ai le sentiment de ne pas avoir pu rentrer dans les choses, par manque de temps ou d'abandon. Pas de rencontre édifiante non plus ... C'est vrai que ça a été une visite éclair, mais l'impression est vive, telle l'ampoule laissant son empreinte dans l'œil une fois éteinte... Je me mets à penser aux gens que j'ai laissés en France, mes collègues de travail, ma famille. Je devrais leur écrire... Mais la France semble si loin...

Lisa ? Zora ? :

*Zora est perdue. Raté l'Esprit semble-t-il... Lisa ?... Lisa...*

Je fatigue.

*Ah oui ! Il faut que je reste naturel, take it as it comes.*

Vrombissements du bus, qui finit par repartir.

*Ouf! J'ai cru qu'on patinait.*

Laisser passer... Je médite dans le bus endormi. Tombe la neige, monde endormi...

On arrive à Monumento vers vingt-trois heures. Pas un taco pour nous prendre jusqu'à notre chemin caillouteux. La Lune se remplit dangereusement au-dessus de nos têtes, bientôt pleine. On commence à marcher sur cette route noire et déserte des dimanches soirs mexicains. Kay et Hiroshi avancent devant moi, embarqués dans une vive discussion japonaise, et, dans ma paranoïa frénétique, j'imagine Kay dévoilant ma conduite à Hiroshi : « C'est un infect voleur ! » Ça me rend agressif, et je rumine mes sales pensées dans la clarté de la lune. On finit par arriver une heure après. On se couche immédiatement pour se préparer à une nouvelle semaine à San Cayetano.

Je me réveille avec une légère chiasse qui vient mettre fin à une semaine de constipation... Sans doute les chaussons-pommes-de-terre avalés avant de monter dans le bus à Patzcuaro... Ce lundi matin le soleil est voilé, le froid et la fatigue nous glacent les os. Nous sortons sans exaltation après un petit-déjeuner silencieux. Hiroshi et moi on a terminé notre enclos alors on s'assoit tous les deux sur le côté, tapant la discute en attendant de nouvelles instructions. Ça le rend nerveux, Hiroshi, de ne rien avoir à faire. Il veut qu'on trouve du travail coûte que coûte. Mais Augustin et Don Eligio ne sont pas là cette semaine, et leurs remplaçants ne sont pas encore arrivés. Personnellement, je n'ai aucun problème à avoir les fesses posées par terre, à regarder San Cayetano émerger de sa nuit glacée. Il y a une fine robe de givre sur toute la nature, ce matin...

« Allez Hiroshi, assis-toi. On travaillera bien assez tôt... »

Lorsque les remplaçants déboulent, des types sérieux des eaux et forêts, deux jumeaux mastoques aux mines inexpressives, ils nous surprennent dans notre oisiveté et nous cataloguent immédiatement *flojos*, fainéants, étrangers inutiles.

« Bon, vous voulez faire quoi les *amigos* ? Il y a bien cet enclos à préparer, là-bas... » Ils n'ont pas l'air méchant mais ne semblent guère avoir foi en nos capacités. On reprend donc sagement notre rythme de la semaine précédente, préparation d'un enclos pour lièvres, rabotage de planches, cuisine, mais l'absence de Pedro se fait sentir et notre entrain n'est plus le même.

Mardi le soleil fait un glorieux retour sur la réserve. Nous avons bien bossé, nous avons déjeuné. Quinze heures, c'est l'heure paresseuse. Je sors du dortoir et longe le préau, croisant Kay qui me zappe aristocratiquement, prétendant que je n'existe plus. Lisa est assise sur la marche du préau, griffonnant dans son journal. Elle pivote et s'adosse au mur. Elle me voit, m'agrippe des yeux. Le souvenir de l'éclair qui a traversé son regard l'autre jour jaillit dans mon esprit et je dirige mes pas nonchalants vers elle. Je m'assois sur la marche, à

quelques centimètres de ses pieds nus, sauf pour le verni prune de ses ongles, et je ne peux empêcher mon regard de plonger dans la gorge aux pentes douces douces douces qui s'ouvre sous son débardeur noir noir noir. Une poitrine tranquillement volumineuse, mais ferme, tendant savoureusement le tissu. Ma prédilection c'est plutôt fine, plate et musclée, genre garçon manqué. Totalement l'opposé. Pourtant... Je relève la tête et rencontre ses yeux qui me scrutent.

« Pourquoi le Mexique ? Quel vent t'a poussé ici, loin de tes collines glacées ?, je lui demande...

- Edimbourg, Chik. C'est la ville... (Elle sourit...) Tu vois, j'ai fini ma maîtrise... J'avais besoin de soleil et d'aventure... J'aime bien voyager, Je connais l'Afrique. J'y ai fait un chantier de volontaires l'année dernière, déjà... J'aime découvrir des cultures différentes... Apprendre... Sur moi, sur le monde... Je suis jeune, j'ai beaucoup à apprendre. (Sourire espiègle.)

- Une révolution de l'âme ?...

- Oui, j'ai compris, répond-t-elle, toi t'es là pour ça... Tu cherches... Tu es un chercheur... Je l'ai vu tout de suite... Ton esprit est fixé sur ce truc invisible, quelque part devant toi. », fait-elle en donnant un coup de menton circulaire pour embrasser l'espace. Nous partageons aussi ce fantasme d'un endroit idéal où passer quelques années, un endroit à l'énergie forte, loin des complications urbaines, coincé entre mer, montagnes et cocotiers, ce vieux rêve de routard mâché et remâché dans tous les sens. Mais finalement, ni elle ni moi n'avons de plans préétablis.

« L'aventure, Chik, l'aventure... L'univers tout entier va s'ouvrir devant nous... » Et elle sourit à décrocher mille milliards de Lunes. Ses yeux brillent... Verts...

Zora me prend à part un peu plus tard :

« J'aime bien Lisa, mais je sens quelque chose de bizarre... Fais gaffe, Chik.

- Mais oui, elle est bizarre... Comme moi. Comme toi... Et c'est tant mieux. C'est de ces gens là dont on est amoureux. Non ?... », lui dis-je en ponctuant ma sentence d'un doux clin d'oeil. Je la sens amère.



Le lendemain il fait beau encore, et l'après-midi nous allons baguenauder dans la réserve, Lisa et moi, essayer d'entrevoir les loups entre deux buissons dans leur enclos. Nos pas nous mènent jusqu'à l'étang. C'est là, non loin de mon coin de prédilection, mon rocher de méditation, qu'elle me traite gentiment de *loser*.

« Quelle ambition t'as à part devenir clochard ? *A bum !* »

- Moi, *a fuckin' bum ?*

- Tu dis toi-même que peu t'importe le boulot que tu fais tant que tu as du temps libre et que l'endroit où tu vis te plaît... C'est pas très glorieux...

- Éééh, d'accord d'accord, mais mon temps libre n'est pas fait pour que j'enfonce mes fesses dans un sofa à siroter des bières devant une télé... Mon temps libre j'en ai besoin pour explorer exhaustivement la Vie... Intérieure et extérieur... Et pour créer. Tu vois mes dessins. Avant de bosser à Paris je peignais, je faisais de la musique... J'aimerais bien écrire...

- Moi aussi j'écris Chik... Il y a plein de gens qui créent. Tout le monde est un peu artiste, au fond...

- Je sais... Mais c'est pas toujours très heureux... Mais toi tu écris bien, Lisa... Tu vois, si je rentre en Europe, je me vois bien mettre sur pied une sorte de centre culturel, peut-être dans un squat, avec un café, une salle d'expo, une salle de concerts, consultations en médecines alternatives, et aussi une salle pour la méditation, le yoga, le tai-chi. En partie autonome en bouffe et énergie. Toutes les personnes qui y travailleraient seraient payées pareil et s'investiraient sans désir de profits, sans égoïsme. Ouais, ce serait une bonne commune, où chacun aurait son mot à dire, serait responsable de ses actes, et on serait tous frères et sœurs, et on montrerait au monde qu'on peut vivre sans être esclaves et sans s'écraser les uns les autres. Un peu dans la veine de ce qu'on fait ici, mais adapté à nos sociétés occidentales, tu vois ?...

- C'est joli mais assez utopique, non ? Regarde toutes ces expériences communautaires qui ont foirées, sans parler des pays soviétiques, Cuba...

- Tout ce que je sais c'est que je ne veux tuer personne. Mon anarchie est légère et positive. Pour moi, c'est quelque chose d'avant tout

personnel, puisqu'il s'agit de se prendre en main et de devenir sage et profond, responsable et fort en s'harmonisant avec la fluidité naturelle des choses. Ça veut dire travailler quand on doit le faire, mais pas à outrance, pas pour combler le vide de sa vie avec une montagne de biens matériels. Partager avec ceux dans le besoin, et surtout regarder où va sa crotte une fois la chasse d'eau tirée. C'est pour ça que j'aimerais bien voir ce qu'il se passe au Chiapas avec Marcos, l'EZLN, les indiens. Voir s'ils sont en train de créer une alternative intéressante et viable.

- Marcos c'est peut-être un gros manipulateur, me répond-t-elle. En tout cas, je suis bien persuadée que « tu ne changeras jamais la politique mais la politique te changera ». On devient vite con avec la politique. Le pouvoir... Ça rend fou... Moi je pense qu'on doit réussir par soi-même et pour soi-même. Comme ça, tout le monde est heureux. Du moins ceux qui le méritent... Le reste c'est du bla-bla. Et l'enfer est pavé de bonnes intentions... »

Je la regarde... J'ai devant les yeux une anglaise, conditionnée par vingt ans de thatchérisme. Il est donc normal qu'elle ne dégouline pas d'enthousiasme, mais ça a l'air de l'intéresser un peu les zapatistes. Ce qui ne l'empêche pas de conclure notre discussion en me traitant de communiste, et moi de ne pas savoir si elle est sérieuse.

Visiblement nous avons des conceptions différentes en matière de politique, mais j'aime qu'elle soit belle tout en étant à l'opposé de mes canons habituels, j'aime l'aura sombre et mystérieuse qui émane d'elle, et je crois déceler en elle un feu similaire au mien, le feu de la Vie qui nous pousse à plonger notre regard vers l'intérieur pour essayer de comprendre ce qu'il y a au-delà de la surface. La seule question vraiment importante, sans doute. Alors forcément, malgré mes convictions, je m'intéresse à elle. Et puis je pense que ce n'est pas un hasard si l'on se retrouve ici, à San Cayetano, en ce mois de décembre 1997, on a probablement quelque chose à faire ensemble. Ce doit être écrit quelque part, à l'autre bout de la Terre, sur un roc himalayen...

Nous sommes assis sur un gros tronc d'arbre à l'écart

de l'étang. Je regarde l'ombre des feuilles danser sur son visage, quelques mèches rousses couler sur sa nuque blanche. Je rêve mes lèvres s'y apposant et pour la première fois j'ai envie d'elle. Une brise fraîche me donne l'occasion d'ôter mon t-shirt, le laissant glisser sur les tatouages couvrant mes épaules, pour enfiler un t-shirt manches longues. J'aimerais qu'elle pose sa main sur ma peau maintenant, mais c'est trop tôt, et je ne suis pas pressé...

Lisa, un mètre soixante-deux, cheveux blonds vénitiens, yeux verts, peau blanche des femmes d'Europe du Nord, petite bourge de droite, père militaire, mère au foyer : ce n'est pas une fille dont je pourrais tomber amoureux n'importe comment. Pourtant, pendant ces conversations de fins d'après-midi dorés, je m'abandonne à ses charmes. Et c'est ainsi qu'on commence à parler de voyager ensemble après le chantier. On commence à parler *Aventura*, à clamer *Aventura* au-dessus des eaux assoupies de l'étang, à travers les feuillages témoins de la forêt. Et alors tout est possible...

Même si je n'ose pas encore me jeter sur elle, j'ai le sentiment que quelque chose doit fatalement se passer entre nous, et ce sentiment est renforcé lors de notre première pleine Lune au Mexique. Léon vient de rentrer de Mexico et il nous propose de rendre visite à Don Eligio dans sa fermette du bout du monde. Il nous a expliqué comment y aller, il doit nous rejoindre un peu plus tard avec son Quad.

La Lune commence tout juste à apparaître derrière la silhouette noire des arbres lorsqu'on atteint la scabreuse baraque. Le vieux mexicain l'a construite de ses propres mains. Dans la salle à manger beige éclairée par la crudité d'une ampoule, on s'assoit autour du sourire de notre hôte, encore et toujours coiffé de son chapeau, tandis que sa femme toute emmitouflée dans sa terrible timidité nous apporte le pulque familial. Le pulque, c'est du jus d'agave un peu fermenté, pas plus alcoolisé qu'une bière et qui doit être bu rapidement car il prend un arrière goût de vomi après quelques jours. Seule Barbara trouve le courage de refuser ce blanc nectar, quitte à vexer un peu *el padre* Don Eligio. Le doux Don Eligio aux yeux en mélancolie que j'ai maintenant du mal à imaginer en *brujo*.

Lorsque Léon nous rejoint, nous partons sur un étroit et sinueux sentier de pleine Lune en direction de l'église, un peu plus haut, à quelques minutes de marche. On avance en file indienne dans la clarté bleutée, zigzagant entre les roches, les buissons et les cactus électrisés par cette lumière surnaturelle. L'église est au cœur du groupe de fermes appelé San Cayetano. Il n'y a pas de messe ce soir-là mais les familles entrent y prier en petites grappes. C'est le jour de la fête de la Vierge de Guadalupe et beaucoup d'entre eux vont veiller toute la nuit autour du bâtiment. Par courtoisie nous allons nous aussi nous recueillir en essayant d'imiter le signe de croix à la mexicaine, en baisant notre pouce, sans paraître trop ridicule. Une fois cette visite terminée on reprend le chemin de notre réserve.

J'ai profité du cadre romantique pour passer du temps avec Lisa et, l'astre blanc suspendu dans le ciel aidant, une énergie assez magnétique s'est mise à circuler entre nous. Nous savourons déjà notre retour nocturne proche l'un de l'autre et nos retrouvailles avec la cheminée et son âtre, lorsque Léon propose à Lisa de l'emmener sur son Quad. Son quad à la con. « Tu sais, je préfère autant marcher. », lui répond-t-elle avec un sourire gêné. Mais Léon, lui, il ne comprend pas qu'elle n'ait pas envie de coller son corps au sien dans les soubresauts du chemin, alors il insiste, limite agressif : « Allez, n'aie pas peur, je sais conduire. » Et son front se crispe et, impressionnée par le visage torturé de Léon, Lisa trouve sage de ne pas refuser, « Ok, ok, allons-y. » Et ainsi tous deux disparaissent dans le noir, les pétarades du moteur, sur le sentier défoncé de la forêt...

Léon, Léon, *amigo* Léon, qu'as-tu fait de ton *gun* protecteur ? Gît-il bouillonnant dans le fond d'une de tes poches, prêt à faire feu sur tes rivaux dans un tourbillon de jalousie ? Pang !, pang !, flingue en folie dans les nuits de pleine Lune mexicaine...

Vendredi se réveille maussade dans le froid et la grisaille. Tout au long de la matinée on a l'impression que le ciel va fondre en pluie. Pour Lisa et Zora le week-end a déjà commencé et sans aucune forme de culpabilité elles vont faire du shopping à Valle de Bravo. Les jumeaux me demandent : « Et toi, tu veux travailler ? », Moi ? Oui, bien sûr, donnez-moi ce que vous voulez. Nouvelle mission : défaire un grillage en décomposition de ses poteaux, préparer un enclos à la rénovation. Nuages de rouille, débris métalliques dans l'air immobile à chaque morceau arraché. J'ai commencé depuis à peine une heure lorsque les jumeaux viennent me trouver pour m'ordonner d'arrêter. Kay qui faisait le même boulot un peu plus loin s'est prise l'un de ces maudits débris rouillés dans son petit œil noir et bridé. De retour à la maison je jette un œil à ma trousse de secours. « Tient, un tube de sérum physiologique. » Elle est surprise par mon geste, et parviens à articuler un timide « merci... », mais c'est peine perdue, le débris ne veut plus quitter sa cornée malmenée, alors elle décide d'aller voir un ophtalmologiste le lendemain, à Mexico, et Barbara propose de l'accompagner et de profiter ainsi du week-end pour découvrir la capitale et ses musées. Zora opte également pour la grand-ville, l'air de la campagne commençant à lui peser sérieusement.

Pour moi, pas question de poursuivre le mystère mexicain cette fois-ci, je me dois de concentrer mes énergies sur Lisa et de répondre au destin qui nous a réunis. Sans en avoir discuté préalablement, il nous semble évident que nous passerons ces deux jours ensemble, car nous attendons silencieusement ce moment pour sceller notre union, la faire jaillir au grand jour, la sortir de l'invisible pour qu'elle prenne corps dans le monde phénoménal. Mais Hiroshi, oui, Super-Hiroshi, qui ne sait voir les événements se profilant à l'horizon, décide de nous suivre dans notre escapade à Taxco, ancienne ville minière, mines d'argent, et haut lieu du tourisme mexicain. On a choisi Taxco pour son intérêt touristique et aussi parce que c'est

assez facile d'accès, bien plus que Patzcuaro, un petit changement à Toluca et hop, deux-trois heures de bus jusqu'à Taxco. *Tranquilo...*

Abracadabra !, Lisa est à mes côtés, Hiroshi quelques sièges plus loin, il ne reste plus qu'à laisser notre bubus dévorer la route.

« *Quelque chose de confus et mélangé était là*

*Avant la naissance du Ciel et de la Terre... »*

Lisa me lit une strophe de mon recueil du *Tao-Te-King* dans son français irrésistible. On passe la plus grande partie du voyage à deviser gaiement, en anglais, en français, en espagnol, faisant peu cas du paysage monotone, maison grise *cemento Tolteca*, champs cultivés, du plat, du sec, collines arborées...

Peu de temps avant de commencer à dévaler les routes longeant les profonds ravins de la sierra, notre bus s'arrête dans la misérable gare routière d'un village, nous soulager, grignoter quelque chose, boire un café, *tortas, aguacate*. Je descends, achète une bouteille d'eau purifiée à l'arrière-goût moisi, sept pesos, du vol !, et jette un coup d'œil aux alentours. C'est un village typique de la campagne mexicaine, bled sans nom, murs blancs, murs de ciment dans la poussière, plantés au milieu de nul part. Bled impossible, ennuyé, endormi, comme un rêve, un oubli, sans une âme pour errer dans les rues sans ombres. Je rejoins ma place, tout blasé, et là, à travers ma vitre sale, sable, terre, un graffiti m'appelle du fond de la cour, transperce mes yeux. Sous mon regard MI PURA VIDA LOCA, peinture noire sur mur de chaux, MI PURA VIDA LOCA, balayé par le vent sec et chaud. C'est là, comme une volée de corbeaux transportant la parole de l'invisible sur un ciel d'hiver. MA VIE PURE ET FOLLE, comment est-ce arrivé ici, dans ce no man's land improbable, sur ma route ? Quelle main fiévreuse, quel cœur en feu a tracé ces lettres dégoulinantes sur le plâtre mexicain ? Une longue marche depuis Mexico ! Ses traces effacées sur le chemin ? Un *mestizo* ? Un indien ? Sa sueur : des perles sur la peau ! Le car démarre alors que je suinte toujours en suppositions loufoques et je reste perplexe pendant quelques minutes encore. Puis je me mets à regarder Lisa, me demandant quelles forces mystérieuses nous ont

réunis pour ce voyage...

Terre rouge de la sierra, rocaïlle, chétifs buissons, crevasses craquelées sans fond, accidents des mondes, Taxco, terminus, tout le monde descend. La ville s'élève tel un escalier de murs blancs montant jusqu'au ciel bleu, limpide, sans un nuage. On rejoint l'une des rues principales à travers une foule chaotique et marche en quête d'un hôtel. Mais Taxco n'est pas Patzcuaro, la jeunesse huppée de Mexico vient s'y envoyer gentiment en l'air pendant les week-ends et ce n'est pas facile de trouver une *posada* abordable. Après s'être cassé le nez sur plusieurs tarifs dissuasifs, on réussit tout de même à se trouver un petit hôtel d'allure correcte dans un passage couvert. Une chambre pour trois avec seulement deux lits. Dans un élan de clairvoyance super-Hiroshi propose que je dorme avec Lisa.

Ballade dans la nuit tombante, visite de quelques bijouteries, car l'argent est le sang de Taxco, puis rues pentues jusqu'à une *plaza* d'où l'on domine la ville et la vallée derrière, enfoncée dans la noirceur. Taxco se prépare à une nuit de fiesta. Sur la place se trouve érigée une structure anthropomorphe constellée de toutes sortes de pétards, feux d'artifices et autres feux de Bengale prêts à exploser plus tard dans la soirée. Nous nous asseyons sur la rambarde fermant le bord de l'esplanade et je profite de cet excellent environnement pour me rapprocher de Lisa, parvenant même à trouver un cil égaré prétexte à lui caresser la joue. Elle me laisse faire, sans pour autant m'encourager plus avant...

Redescendre dîner, petit resto, *enchiladas de pollo*, puis direction la Plaza Borda pour attendre le feu d'artifice. Nous sommes en train de nous asseoir sur un muret lorsqu'une jeep dégoulinant de flics paramilitaires, casquettes yankee et M-16, traverse bruyamment la place.

« C'est quelque chose qui me sidère depuis notre arrivée... Ces gonzes avec des fusils à pompe devant les magasins, les flics en mitraillettes... Ça me fait peur les policiers en arme, pas toi ?, dis-je à Lisa.

– Heureusement qu'ils sont là pour nous protéger, tu ne crois pas ? ...

» Je la regarde éberlué...

Sans doute Lisa n'a-t-elle pas eu vent de la détestable réputation des *federales*, notoirement connus pour leur corruption et leur violence, cependant, je préfère fermer ma bouche, voulant éviter toute prise de tête en ce soir béni. Ça fait longtemps que je n'ai pas eu de copine, j'ai intérêt à me tenir à carreau. Et puis la nuit est douce. C'est une nuit parfaite pour un feu d'artifice. Douce et translucide, crépitements multicolores. Et la jeunesse mexicaine éclate de joie sous les étoiles...

Une fois le feu d'artifice terminé, nous retournons tranquillement à l'hôtel. Devant le passage, quelques adolescents braillent autour de 4x4 rutilants, et du fond de l'arrière-cour montent des tubes latinos tonitruants. Nous avons enfin l'explication du prix étonnamment bas de notre chambre. Gravissant les escaliers, on s'arrête à la réception où le film américain d'une chaîne satellitaire passe sur la télé. Lisa et Hiroshi s'assoient sur un sofa, moi sur l'accoudoir, dominant un peu Lisa, et l'on regarde ce navet sur les déboires sentimentaux et sexuels de trois amis.

Au bout d'une heure, Hiroshi se lève et va se coucher, nous laissant dans une intimité longuement attendue. Je pose ma main à la base du cou de Lisa, qui reste immobile et muette. Ses petits yeux verts brillotent dans son visage plongé dans la pénombre, et moi, je n'entends plus les stupides dialogues du film, ni les décibels qui s'épanchent de la cour, comme si subitement immergés dans un espace informe et silencieux. Je ne suis plus que cinq doigts délicatement posés à la base du cou de Lisa.

Une fois le film terminé, lorsque nous nous engageons dans l'obscurité du couloir, nous nous embrassons enfin. Lisa accueille mon baisé brûlant, mais avec nonchalance qui m'excite d'autant plus. Puis toujours silencieux, ayant regagné la chambre, nous nous enfignons dans les draps. Peau contre peau, respirant nos chaleurs, je la serre contre moi, taille, hanches, douces rondeurs, tissu adipeux, roulant dans un sens, dans l'autre, bouche contre bouche. Je m'enfonçe dans sa mollesse, m'y fond, effaçant les frontières factices. C'est agréable. Je bande sérieusement. Je referme mes



mains sur ses seins, y appose mes lèvres, salive, expiration. Elle gémit... Et ses mains, ses mains parcourant ma peau, mon sexe, une chaude électricité parcourt mon corps entier. Je pourrais facilement exploser dans tous les sens, et peut-être qu'elle aussi, mais nous interrompons rapidement nos ébats, par respect pour Hiroshi qui gigote dans ses draps, juste à côté de nous. Et puis c'est bien ainsi. L'instant ayant été pleinement vécu et partagé...

Le lendemain Hiroshi ne dégoise pas un mot. Il a même l'air assez dégoûté. Lui qui me tenait en si haute estime depuis le début du chantier, malgré les persiflages de Kay. Après cette excellente nuit j'ai ripé de mon piédestal. Je me sentirais presque coupable s'il ne l'avait cherché en manquant autant d'intuition. Je lui ai dit : « Tu devrais aller à Mexico, le musée d'anthropologie est superbe, paraît-il. » Mais non, il a tenu à s'incruster dans notre romantique petit week-end.

On s'est levé tard et les heures filent rapidement, aussi, après un déjeuner sur le pouce, nous entamons notre descente zigzagante sur la gare routière et nous quittons Taxco, vroum-vroum, dans un nuage de fumée, pétris de fatigue. Pétris de fatigue mais heureux car, maintenant, Lisa et moi nous pouvons nous balader bras dessus bras dessous, comme ça, en plein sous le soleil.

À l'opposé de Toluca et Mexico, la route déroule son goudron jusqu'à Acapulco et l'océan Pacifique. Notre chantier va se terminer le week-end suivant et on commence à gamberger sec sur ce qu'on va faire après. Nous imaginons larguer tout le monde pour entamer une longue pérégrination ensemble, Lisa et moi, mais je suggère tout de même sans grande conviction :

« Ce serait peut-être sympa de passer Noël tous ensemble sur une plage. Au moins avec Zora... Avant de leur dire adieu...

- Oui, tu as raison. On ne peut pas abandonner Zora..., fait-elle comme pour se persuader.

- J'ai jamais passé de Noël tropical, au chaud sous les cocotiers. On pourrait aller à Puerto Escondido. Il paraît que c'est tranquille et pastrop cher, supervagues, l'eau à vingt-six, le soleil, des champs plein la forêt.

- Parle pas de champis à Zora, sinon elle va y courir avant même la fin du chantier (elle sourit). Mais pourquoi pas... On parlera de cette plage avec tout le monde, d'accord ?
- Oui, bien sûr, on verra, on verra. »

On essaye de s'endormir dans ce petit bus du retour. En repassant par le village poussiéreux, je repose mes yeux sur l'inscription du mur de chaux. Elle est toujours là, je n'ai pas rêvé, mais je suis trop nase pour m'exciter à nouveau. Je note simplement l'é énigmatique injonction dans mon carnet,

*mi pura vida loca*

comme si c'était un mantra, un talisman créateur de vents pour gonfler les voiles de mon âme. J'aime beaucoup la juxtaposition de « pure » et de « folle », enserrant la « vie ». Un maître zen aurait dit : « Pas de pureté, pas de folie ! » Là, les deux se retrouvent mélangés, mangés par la Vie : *la vida*, les choses telles qu'elles sont... Je retombe dans ma somnolence, mais impossible de dormir... Lisa... Je n'ai pas eu de contact intime avec quelqu'un depuis des mois, des années, une éternité... Sentir la Vie soupirer sous une peau chaude et douce, entremêler ses lèvres, sa salive, sentir la tiédeur, la mollesse de la chair, les aspérités uniques. Pas besoin de passer par les trente-six positions du Kama-Sutra pour atteindre le nirvana...

Huit heures. Une buée chaude sort de ma bouche tandis que mon regard parcourt le givre matinal recouvrant de nouveau la végétation. Quelques colonnes de lumière traversent le feuillage des arbres et les nappes d'une brume laiteuse, annonçant une glorieuse journée dominée par le soleil. *La paz...* La matinée se déroule nonchalamment, passant d'une bonne douche fumante au grignotage de quelques restes laissés dans la cuisine. Petit câlin avec Lisa, conversation tranquille main dans la main. Lisa trempe son visage constellé de tâches de rousseur dans la douce lumière, plisse les yeux, inspire, expire. Même Hiroshi, le bosseur invétéré, a l'air d'apprécier ce oisif interlude...

Vers treize heures arrive Léon, pilotant avec dextérité son pick-up boueux ballotté dans tous les sens. À peine descendu de son véhicule avec Pedro, il nous donne pour mission d'aller nettoyer un pâturage voisin de tous les sacs plastiques, papiers, emballages qui s'y trouvent.

« Il y a encore quelques années, les villageois utilisaient des emballages complètement biodégradables, feuilles de maïs, ou des linges, alors maintenant, ils continuent à jeter tout là où ils sont, mais, bien sûr, *of course*, ça reste et il y a des détritits partout. Donc vous allez descendre dans le champ juste en dessous et ramasser tout ce que vous trouvez, surtout dans le ruisseau. Ok ?...

- Yes, Léon !

- Au fait, j'ai invité des amies de Mexico à passer la soirée avec nous, des étudiantes super marrantes, alors ne rentrez pas trop tard.

- Et Zora, Barbara, et Kay, tu as des nouvelles ?, demande Lisa.

- Ne vous inquiétez pas, elles seront de retour vers cinq heures. Allez, au travail, *cabrones* !»

Au bout de trois bonnes heures de travail nous retournons à la maison, retrouvant les filles, qui, évidemment, ne sont pas surprises de nous voir ensemble, Lisa et moi. Après le dîner, Zora

nous prend à part et nous emmène sous le préau. « J'ai fait des rencontres intéressantes », laisse-t-elle échapper, un sourire détaché se dessinant sous ses yeux blasés. Elle nous dit qu'elle a vécu des choses extraordinaires dans des lieux alternatifs pas croyables, rencontré le vrai underground mexicain : « Vous verrez, je vous sortirai à Mexico la semaine prochaine. » Mais elle ne s'étale pas sur les détails et, arborant une tête de guru machiavélique, elle nous offre un gros joint de marijuana : « Tenez, cadeau... »

Lisa et moi nous éloignons de la maison qui s'enveloppe déjà du noir de la nuit. Je sors un briquet et enflamme le bout papilloté du joint, illuminant soudainement nos faces expectatives. Lisa l'inaugure en prenant la première bouffée. Je n'ai pas fumé depuis un certain temps, ayant un peu tourné le dos aux lendemains engourdis et pâteux des nuits de pétards, mais j'ai hâte de goûter cette mexicaine réputée. Alors nous fumons ce joint d'herbe pure, braise orangée se reflétant dans la brillance de nos yeux. Conservant longuement l'épaisse fumée dans mes poumons je suis rapidement défoncé, mais avec un esprit vif et le corps empli d'énergie, chose à laquelle je ne m'attendais pas, habitué que je suis au coup de bambou d'autres terribles variétés.

Tout excités et béatement souriants, on rejoint le dortoir, s'assoit sur le lit de Lisa et elle commence à me lire quelques textes de sa composition, des points de vue sur la vie, et moi j'embraye en ouvrant mon carnet de poèmes. Nous nous parlons et nous répondons l'un l'autre comme si nous n'étions qu'un cerveau, unis dans notre voluptueux brouillard, subjugués par cette connivence psychotropique. Je lis :

« ...*Le Mystère me prend, m'enveloppe, il m'emmène...* »

- Ouais, c'est beau, mais c'est quoi pour toi le Mystère ?

- Ce que je veux dire, c'est qu'il y a des moments, poum !, tout devient magique autour de soi, la Vie qui grouille, le Mystère, en nous, partout autour, on réalise qu'il n'y a qu'un souffle, unité, ce souffle !

- Aaaaah, je comprends, tu appelles ça le Mystère parce que c'est quelque chose d'inexprimable, c'est ça Chik ?

- Ouaaaais, c'est ça, exactement ça, Lisa !... »

Après avoir passé une bonne demi-heure en émerveillements verbaux, on retrouve les autres qui discutent autour de la table de la salle commune. Les amies de Léon sont là, avenantes, mais mon esprit sombre dans une torpeur béate et, après quelques phrases péniblement échangées, je vais rejoindre Lisa assise à côté de la cheminée, m'assois derrière elle, tandis qu'elle s'affale entre mes jambes. Léon nous regarde du coin de l'œil, dégoûté, Pedro enrage, alors que nos autres compagnons bavassent gaiement, gaiement, s'emportant dans des conversations que j'ai cessé d'essayer de suivre, les sons me parvenant en résonances distordues et lointaines...

Dans la chaleur du feu, je commence à masser les épaules, le cou de Lisa, avec une sensation de pâte à modeler entre les doigts, pendant de longues minutes. Des heures ? Je ne sais plus. Au bout d'un certain temps, la pièce se vide, quelqu'un éteint la lumière et les mexicaines s'en vont finir la fiesta dans leur voiture une bouteille de mezcal à la main. Les vrombissements du Quad de Léon vont et viennent au dehors, revenant, s'en allant, laissant place par intermittence aux crépitements du feu. Perdu dans mon massage, je commence à embrasser le cou de Lisa, puis, lorsqu'elle tourne la tête, j'absorbe ses lèvres dans les miennes. Chaud, chaud, pénombre, flammes dansantes, humidité... Je ne pourrais dire combien de temps s'écoule avant que je glisse mes mains jusqu'à ses seins, puis la corolle humide entre ses jambes. Il est doux de l'entendre gémir à nouveau...

Clong ! Un bruit provient de la cour, nous sortant brusquement de notre transe. Lançant mon regard à travers la baie vitrée, j'essaye de localiser d'où vient ce *maldito* clong, tente de défaire mes neurones de la glûanterie qui les engourdit. Lisa se lève et arrange sa tenue malmenée, remonte les bretelles de son débardeur, reboutonne son pantalon. Après quelques efforts d'adaptation oculaire, j'arrive à visualiser un cheval luisant blanc dans la lumière spectrale de la Lune. C'est le cheval d'Augustin. Poussé par la soif, il est venu bousculer un seau métallique posé au beau milieu de la cour. Il piétine le sol de ses sabots, caclop, caclop,

bousculant vainement le seau vide, clong, clong, de son museau. Je clignote des paupières, tire mon visage à travers la nuit, ne pouvant me résoudre à cette étrange vision, me demandant si je ne suis pas en train d'halluciner. Tout à coup, la porte de la baie vitrée s'ouvre en couinant et une masse noire surgit dans la salle. Je reconnais la silhouette de Léon se figeant dans l'entrebâillement de la porte, nous faisant face. Je dégage mes membres, me campe sur ma position prêt à bondir, sachant pertinemment que je ne fais pas le poids. Je matte sa main, tente de repérer une arme, un flingue, est-ce que cette enflure tient son flingue ? Mais Léon fait demi-tour sans que j'aie pu voir quoi que ce soit et il disparaît derrière le muret de la cour. Je pivote vers Lisa :

« Ecoute, je crois qu'on ferait mieux d'aller se coucher.

- heu, ouais, tu m'étonnes. » Un frisson me parcourt lorsque je vois ses dents blanches dessiner un sourire dans le noir, clignoter dans le noir. Lisa file au dortoir tandis que je traîne encore un peu et m'étire dans les lueurs ondoyantes des braises, toujours désorienté, la trouille aux tripes, me préparant à toute éventualité. J'entends le Quad démarrer derrière le muret, se mettre à rouler, s'éloigner, s'enfoncer dans les bois. Je respire à nouveau jusqu'aux pang !, pang !, du flingue de Léon partant en vrille dans la nuit. Cinq détonations transperçant l'obscurité, étouffées par les ombres, les arbres, la forêt. Je reste interdit à la lisière du feu. Personne ne semble avoir entendu, les coups de flingue venaient de trop loin. Après une dizaine de minutes, titubant de fatigue, je finis par aller m'asseoir sur mon lit et tente de suivre ma respiration, de la laisser avaler mon esprit. Mais ça frétille trop fort dans ma putain de tête, pacification impossible, et finalement je m'enfonce dans une ribambelle de rêves marécageux...

Le cheval ! Blanc ! Paysage bleuté ! Sous la lune ! Dans quelle position loufoque nous aurait trouvé Léon sans son intervention insolite. J'avais le doigt sur le clito de Lisa, sa main empoignait ma bite... Lune !, Quad !, pétarades nocturnes ! Une balle dans la nuit...

Au matin, alors que tout le monde prend son petit dej'

autour de la grande table, je pars à la recherche de Léon. Le Quad est stationné le long de la baraque comme d'habitude, mais le pick-up et la caisse des mexicaines ont disparu. Aucune trace de Léon, aucune directive, Augustin nous propose de continuer ce qu'on a commencé la veille. Je refoule mes inquiétudes et transfère mon attention sur la tâche à accomplir. J'aime bien faire ce boulot, le pâturage où nous travaillons a un petit air bucolique fort agréable. C'est une prairie vallonnée à l'herbe rase, entourée d'arbres et coupée en son milieu par le ruisseau qui descend de la réserve. Sur les bords du ruisseau, des petits groupes de femmes faisant sécher le linge qu'elles viennent de laver nous regardent l'air de dire : « Mais qu'est-ce que vous branlez, bande de nases ? » Arracher des enchevêtrements de plastiques pris dans des branchages, les extirper de la vase, réunir tout ça dans d'autres sacs. Sur les emballages, ces mantras aliénants qui nous poursuivent aux quatre coins du globe : Nestlé, Danone, Kellog's, Milky way. Mais, la matinée est splendidement ensoleillée et on finit par s'asseoir, Lisa, Zora et moi, au bord du ruisseau sous un petit arbre tordu, mêlant notre conversation au gazouillement des oiseaux.

Après le déjeuner, Lisa, veut aller à Valle de Bravo acheter quelques souvenirs à ramener en Écosse. Elle a remarqué un marché d'artisanat à l'entrée de la ville et a bien envie d'y faire une petite razzia. Je m'embarque dans ce périple malgré la fatigue qui commence à me plomber, malgré une appréhension sourde qui m'assaille par vagues. Marche-à-pied-taxi-vroum-Valle-de-Bravo... Dans le marché en question Lisa va d'un stand à l'autre retournant sur ses pas pour marchander le moindre bibelot en bois. Pendant ce temps, je me sens de plus en plus en dehors du coup, regardant une babiole ou une autre avec un sentiment de lassitude grandissant. « Regarde ça Chik, j'ai trouvé ces poupées-squelette du *dia de los muertos*. Mes copines vont en raffoler !... Le joueur de violon tout en noir, la femme au grand chapeau 1900... - Ah mais oui, bien sûr, classe. », mais quelque chose de souterrain et mélangé commence à coincer en moi.

On rentre à la réserve alors qu'il fait déjà très sombre. Lisa, excitée, me prend par la main et m'entraîne dans le dortoir jusqu'à son lit. Elle m'attrape par le cou et me susurre à l'oreille : « Viens par ici je vais te montrer quelque chose ? » Je me sens un peu gêné, il y a tous les autres dans la pièce voisine et n'ai pas trop le cœur à me laisser emporter dans des entortillements orgiaques, mais sa main, ses longs doigts bagoués aux ongles vernis-prune qui me caressent le sexe à travers le pantalon finissent de me persuader. Je me glisse à ses côtés malgré l'étroitesse de la couche et la laisse absorber ma bite dans sa bouche, humidité, chaleur. C'est fantastique et je loue son savoir faire dans mon esprit. Mais rapidement, un toctoc, énervé interrompt son va et vient prometteur. Elle tourne la tête vers la porte, puis reprend son travail.

« Non, Lisa... Attend... Vaut mieux arrêter... » Mais elle ne semble pas m'entendre et continue de manière absorbé. Telle une truite s'échappant des mains d'un pêcheur, je m'extirpe de sa bouche, ses mains, son lit, dégoûté. Je trouve tellement malsain de squatter le dortoir, rien de mieux pour foutre la merde dans un groupe. « *What's up ?* Qu'est-ce qu'il y a ? », demande Lisa toujours souriante, ses yeux plissés perçant l'obscurité. Elle me voit me décomposer à sa face. Je me sens super mal. Elle sourit. Des vagues d'anxiété saisissent mon être entier, une boule durcit au niveau de mon plexus solaire. Tout flippé, je la prends par la main et l'emmène dans le vestibule précédant la salle, là où se trouve le lit de Pedro, style « vous voyez, on est là, pas en train de faire ce que vous croyez dans le noir du dortoir ». M'affalant à un bout du lit, je me mets à lui sortir un discours confus :

« J'suis désolé Lisa, mais on peut pas faire ça... Les autres... Et puis ce qu'il s'est passé hier soir... Léon ! Le cheval blanc d'Augustin ! On peut pas faire ça... Il y a quelque chose de bizarre. Quelque chose qui tourne plus rond ici, quelque chose d'obscur qui plane sur la baraque. Un truc énorme qui s'apprête à nous tomber dessus. Je peux pas expliquer ce que je ressens... Pas toi ? »

Déblatérant mes conneries je sens quelque part au fond de moi l'emprise des relents de la fume de la veille, mélangé à la fatigue et au stress, un truc moche et explosif. Lisa ne me répond pas. Ses yeux



verts me scrutent. Sa bouche est figée.

« Il faut que le groupe se serre les coudes. L'atmosphère est déjà assez bizarre avec Kay et Barbara dans un coin, Hiroshi dans un autre, Zora, nous de l'autre côté... On attendra pour faire l'amour. Non ?...» Je fais des efforts pour être délicat, gentiment persuasif, j'en transpire, « Et puis pas obligés d'être collés l'un à l'autre, il faut savoir aimer libre... Être libre...», mais je me sens comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, et le joli visage de Lisa reste figé, se fermant de plus en plus dans la vilaine lumière de l'ampoule dénudée.



J'ai merdé. Le lendemain matin, je sens dès mes premières approches que j'ai merdé. Tout en restant polie, Lisa évite tout tête-à-tête avec moi. Je la surprend parfois me fixant de ses yeux verts depuis le préau, visage dur, dur, alors que j'ère comme un nuage à la dérive dans la cour devant la maison. Je sais que j'ai vraiment foiré en flippant comme je l'ai fait hier. Mais... mais je doute, je doute... Quel est ce poids qui pèse sur ma poitrine ?... Pour tenter de me rattraper j'esquisse quelques sourires tordus, sors des blagues vaseuses, tente de reprendre un peu de prestance et de retrouver mes allures de cow-boy du début, mon assurance de fils du soleil. Mais rien n'y fait. Je suis comme une coquille vidée, énergies bloquées, et Lisa est devenue un gros rocher glissant auquel j'essaye vainement de prendre prise...

La journée est difficile, je repense sans arrêt à ce moment magique passé avec Lisa près de la cheminée à peine deux jours plus tôt et j'ai peine à comprendre un tel revirement de situation. De plus nous ne savons trop que faire pour le chantier, Léon nous ayant abandonné à notre incertaine destinée. Je l'imagine débarquant d'un jour à l'autre à bord de son pick-up sautillant, son six coups à la main. Augustin et Don Eligio de leur côté n'en ont pas grand-chose à foutre et vaquent à leurs occupations habituelles sans se soucier de nous. De toutes façons, ils n'arrivent toujours pas à comprendre qu'on puisse travailler pour zéro peso. 'Faut vraiment rien avoir à foutre dans sa vie. Dans la maison du bonheur, tout le monde glandouille à droite, à gauche, autour de la cheminée sans feu. Et Barbara et Kay rouspètent sans arrêt après Léon qui n'a laissé ni pognon ni victuailles lors de sa dernière visite.

« Calmez-vous les filles, on va se débrouiller comme des grands. Autonomie, autogestion ! », leur dit Zora, mais cela ne fait qu'accentuer les tensions entre nous. Ouais, Utopia bat de l'aile. Le chantier des volontaires part gentiment en couille...

Au cours de l'après-midi, un froid grandissant accompagne un

ciel de plus en plus obstrué par de lourds nuages. Pedro, et moi nous nous mettons à la recherche de bois de chauffage, la petite réserve qui nous servait jusqu'alors ayant été complètement vidée lors du fameux soir de fiesta. Alors que nous fouillons les alentours de la maison, nous tombons sur de vieilles poutres fissurées et on commence à les découper aussitôt à grands coups de hache, han, han, libérant ainsi nos cœurs meurtris. Car il fait la gueule aussi le Pedro, depuis qu'il a remarqué qu'il y a quelque chose entre Lisa et moi, ça lui a fait perdre le sourire et il ne m'a pas adressé la parole depuis qu'il est revenu. Ça m'embête. Même si je suis moi-même dans une exécration sentimentale, je me sens un peu coupable. Pourtant que puis-je faire pour le libérer de son état d'amoureux transi ? Nous avons ces vilains bouts de bois pour nous acharner alors on en profite, et ça nous fait du bien. Zora vient nous voir pendant ce temps. Elle se pose les fesses dans l'herbe et fume une cigarette en regardant nos muscles s'activer.

« Je peux essayer ? » Elle s'empare de la hache et fend quelques morceaux, puis la rend à Pedro. Elle me prend à part, m'emmène derrière une poignée de cactus et me dit :

« Je t'avais dit de faire attention, Chik... Lâche l'affaire... Tu me fais mal... » Je la dévisage sans mot dire. Je suis persuadé qu'il y a quelque chose d'important entre Lisa et moi, mais... Peut-être me suis-je trompé...

Une fois le travail purificateur du bois de chauffage terminé, je m'isole, tente de prendre un peu de recul.

*Mi pura vida loca ! Je fais des putains de sauts périlleux dans ma tête. Lisa, n'es-tu qu'un caillou sur mon chemin ? Une perle ?  
Mi pura vida loca. Je t'ai touchée, un moment pur et plein, sans pitié. C'était Tao. Que fait-on ensemble ? Il faut garder le présent, le présent infini. À en pleurer.*

*Nous sommes au Mexique et un cheval est passé au bon moment. Les pas du Mystère sur le carrelage dur et froid, les pas du Mystère sous la lumière spectrale de la lune...*

*Aujourd'hui, je fais des putains de sauts périlleux dans ma tête...*

Puis je fais un peu de tai-chi, brassant l'air en doux mouvements suivant la respiration, colonne vertébrale droite. Absorbé par cette gestuelle antique, je me sens étrangement soutenu dans ma concentration par l'environnement, par tout ce qui m'entoure.

La forme achevée, je m'assois sur une vieille souche en décomposition et me mets à observer les alentours : les arbres figés dans l'air immobile, le plafond lourd et gris du ciel, le petit cactus dont on a mangé une partie avec du fromage l'autre jour avec Léon, les touffes d'herbes folles éparpillées ici et là, le cabanon en bois sous lequel Don Eligio réchauffe ses odorants casse-croûtes sur une grande plaque d'acier. Assis sur cette souche en décomposition, je me sens avalé par San Cayetano, avalé tout rond, réalisant profondément ce qui me lie à ce lieu, comme s'il m'avait toujours attendu, comme s'il avait toujours été en moi. Les doigts-ongles-vernis, la bouche offerte de Lisa. Ses yeux plissés-verts, son emprise soudaine sur mon âme. Tout cela se révèle bien dérisoire face à cette Vie grouillante qui avale tout. Le cœur passagèrement soulagé, je regagne la maison où mes compagnons sont assis autour du feu, discutant de notre destination de la semaine suivante. Alors ça y est, les plans sont tracés... À mon grand damne, Puerto escondido n'est pas au programme... Mais c'est normal, je suis un nuage de passage... Et je vais m'asseoir à côté du feu pour assister aux palabres des filles.

« J'aimerais bien voir les types qui sautent des falaises à Acapulco, dit Barbara.

- On n'est pas au Mexique pour voir ce genre de conneries, répond sèchement Zora. J'ai croisé des gens le week-end dernier à Mexico. Ils m'ont parlé d'une plage, ils m'ont donné une bonne adresse là-bas. Une plage du Oaxaca. Elle s'appelle Zipolite ! »

Zipolite, plage néo-hippie, seule plage tolérant le nudisme au Mexique, où la drogue circule quasi librement sous les cocotiers. Moi aussi j'en ai entendu parler de cette plage, j'ai entendu dire que ça craignait, que ça pullule de zombies et de *bandidos*. Ça vaut sûrement la peine d'aller voir...

Jeudi : le temps est toujours tristement pourri lorsqu'on se

lève. Je déjeune face à Lisa. Elle me fixe de derrière son bol, offre sa poitrine serré par l'un de ses sous-tifs-dentelles-pourpre à ma vue, mais refuse tout autre forme de contact. Décontenancé, je décide de vaquer à diverses occupations, comme, par exemple, suivre Hiroshi et Pedro dans une chasse aux batraciens sur l'étang. On part en milieu d'après-midi, fendant la végétation puis contournant l'étang par la gauche pour arriver à l'extrémité opposée. Mes *companeros* se lancent immédiatement à la poursuite des petites grenouilles mexicaines, mais elles s'avèrent bien trop vives pour leurs longs doigts tordus et après plusieurs minutes, ils sont toujours occupés à scruter les touffes d'herbes humides en vain. Je n'ai moi-même guère envie de m'y mettre, aller emmerder les grenouilles, alors je pars flâner un peu à l'écart, longeant le plan d'eau assoupi, contemplant les miroirs nuageux cernés par les lentilles vertes.

Longeant le plan d'eau assoupi, une grande grue blanche, peut-être celle que j'ai surprise ici même à mon arrivée à San Cayetano, apparaît à la cime des arbres et trace un demi-cercle au-dessus de l'eau en poussant une longue plainte, un long sifflement. Interpellé, je me laisse transporter par un mélange d'intuition et de souvenirs Castanediens et je me mets à courir le long de l'étang jusqu'à ma place de prédilection, sentant dans le fond de mes tripes que quelque chose est sur le point d'arriver. Je m'arrête et m'apprête à m'asseoir sur les roches couvertes de mousse de mes méditations lorsque, du coin de l'œil, je sens une ombre fondre sur moi. Je balance mon bras en arc de cercle, réflexe défenseur, poussant la forme indéfinie vers le bas, et flap!, me retrouve avec un putain d'aigle agrippé à l'arrière de mes grolles de sept lieues, ces chaussures de montagne qui remontent au-dessus de mes chevilles. Petit aigle beige, une beauté d'aigle tacheté de flocons blancs. Je vois ses yeux étonnés, peut-être autant que les miens, se demandant ce qu'il fait là. Je ne ressens aucune animosité de sa part, mais impossible de saisir ses pattes pour le décrocher sous peine de me prendre un bon coup de bec sur la main. Stupéfié, flippé, stupéflippé, j'appelle à la rescousse Pedro et Hiroshi toujours occupés de l'autre côté de l'étang, voix tendue rebondissant sur l'eau. En attendant qu'ils arrivent, je me mets à marcher, à parcourir la végétation, tentant de faire comprendre au

digne volatile qu'il n'est pas à sa place, mais il marche, marche avec moi, bien accroché à mes chaussures, comme s'il était un enfant à qui j'apprenais à faire ses premiers pas, en avant, en arrière, il reste là.

Lorsqu'ils se ramènent, Pedro prend la situation en main, demandant à Hiroshi de maintenir l'aigle au sol à l'aide d'un bâton tandis qu'il arrache les serres de mes chaussures. Ça ne se passe pas sans les rouspétances de l'animal, mais il finit par se laisser défaire et va se poser majestueusement sur une pierre plongeant dans l'eau. Pedro propose qu'on s'éloigne rapidement afin de le laisser un peu en paix, alors j'emprunte en trottant le passage vers la maison, l'esprit en confusion, bouleversé par ce qui vient de se passer. Moi, sans cesse à l'affût de signes, moi qui me fais un film sur le moindre cri d'oiseau dans la nuit, je me retrouve avec un aigle collé à mes chaussures. Depuis l'autre soir j'attends un truc, un truc énorme, Je l'ai senti venir. J'ai imaginé un désastre concret, bien visible, avec force déflagrations et hémoglobine, fuite affolée et coups de feu dans les fourrés, et voilà... Un aigle ! Un putain de petit aigle, agrippé à mes chaussures... C'est comme une montagne ! Une montagne ferme et résolue, lourde comme l'univers, qui viendrait se poser sur le sommet de mon crâne. C'est lourd, c'est léger, c'est là, en équilibre. Je parcours la végétation dessin animé, abasourdi, paumé, une montagne sur la tête. Ce qui me stupéfie le plus, c'est la corrélation entre le passage de la grue, ce que j'ai ressenti à ce moment-là, cette urgence à courir jusqu'à mon rocher, et l'événement de l'aigle : nous retrouver prisonniers l'un de l'autre dans cet étrange face à face, notre stupeur partagée...

À la maison, je raconte fiévreusement mon aventure aux filles réunies dans la salle : l'étang, grenouilles, aigle, l'attaque, Pedro, Hiroshi.

« Hier, un aigle est passé au-dessus de moi, me dit Kay. Il a accroché mes cheveux en passant...

- Pedro nous a dit que des oiseaux de proie ont été lâchés dans la réserve pendant le week-end, renchérit Barbara. Ils viennent probablement quémander à manger aux premiers bipèdes

rencontrés. » Mais ça ne me satisfait pas pleinement : la grue d'abord, puis marcher avec l'aigle... Je vais m'isoler dans les ombres du dortoir, ma montagne toujours sur la tête... Lisa... Je vais prendre mes distances... Retrouver mon chemin mexicain...

Un rêve :

Je suis enfermé dans une sorte de cage faite de planchettes de bois enchevêtrées. Elle m'enserrent de toutes parts et plus je me débats pour m'en défaire, plus elle se referme sur moi, m'étouffe, m'étouffe ! Et l'amour qui est en moi est envahi par quelque chose de lourd et serré, encastré dans un métal froid. Je le sais là, au fond de moi, mais je me sens étriqué, toutes ces planchettes, ces morceaux de bois qui m'étouffent, m'étouffent, c'est de pire en pire, aaargh !, laissez-moi sortir !

Je me réveille à bout de souffle...

Ce matin, Lisa, Zora et moi partons pour Mexico afin de trouver un bus pour la côte Pacifique et préparer notre voyage, les autres devant nous rejoindre le jour suivant. C'en est fini de nos aventures à San Cayetano...



On a décidé d'organiser un apéro pour fêter la fin du chantier, invitant Don Eligio et Augustin avec leur *familia*. Dans l'air humide, sous un ciel d'une clarté printanière traversé par de lourds nuages blancs, des sourires flottent sur les visages et je me réconcilie avec Barbara et Kay en vue du séjour balnéaire à venir. Cet amour gisant en moi, celui du cauchemar de cette nuit, j'ai maintenant envie de le libérer, de faire un pas vers les autres, simplement... Mon chemin mexicain.

Ce pot de départ est un moment très curieux où tout semble suspendu dans l'espace. Les gens, les plantes, les nuages, les paroles, les rires. Chaque chose semble posée là indépendamment des autres, comme de vieux débris échoués sur une plage à marée basse. Tout flotte autour de moi et je souris. Quelle pièce de théâtre étrange, étrange. Lisa s'esclaffe et l'éclat de son rire me tire de cette rêverie minuscule.

Après un sommaire rangement, nos compagnons nous aident à porter nos affaires jusqu'à la route. *El autobus* surgit de derrière les buissons du tournant, crissements de freins, *adios* Pedro!, qui consent à me serrer la main avec un sourire triste et forcé. Lisa et Zora s'assoient ensemble à l'avant, sous la télé qui passe un film mexicain de seconde zone dans lequel un *ranchero* à moustache se bat contre une horde de *bandidos* ayant enlevé une belle jeune fille, explosions, boum boum, et moi un peu plus loin. Chevaucher la route noire jusqu'à Toluca, traverser les collines-forêt-de-pins autour de la *ciudad de Mexico*, et enfin déboucher sur la cuve-gaz-grisâtres au fond de laquelle elle mijote. Après avoir hésité un instant au bord de la pollution, notre bus plonge vaillamment dans les crasseuses nuées et arrive rapidement à la *stacion central del poniente*.

On prend l'un de ces fameux taxi-coccinelle du peuple pour retrouver l'appartement décati de la Razza, empruntant les autoroutes surélevées qui slaloment entre les constructions grises.

Vue d'ici, Mexico ressemble à un gros gâteau de ciment scintillant des lumières des fenêtres de mille existences anonymes... Je ne sais pourquoi, traversant cette urbanité grise, pensant à toute cette humanité grouillante entre ces murs, je ne peux empêcher mon coeur de se serrer... Arrivés à la Razza, Lisa et Zora prennent la chambre du bas, me laissant seul à l'étage, avec ses six ou sept matelas. *Buenvvenida Mexico !*

J'ai réussi à dormir, malgré les fouilles impromptues du bus par des militaires à la recherche d'armes et de came. Je me réveille peu avant d'arriver à Oaxaca alors que le soleil commence à se détacher d'un paysage de rocailles couleur de miel, frappant les pierres et les cactus et allongeant leur ombre mauve.

Notre car stoppe sa course face au grand marché de Oaxaca et nous n'avons plus qu'à le contourner dans les lueurs dorées du matin pour arriver à la gare routière. Des effluves de fruits et légumes en décomposition nous accompagnent, transportées par la brise légère. Mais rien de désagréable en cela, loin de là. Cela ne fait que renforcer l'atmosphère de vérité tropicale dévoilée par la lumière et la douce chaleur. Cela sonne comme le nom magique de cette ville Oa-xa-ca, véritable porte du sud mexicain...

Vers neuf heures, après avoir poireauté devant un chocolat et quelques bananes dans une cafétéria ensommeillée, on décolle à bord d'un vieux bus sixties aux sièges cabossés.

On parcourt une plaine aride ponctuée par quelques villes desséchées aux insolites boutiques de voyance. Puis, on commence à grimper à grandes poussées de moteur la route qui traverse la Sierra Madre del Sur. Une forêt clairsemée apparaît au fil des tournants, avant de se densifier, ponctuée par des lopins plantés de maïs et accrochés à des pentes abruptes entourant des fermettes de torchis. Entre deux somnolences, je vois des couples chargés de paquets surhumains et d'enfants en bas âge descendre au milieu de nulle part et disparaître, avalés par une dense végétation. Je les imagine parcourant des heures des petits chemins perdus dans la sauvagerie du pays pour retrouver leur misérable cabane à la tombée de la nuit.

La route est difficile avec ses virages continuels. À certains endroits, la voie s'est en partie affaissée. Il arrive même qu'une rivière la traverse, parfois en bouillonnant, parfois en profonde flaque

beigeâtre. Le conducteur évolue avec prudence. Il me revient à l'esprit cette histoire d'ouragan qui aurait frappé la côte mexicaine dans le courant du mois de novembre. Visiblement c'est cette région qui a été touchée et un mois plus tard il y a encore pas mal de dégâts. Cependant, de mon point de vue, toutes ces embûches offrent à notre périple une dimension épique assez savoureuse...

Après avoir passé une bourgade surplombant une épaisse forêt, on entame une descente hypnotique, tournoyante, à travers une végétation de plus en plus tropicale transpercée de nappes de brouillard fugaces. Pochutla surgit alors de la jungle, une ville foisonnante et sale, enveloppée dans une humidité immobile où de grosses mamas en sueur offrent leurs luisances aux lumières pastelées de fin d'après-midi. Là, nous descendons précipitamment sacs aux dos pour attraper un minibus pour notre plage. « Si, si amigo, je passe à Zipolite ! », nous affirme un conducteur, ses mots s'échappant avec assurance et jovialité d'une dentition résolument dorée...

Encore quelques minutes, quelques kilomètres à travers une flore dévastée, le cyclone sacré étant passé par là, et nous déboulons sur l'océan Pacifique. Pour moi c'est encore un mythe prenant corps. L'océan Pacifique, là, devant mes yeux, gigantesque et scintillant des mille feux du soleil couchant.

Zora a choppé l'adresse d'une pension : descendre du bus après la tienda, quitter la route et suivre le chemin de sable sur cinquante ou cent mètres et c'est là, sur la gauche, la Posada del Mar, deux sirènes peinture-rose-peinture-verte sur une pancarte délavée.

Au premier abord ça ne paye pas de mine, mais on est soulagé d'être arrivé. Nous nous précipitons vers le proprio pour louer nos piaules. Zora et Lisa prennent une chambre-brique à l'étage, Barbara et Kay une *cabana* et Hiroshi et moi également. On a tous les deux la *cabana* la plus nase de la pension : sombre et branlante, parterre de sable, lits cabossés. J'installe ma moustiquaire et, profitant des dernières lueurs du jour, je cours vers l'océan, balance mes fringues sur la plage et plonge à poil dans les flots. Je suis délicieusement surpris par la tiédeur de l'eau. Après quelques battements des bras

et des jambes dans les bouillonnements et l'air lavande, je me sens rapidement détendu et lavé du pénible voyage.

Ciel lavande, j'ai l'impression de retrouver enfin mon chemin mexicain... Reprendre des forces, trouver mon Pont...



Chant du coq dans l'aube naissante, une lumière bleutée filtre à travers le voile de ma moustiquaire. Ne parvenant pas à me rendormir je me lève, enfile mon maillot de surfeur camouflé orange et me retrouve les pieds nus à sillonner le sable de la terrasse. J'inspire un grand coup. Une odeur de barbecue mouillé règne sur toute la ribambelle de *posadas* alignées face à l'océan : elle imprègne tout le paysage.

Longeant les cabanas, j'avance vers l'océan, traverse la terrasse au dessus de laquelle se déploie une *palapa* depuis le bâtiment où loge la famille des proprios. Celle-ci dépasse la terrasse et recouvre un espace à même la plage prévu pour des hamacs. Dormir en hamac à la Posada Del Mar : dix pesos la nuit !

Sous la *palapa*, un grand type à silhouette d'ascète, barbu, longs cheveux coincés dans une casquette rose, est en train de ratisser le sable pour le débarrasser de diverses saletés traînant ici et là. Il passe consciencieusement son râteau entre les deux pauvres tables et les quelques chaises en plastique disséminées sous le toit de feuilles de palmiers. Au bas de la terrasse, un grand type au teint basané et aux cheveux bouclés grisonnants s'élançe vers le ciel en une belle posture yogique et à ses pieds un américain grassouillet s'enfonçe un pouce dans le nez assis en tailleur, faisant des exercices de respiration décrits dans un livre qu'il tient de l'autre main. À leurs côtés une quadragénaire boulotte est assise sur une chaise et semble faire zazen<sup>3</sup>. C'est un peu cliché, mais je suis tout de même enchanté par ces paisibles visions, le petit trio engagé dans ses pratiques hétéroclites se fondant merveilleusement dans l'atmosphère bienheureuse de cette plage matinale. Un peu plus loin, entre la posada et l'océan, des fumées s'échappant de cendres tièdes enveloppent un jeune hippie aux jeans déchirés et gilet patchwork multicolore, qui s'efforce tant bien que mal d'émerger de sa nuit passée sur la plage. Il titube péniblement jusqu'à la pension

---

3 Littéralement « méditation assise ».

derrière laquelle il disparaît.

La Posada Del Mar est à peu près située au milieu de la plage qui s'étend toute dorée sur un kilomètre entre deux falaises. Il n'y a pas un souffle de vent en ce matin béni et quelques vagues lisses se brisent en longs tubes rapides. Trop rapides puisque la plupart ferment sèchement, laissant peu d'espoir pour une bonne session de surf. Mais je ressens trop fortement l'appel des ondes et je suis bien déterminé à aller honorer les rouleaux à un moment ou un autre. Je m'approche du type à casquette rose, le sentant comme l'homme de toutes les situations, et lui demande dans mon meilleur espagnol : « Tu sais où je peux trouver des planches de surf ? À louer ?... » Il me répond dans un espagnol yankee : « Va voir à la *posada* Apache, deux ou trois *posadas* plus loin, c'est tenu par des jeunes, peut-être qu'ils pourront t'aider. » Il est maintenant accoudé à l'une des tables et il bourre sa pipe d'une herbe odorante. Entre temps, Hiroshi est sorti et, recouvert de son coupe-vent vert et de ses jeans, il a rejoint l'une des chaises en plastique et scrute l'horizon à travers ses lunettes.

Je prends la direction de la *posada* Apache lorsqu'un petit gars surgit de derrière un palmier :

« *Marijuana, motta, motta, mottita ?*, me susurre-t-il.

– Heeeu, *no, no, gracias.* »

L'air blasé, il se signe, baise sa médaille de la vierge Marie qui pend à son cou et court se jeter dans l'écume en poussant quelques hululements sauvagement mexicains. Ça me met de bonne humeur... Une vingtaine de mètres plus loin, j'arrive à un café d'allure primitif tenu par un superbe *Mexicano* à longs cheveux d'un noir de jais et à la peau très sombre, une vraie allure d'indien des plaines. « J'aime bien ton short, amigo ! », me fait-il. Je baisse mon regard et admire mon propre maillot... J'ai indubitablement la classe des vagues. « Tiens, j'ai ce *shortboard*, tu peux le prendre pour trente pesos de l'heure...

- C'est cher, mais j'ai faim de vagues... Je vais réfléchir, je repasserai en fin de journée. » Je sens qu'il y a moyen de négocier, « Je repasserai, quand le soleil rougira et que le vent sera tombé... » Ça



le fait sourire...

Longue sieste d'après-midi. Le soleil a amplement décliné et c'est bientôt l'heure d'aller chercher la planche et de s'accoupler aux vagues. Je m'approche de l'eau en quittant la terrasse, et me pose sur le sable. Il y a une silhouette s'ébattant dans l'écume, les flots teintés de l'or des cieux. La jeune femme relève la tête et ses mèches rousses pleurent l'océan. Elle sort de l'eau et sur ses seins bombés perlés de Pacifique, chaque goutte reflète le soleil des tropiques. Mes yeux clignent et je vacille un instant... Lisa s'étend sur sa serviette et je vais la retrouver. Renforcé par Playa Zipolite, j'ai décidé de mettre un terme à notre romance du bout des doigts, que les choses soient dites clairement sous le ciel bleu et qu'on se libère enfin tous les deux. « On peut marcher un peu, Lisa ? J'aimerais bien qu'on parle... », lui dis-je. On patauge à la lisière de l'océan puis je l'emmène sous la *palapa* et, entre deux hamacs :

« Écoute Lisa, je suis désolé, je me sens un peu perdu... » J'étais très sûr de moi, quelques minutes plus tôt, mais après le spectacle qu'elle m'a offert en sortant de l'eau. Et sa poitrine qui vibre devant moi. Même sa graisse, maintenant que j'y ai goûté... Ses frémissements ne font que m'exciter... Pourtant je parviens à trouver un bout de détermination.

« Je pensais qu'on devait poursuivre ce voyage ensemble et que quelque chose allait en sortir. Tu te rappelles, je te disais que j'étais au Mexique parce que j'avais un pont à franchir. Je me disais que, peut-être tu m'aiderais à le trouver, peut-être qu'on le passerait ensemble... Mais... Je t'apprécie beaucoup, fais-je en fixant l'océan (surtout ne pas plonger dans ses yeux, sa bouche, ses seins...), ça me paraît sage de clarifier la situation, de redevenir simplement amis... Qu'en penses-tu ? »

Je sens son visage impassible me dévisager. Je suis mal à l'aise...

« Peut-être que tu as raison, finit-elle par lâcher. Peut-être... On verra... » Et elle me laisse en plan, retournant à sa serviette, tout près de l'eau. Je reste immobile, étourdi par le doute... Puis je tranche et m'ébroue. C'est fini... Fi-ni !

Donc, voilà, je suis libre à nouveau. Je fais quelques pas dans le sable...

Libre ? Le voile qui recouvrait mon esprit s'est effectivement envolé. Je peux sentir un nuage de mélancolie traînaillant encore dans mon cœur, mais il est léger et, tout comme un crépuscule d'automne, il donne une brillance particulière à tout ce qui m'entoure.

Et ainsi, je me sens fort à nouveau lorsque je vais retrouver mon indien des plaines pour prendre possession de la planche de surf promise. Il me la confie contre dix pesos en me proposant *marijuana, opio, coca* !, pour ce soir. Les vagues font un petit mètre, elles sont lisses, mais la glisse est courte, tout juste la place pour un ou deux virages avant qu'elles ne m'enferment. Pourtant, je suis heureux comme un roi. C'est la première fois que je surfe dans une eau aussi chaude, en maillot avec des palmiers partout autour. Et je suis au *Mexico*, bordel, dans l'océan *Pacífico*, ouaaou !... Je me surprends à hululer comme le petit dealer mexicain de ce matin.

Je retourne sur la plage accompagné par le soleil couchant. En ramenant la planche à la *posada*, j'aperçois Lisa, Zora et Kay attablées devant d'impressionnants jus de fruits. Je les rejoins, encore dégoulinant d'océan, les muscles gonflés et le soleil au cœur. Lisa me dévisage puis sourit. Kay sourit, je souris, et tous les quatre nous nous extasions en silence devant le spectacle du couchant, teintes pastel se perdant dans les pâleurs du sable, sentant dans le fond de nos tripes l'in vraisemblable chance que nous avons d'être là, au centre de l'univers, en vie.

« J'ai fait quelques emplettes finit par dire Zora. Ça vous dirait de vous joindre à moi après manger ?

- On mange ici, chez Apache ?, fais-je.

- Mais oui, on n'a qu'à faire ça, je vais aller chercher Barbara et Hiroshi. », conclue Kay en se levant.

Du reggae sort d'un boom box posé sur le comptoir. Derrière, le jeune patron et sa compagne, une canadienne échouée ici quelques mois plus tôt et enceinte jusqu'aux dents, s'affairent paisiblement, cette façon si tranquille de travailler sur une plage mexicaine. Attendant les plats qui n'ont pas l'intention de se presser à échouer sur la table, j'esquisse quelques pas de danse dans le sable,

me laissant aller à divers déhanchements, un pas en avant deux pas en arrière loin de Babylone, toupie dans la nuit, les lampions de la posada virevoltent, Kay se joint à moi et nous partageons ainsi le moment le plus intime de notre séjour mexicain. Nous retournons finalement auprès des autres, légers-légers et souriants. À peine assis, je sens un pied effleurer ma jambe, la remonter, avant de se poser sur ma cuisse. De l'autre côté de la table, Lisa me regarde d'un air tranquille et sûr. Je suis un peu surpris. Je laisse faire... Comme si c'était quelque chose de normal, quelque chose qu'on fait entre bons copains...

Une fois le dîner terminé, Zora nous propose d'aller dans sa chambre consommer le gramme d'opium qu'elle vient d'acquérir. Elle invite Posi, le jeune propriétaire et vendeur de matos, à se joindre à nous. « Laisse la vaisselle, je la ferai en rentrant. », dit-il à sa femme en lui tapotant les fesses. On s'assoit tous les quatre, serrés entre le lit et le mur couvert de graffitis. Lisa allume une bougie - il n'y a d'électricité ni dans les chambres ni dans les cabanes - tandis que les mains expertes de Zora roulent trois petits joints de la pâte noirâtre. C'est la première fois que je fume de l'opium. J'ai des potes qui en ont fait l'expérience en Thaïlande, je me souviens encore de ce que m'a dit Dup à son propos : « Quand t'es éveillé, t'as l'impression de rêver et quand tu rêves, t'as l'impression d'être éveillé ! » En attendant, je suis bien content de mettre la main sur cette substance, pour voir ce que c'est, compléter mon exploration des drogues, de mon point de vue une autre facette de l'*Aventura*.

« T'as déjà goûté ?, me demande Zora. Moi, tu sais, j'ai été bien enfoncée dans l'héroïne... L'autre soir, à la gare routière, en prenant le bus pour Oaxaca, j'ai tout de suite repéré la zone... Les dealers, les tapineuses, les mecs en manque qui traînaient leur misère le long des murs gris...

- Moi, non, jamais pris ce genre de came, Zora... J'ai pas mal abusé des acides et ecstasys il y a quelques années. Avec ma bande, j'allais suer toute l'eau de mon corps dans de sombres squats et sous-sols londoniens. Mais ça s'est mal terminé. Après deux années d'expérimentations psychédéliques j'ai frôlé la mort et j'ai tout

arrêté brusquement, cigarettes et tout.

- Ah ouais ? Pourtant tu fumes encore ? L'autre jour par exemple..., fait Lisa, narquoise. Je réponds par un sourire et continue ma petite histoire.

- J'ai mis plus d'un an à reconstruire mon corps meurtri et ma cervelle en gruyère à coups de piscine, skate, surf. L'hôpital psychiatrique n'est peut-être pas passé loin, j'avais des crises de paniques régulières, mais je m'en suis tiré... Et finalement, c'est ça qui m'a poussé dans ma fringale de Tao, tai-chi, esprit juste, corps sain, tout ça : *Straight Edge in your face!*, n'est-ce pas Zora.

- Ouais, je vois, fait-elle en dodelinant de la tête.

- Voir la mort de près ça te change un homme, Lisa. Ma manière d'appréhender les drogues a totalement évolué. En fait, il n'y a rien que je redoute plus que de reprendre la chimie d'antan, pourtant j'ai toujours ce désir d'utiliser parcimonieusement des substances naturelles pour vivre différents états de conscience, tout en envisageant clairement et en essayant d'accepter les retombées négatives possibles. Genre une gueule de bois ou... Ou la mort... Rien ne me dégoûte autant que les politiques actuelles. On écrase les gens sous une chape de plomb, exploitation, d'ordres et d'interdits sans fin, on leur offre un ersatz de vie rythmé par le travail et la consommation, posés sur des rails dès l'enfance, aucune ouverture sur la vie intérieure, et on s'étonne qu'un tas de types aillent se noyer dans la drogue sous toutes ses formes, religion, alcool, héroïne, sport, sexe, télé, consommation effrénée...

- *Fuck them!* », font Zora et Lisa en coeur...

On fume dans la lumière tremblotante de la bougie. Le sourire de perles blanches de Posi transperce la pénombre. Il tente de suivre notre conversation et débite de temps à autre quelques mots tranquilles qui s'allongent dans sa bouche comme soufflés par une chaude brise venue du sud, « *Bueenas ooondas...* » C'est un surfeur, lui aussi. Il nous raconte qu'il va de temps en temps à Puerto, parfois pour voir des compét', parfois pour vendre et assurer sa subsistance. Il nous dit qu'il évite la coke, que ça commence à manger Zipolite, à rendre les gens violents. Chouette type ...

L'opium, ça ne rend pas les gens violents, du moins sur le moment. D'ailleurs rien d'explosif ne se produit une fois ce petit gramme terminé. Je me sens gagné par une vague sensation de chaleur et une paix profonde, un état méditatif, les pensées passant dans mon esprit sans que j'aie envie de les poursuivre. Je suis satisfait de laisser les choses me caresser les yeux, être telles qu'elles sont... Nous descendons de la chambre et je m'assois dans le sable, à côté de Zora qui s'enroule dans un hamac anonyme et troué. Du coin de l'oeil je remarque Lisa pendouillant un peu plus loin, dans le hamac délaissé du barbu à casquette rose. Elle a l'air tranquille. Je repense à son pied se posant sur ma cuisse un peu plus tôt.

« Tu penses faire quoi après Zipolite ? », me demande Zora. Je quitte Lisa des yeux. Et, même si j'ai du mal à penser à demain, je réponds :

« Peut-être un peu de Oaxaca, puis le Chiapas... Les zapatistes... Je vais essayer de m'incruster dans une communauté... » Je sais que Lisa m'observe depuis son hamac, qu'elle m'attend, mais je refuse son appel. « Une communauté zapatiste ? C'est possible avec tous les troubles actuels ? Les militaires, paramilitaires ? Enfin au moins, si tu y vas, tu sauras à quoi t'en tenir. Et alors, tu reviendras sans doute ici pour fumer un peu plus d'opium dans un hamac... » Zora sourit, contente d'elle-même... « Oublier toutes les merdes que j'aurai vu... On verra... » Je souris aussi. Et du coin de l'oeil je vois Lisa quitter son hamac tel un nuage noir. Je sais qu'elle n'est pas contente... Zora continue à sourire...

Au chant du coq, satanée volaille, je me lève, étirements, courte assise silencieuse à l'ombre de la cabane, et cours chercher la planche de Posi chez Apache. Je croise ce fou d'Hiroshi toujours engoncé dans son coupe-vent et ses jeans et vais surfer une vague qui déroule puissamment le long de trois rochers émergeant avec défiance au milieu de la baie. Si une vague sur huit ouvre splendidement, les autres écrasent le surfeur téméraire (moi) dans un fracas d'eaux cinglantes, tourbillons et écumes. Sur l'une d'elles, je parviens tout de même à me glisser dans l'intensité du creux, tubesque, pendant plusieurs secondes, glisse intense, explosions

tous les sens, avant de me faire claquer la tête comme un malpropre, plaaaf !, par la lèvre de la vague. Mais il n’y a personne à l’eau, le ciel est bleu, la plage quasi-déserte dans le soleil matinal, je suis comblé.

En fin de matinée, Zora et moi allons à pied à Puerto Angel afin de nous baigner dans les eaux calmes de la crique. Le port naturel de Puerto Angel est coupé en deux par de gros rochers, la partie la plus ouverte étant utilisée par les pêcheurs et l’autre par les touristes. Ce n’est pas un village bien riche, surtout depuis le passage de l’ouragan dont on voit les séquelles au hasard de la bourgade, mais il reste une enclave civilisée plus touristiquement acceptable que Zipolite. Zora et moi, on s’y emmerde vite. On est content de traverser le marché au poisson, flâner dans le petit cimetière accroché à la colline, et même de siroter un cocktail de jus de fruit à la terrasse d’un hôtel digne de ce nom, avec Kay et Barbara qui nous on rejoint. Mais on se sent mieux de l’autre côté de la falaise, sur notre plage anarchique offerte au courroux des éléments.

De retour à Zipolite, une gamine d’une quinzaine d’années, l’une de ces indigènes qui, pour survivre, passent leurs journées à parcourir la plage en sueur en vendant colliers, hamacs ou pantalons de coton multicolores, nous alpague et commence à nous présenter son interminable collection. Je fixe les perles d’eau figées sur son visage, son déhanchement nonchalant, puis essaye de porter attention à ses turquoises, à ses *yeux de tiges*, comme pour tenter de faire le lien entre nos deux univers. Mais je me sens soudainement mal-au-coeureux, avec la sensation d’un tourbillon dans l’estomac. « Zora, je me sens bizarre tout à coup, je vais aller à la cabane... - Hein, heu... ouais, ok, à plus tard... » Elle se concentre à nouveau sur ses pierres et ses colliers, et moi je la quitte d’un pas incertain. Intestins en vrille, vagues de chaud, froid, jambes-coton, c’est ultra-violent ! Je me traîne lourdement jusqu’à ma cabane, « Qu’est-ce que c’est que cette merde ! », ouvre péniblement le cadenas et dépose mes affaires sur ma couche. « Putain, j’ai de la fièvre ! », fais-je en passant une main tremblotante sur mon front. Subitement pris

d'atroces crampes au bide, je me projette jusqu'aux W.C., rouleau de P.Q. fermement serré dans ma main moite, me demandant si je vais commencer par vomir ou par chier. Arrivé devant la cuvette malodorante, je lâche une puissante gerbe et trouve tout juste le temps de me retourner pour libérer sa cousine par l'autre côté, ouaaaaah... Je m'effondre sur la cuvette, flageolant des guiboles, les murs délabrés en ciment nu des chiottes se mettent à onduler devant mes yeux, et je mets un certains temps à me nettoyer et à décrocher de la lunette. Littéralement vidé, me demandant quel immonde virus s'est emparé de ma carcasse avec une telle violence, pensant à la fameuse « revanche de Moctezuma » que je n'aurais su éviter, je regagne mon plumard en chancelant et m'écroule sur le matelas. J'y enfonce mon corps brûlant recouvert d'une couche de sueur glacée, l'impression de peser des tonnes, mon esprit, un manège en feu tournoyant grande vitesse. Je sombre...

Sombre. C'est la nuit. Je rêve intensément, délire. Je ne sais si je suis éveillé, endormi. Un rayon de lumière virevolte dans la cabane, s'approche de moi, disparaît... J'entends le ronflement régulier d'Hiroshi à mes côtés. Et une Lisa crépitante d'étincelles passe sous ma moustiquaire. Elle m'enfourche, me coince sur mon matelas, m'observe à travers l'obscurité. Je ne vois pas son visage absorbé par la nuit. Elle commence à frotter son sexe contre le mien en un va et vient lancinant, hypnotique. Elle retire lentement son débardeur et je devine sommairement sa lourde poitrine, mais continuant ses basculements, elle s'avance un peu et l'amène jusqu'à mon visage, qu'elle écrase, étouffe, puis taquine ma bouche avec l'un de ses tétons. Je le lèche instinctivement avec ma langue, le prends entre mes lèvres. Elle baisse mon caleçon-super-classe et, déplaçant sa culotte, enfonce mon sexe dans le sien, humide, incandescent, et elle va et vient, et elle accélère, haletant tranquillement, et finit par gémir entre ses lèvres serrées. Fasciné par cette marée qui me submerge en vagues insatiables, rondes, lourdes, douces et chaudes, je ne bouge pas d'un cil, laisse faire, pantin désarticulé, poupée, oublis mes crampes et ma fièvre, mes étourdissements intempestifs. Lisa, qui semble en avoir fini, se baisse et absorbe

mes lèvres, salive subtilement sucrée. Puis elle descend jusqu'à mon sexe et s'en saisit avec sa bouche, et termine ce qu'elle avait si bien commencé à San Cayetano, doux, chaud. Je ne veux pas, me tends, mais elle me subjugué et finalement, le plaisir m'emporte en un tourbillon incommensurable et j'explose en me cambrant et en gigotant dans mes draps détrempés, retenant un gargouillement, en pensant soudainement à Hiroshi. Puis tout est calme. Lisa s'amuse un peu avec mon sexe se ramollissant. Elle remonte vers mon visage et me donne alors un baiser au goût de sperme, m'en barbouille les lèvres. Puis elle s'échappe de la moustiquaire et me laisse là, pantelant. Sombre. La nuit... Je songe à un viol, à un délire, un rêve érotique des plus basiques. Je passe ma main sur ma queue encore humide. Le sperme collant mes lèvres. Il fait chaud, très chaud sous la moustiquaire. Je sombre...

La tête dans le cul, l'estomac en boule, je passe la journée suivante à dormir aux côtés de Zora, sur une plage voisine. Une toute petite plage, *la playa del amor*, une crique séparée de la baie par une falaise et entourée d'imposants rochers : récupération... J'ai réussi à manger du riz et une banane... Lisa passe nous voir. Nous ne parlons guère, aucune allusion n'est faite à la nuit passée.

Nous sommes le vingt-quatre décembre. Le soir venu, Hiroshi et Zora, s'engouffrent dans un bus pour Mexico, puis Tokyo, Thessalonique. Hiroshi n'a quitté ni ses jeans ni son coupe-vent de tout son séjour, pas une seule fois il n'est allé à l'eau. Cet énergumène. Il a passé son temps à discuter avec le barbu à casquette rose, sous la *palapa*, du matin au soir. Un américain squattant la terrasse pour l'hiver, ce barbu. Ça me fait sourire lorsque je lui sers la main. Et Zora... Je sais qu'on ne s'oubliera pas... « *Adios y buena suerte*, mes amis. », je leur dis. Lisa et Zora se serrent fort l'une l'autre. Elles non plus ne s'oublieront pas. Le bus s'enfonce dans la nuit.

« J'ai pensé que tu serais mieux dans ma chambre que dans ta cabane pourrie, alors je me suis permise d'y mettre tes affaires, me dit Lisa en souriant et en me prenant la main. Et puis ça nous



fera économiser un peu d'argent... » Je suis gagné par une vague d'appréhension, mais me laisse mener jusqu'à la chambre. Je me sens encore faible, mon esprit est embrouillé. Et peut-être suis-je aussi envoûté par les fantômes de la nuit passée... Impossible de lutter.

« Je vais faire un tour à la messe de Noël dans la petite église du village. Voir comment ça se passe. Je te raconterai. On se retrouve quand je reviens. Repose-toi en attendant...» Elle passe un doigt sur ma bouche. Je m'écroule et m'endors jusqu'à son retour.

Lorsqu'elle revient elle allume deux bougies et sort de son sac plusieurs petits paquets qu'elle pose sur le lit.

« C'est quoi ?, lui fais-je.

- C'est mes parents et mon frère et ma soeur. Ils m'ont fait des petits cadeaux à ouvrir pour Noël, lorsque je serai à des milliers de kilomètres d'eux, toute seule, ici... » Je m'attendris de la voir s'affairer sur ses papiers cadeaux, son regard s'illuminer, ses dents apparaître entre ses lèvres esquissant un sourire. Je trouve cela touchant. Ça m'apaise un peu. Mais les bibelots sont vite rangés, les chocolats avalés.

« T'en veux un ?

- Non, t'es gentil Lisa. Mais j'ai l'estomac encore un peu tordu... » Elle s'assoie en tailleur sur le lit, face à moi. Plonge son regard dans le mien. Elle ôte sa chemise, son soutien gorge. Boum !, sa poitrine. Encore... En plein sous le nez. Le rebondi de son ventre. Ses hanches, sa culotte minuscule.

« Alors Chik, prêt pour l'*Aventura* ? », elle me fait, en saisissant ma queue sous mon caleçon. Je me tends, résiste. « Tu as plein de jolies pensées, mais laisse les tomber un petit peu... », me fait-elle en serrant ses doigts. Ma bite gonfle sous ses manipulations. Je fais un effort pour me détendre. J'expire, tente de me laisser gagner par ce désir que j'essaye simultanément de retenir en grinçant des dents. Ce danger, ce mystère sur patte, face à moi ! « Arrête de vouloir t'échapper Chik... Je vois ta colère. Je vois ta tristesse. Ta peur... Arrête de vouloir fuir... » Ses paroles me surprennent. Je l'observe, confus... J'expire, parviens à me détendre un peu, me rapproche d'elle, yeux dans les yeux. On s'embrasse. « L'*Aventura*... », fait-elle.

Et si Lisa était le Pont que j'attendais ?

On fait l'amour... Vraiment...

*Une rumeur, un morceau de journal oublié sur un coin de table : Actéal, vingt-quatre décembre 97, des paramilitaires à la solde de grands propriétaires massacrent quarante-cinq Indiens d'une communauté favorable aux zapatistes. Vingt-et-une femmes, quinze enfants, neuf hommes consciencieusement assassinés pendant six heures, femmes enceintes éventrées, flingues, machettes, les flics à deux cent mètres, immobiles, yeux fermés. Réalité du monde indien au Chiapas... Joyeux Noël !*

J'ai bien récupéré de mon virus. Avec Lisa on a eu de bons moments à Zipolite, et le 29 décembre on embrasse Kay et Barbara, dit adieu à la Posada del Mar, à Apache, à Posi, et on rejoint la route poussiéreuse sous le soleil de onze heures, un ciel bleu accablant, suivant les traces de Zora, d'Hiroshi. Nous allons passer le nouvel an à Oaxaca... Le Chiapas sera l'étape suivante. Les nouvelles n'y sont pas bonnes, on ne sait à quoi s'attendre et Lisa est de toutes façons assez tiède par rapport à ces histoires zapatistes. « De jolies pensées... Mais avec les êtres humains c'est toujours la même merde... »

Après avoir acheté un casse croûte, biscuits, bouteille d'eau purifiée, à Pochutla, on décolle gais et excités avec le premier bus pour Oaxaca. Mais, une fois atteinte l'immobilité moite, presque brumeuse, du pied des montagnes, Lisa commence à se sentir mal, épuisée, barbouillée, et elle sombre dans un état comateux, joue écrasée contre la vitre.

« J'espère que je ne t'ai pas refile mon truc. », lui dis-je. Mais je ne l'entends proférer aucune réponse.

Nous remontons la rivière d'asphalte jusqu'à sa source, même chemin que pour notre venue. Toutefois l'atmosphère du retour s'annonce bien différente, plus inquiétante, plus ténébreuse, le soleil et le ciel bleu ayant laissé place à un frais brouillard. Quelques types travaillent sur la voie endommagée, mais ça n'a pas beaucoup

avancé depuis notre premier passage et il faut faire face aux mêmes embûches que dix jours plus tôt. Bus presque vide, le ciel commence à s'assombrir au moment où l'on atteint le point culminant de la Sierra, brume crépusculaire, il fait froid maintenant. Lisa prostrée sur son bout de siège fait des bulles avec sa bouche. Je l'observe inquiet. Des couples d'indiens montent et descendent, sniffant des chiffons imbibés d'alcool sensés les prévenir du mal au cœur des routes de montagne, mais ça n'est pas toujours efficace et certains gerbent dans de petits sacs plastiques transparents qu'ils balancent par la vitre à demi-ouverte. J'ai laissé un bout de gâteau, genre quatre quart, sur un siège voisin et j'hallucine lorsqu'une femme s'assoit en plein dessus après l'avoir étudié, reluqué bien en face, pendant quelques secondes. J'ai vraiment l'impression d'être le spectateur privilégié d'une énigme énorme de la logique indienne.

Lisa comâte toujours lorsqu'on arrive dans la plaine précédant Oaxaca, et moi, je me mets à me liquéfier dans de courtes somnolences, courtes mais profondes, ma conscience s'échappant à l'intérieur de songes, de visions qui finissent par se mêler étrangement à la réalité : morceaux d'enseignements sur la manière juste de vivre, le don, l'abandon de soi, des gamins autour d'une mare, je plonge pour récupérer une substance précieuse et la distribue aux enfants, le geste sûr, serein. Tut, tut, phares dans la face, c'est Oaxaca ! Nous passons le marché abandonné au noir de la nuit avant de nous ranger dans la gare routière. Lisa se réveille alors, fraîche comme un gardon, son lourd sommeil semblant l'avoir pleinement rétablie...

## Partie 2

### 1

*Un ultime spectre solaire  
se fige sur la plaine qui s'étend à l'ouest.  
La nuit tombe lourdement sur la terre,  
engloutissant l'espace d'un noir sans nom.  
Les montagnes disparaissent pour laisser place  
à de grandes masses d'ombres aspirant  
nos derniers espoirs.*

*L'homme a perdu sa place.*

*Seul un plafond d'étoiles tente de le rassurer  
tout en lui rappelant sa petitesse*

Pour la première fois depuis mon arrivée au Mexique, je voyage seul, place vide à mes côtés. Le bus de Lisa dévale la pente devant le mien, avalant la nuit sur le grand serpent de *Los Altos*... Tuxla Gutierrez, je descends du bus dans l'idée d'acheter une poignée de piles et au détour d'un autocar, je remarque celui de Lisa, l'avant encore collé contre le quai. Je fais quelques pas pour m'approcher de sa place, mais le bus démarre et j'ai tout juste le temps de voir son visage à travers la vitre de son bus reculant. Des taches de lumière glissent sur sa figure impassible, ses yeux glissent sur moi, inexpressifs...

Ce n'est pas moi qui ai décidé de cette séparation, arpenter des chemins différents quelques temps. Tout comme moi, Lisa est venue au Mexique pour participer à un chantier de protection des tortues marines, mais à cause des fêtes de Noël il n'a pu avoir lieu en décembre et on s'est tous retrouvés dans la boue à San Cayetano. Cependant, Lisa a gardé contact avec le responsable des chantiers

mexicains, et après quinze jours au Belize elle lui a téléphoné : « Le chantier aura lieu en février ? Inscrit-moi, je viens ! » J'avais goûté aux chantiers, j'avais plus envie... Juste envie de m'enfoncer dans la mystérieuse chair américaine. Celle de Lisa aussi. Aller au fond, tout au fond du Mystère... « *l'Aventura* »...

Elle a correctement commencé, notre *Aventura*, à Oaxaca : une belle ville aux allures méditerranéennes avec son centre en pierres de taille usées. Une ville bien sympathique à parcourir, toute propre, toute tranquille, sans circulation excessive, sans misère apparente, soleil, ciel bleu permanent. Certains bâtiments arboraient de vives couleurs jaunes ou roses, renforçant le sentiment d'allégresse de nos vagabondages. Sur le *zocalo*, j'ai eu une pensée émue pour Castaneda. C'est sans doute sur l'un de ces bancs recouverts par l'ombre protectrice d'arbres majestueux qu'il retrouvait Don Juan au hasard de l'Esprit.

Par contre San Cristobal de las Casas au Chiapas n'a guère insisté pour nous garder en son sein.

Au premier abord, lorsqu'on a traversé la ville en taxi, San Cristobal nous a fait penser à Patzcuaro, une ville indienne avec tout son lot d'imperfections. Elle était entourée de collines, ballons boisés, qui nous parurent très vertes après les sècheresses du nord. Quelques vendeurs matinaux installaient leurs étalages sur la place d'une église, des petits groupes de deux ou trois indiennes, des mayas, Totzil ? Tzetzal<sup>4</sup> ?, engoncées dans leur costume traditionnel, brinquebalaient d'énormes paquets le long des trottoirs et des murs blancs. Mais l'atmosphère n'avait rien à voir avec celle que nous avons connue à Patzcuaro. Pas d'allégresse festive ici. Pas de ciel bleu, pas de soleil, ni de fierté indigène affichée. Mises à part certaines rues plus colorées avec des maisons peintes en jaune, orange ou bleu électrique, comme à Oaxaca, la ville avait un abord froid, une atmosphère rugueuse de cité des montagnes. Je veux

---

4 Deux ethnies mayas des hauts plateaux du Chiapas.

dire, c'était une ville splendide, mais avec ce brouillard qui ne voulait pas se lever, la fraîcheur de l'air, les visages fermés des indiennes vendant des petites poupées zapatistes à la sortie des banques, les soldats que l'on croisait patrouillant un peu partout, quelque chose de lourd et grave flottait dans l'air.

Et les zapatistes ? Étaient-ils tous cachés dans ces villages embrumés perdus dans les collines ? Les zapatistes étaient omniprésents mais impossible d'en croiser un. On les sentait brûlant dans le cœur de certains indiens. Quelques-uns en faisaient un business en proposant des poupées, des agendas, des t-shirts, des cagoules noires ou des badges. Et pendant l'une de nos balades on est tombés sur un stand, une construction de bois et de bâches sous laquelle étaient disposés des bancs. À l'entrée étaient accrochés des articles contredisant la propagande gouvernementale et dévoilant ses exactions : vol du matériel agricole, des outils, pelles et pioches, vol de nourriture, intimidations, parfois viols et violences, pour obliger les villageois à rejoindre des zones non zapatistes et les contrôler plus aisément. Bien sûr les articles mentionnaient le massacre d'Actéal, qui était encore tout chaud, comme le sang échappé des corps indiens.

J'ai eu du mal à comprendre pourquoi l'état mexicain réprimait les zapatistes d'un côté tout en leur laissant une certaine marge d'expression de l'autre. L'arrogante présence militaire n'était pas une illusion, alors pourquoi acceptaient-ils qu'à leur nez et à leur barbe une bande de mayas encagoulés donne des spectacles sous cet abri précaire, comme ça, en plein centre ville ?... L'atmosphère était très tendue, on croisait beaucoup de regards noirs et de mines renfrognées au hasard des rues, dans les allées du marché. Parfois, avec Lisa, on recevait des coups de coude dans la foule, rentrez chez vous ! « Ça va péter, ça va péter, on peut pas continuer à se faire enculer comme ça ! », nous a assuré un vendeur d'ambre, sur le marché. Pourtant il n'était pas indien, lui. Les indiens, eux, ils parlaient pas.

Les indiens du Chiapas étaient misérables et assez habitués à l'être. Les Zapotèques et les Mixtèques de Oaxaca étaient pauvres, en 1992 il y a eu la fin des terres communales, et ils se passaient de

père en fils des lopins de terre arides et pentus grand comme des mouchoirs de poche, mais au moins ils n'avaient pas à se confronter aux grands propriétaires à la moralité douteuse, comme ceux qui, au Chiapas, louaient les services assassins de paramilitaires... De plus, la surpopulation et la misère poussaient une partie des Mayas à quitter *Los Altos*, les hauts plateaux, pour trouver des terres à défricher dans la forêt Lacandon. Là, ils se heurtaient aux intérêts des multinationales du bois, principaux acteurs de la déforestation. En 1994, c'est l'ALENA<sup>5</sup>, traité de libre échange entre Mexique, Canada et États-Unis. Ou comment mettre en concurrence une chèvre et un loup... La solution du gouvernement et du grand frère américain était d'employer la main d'oeuvre paumée des paysans ruinés dans les *maquiladoras*, ces usines implantées à la frontière nord ou autour de grands ports du sud. Ils avaient des chances d'y être un peu moins miséreux, télé dans leur taudis, mais ils s'y retrouvaient exploités et déracinés, en proie aux violences inhérentes à ces maux : drogues, alcool, prostitution, désespoir. Un peuple d'esclaves pour les *maquiladoras*, silhouettes titubantes des bidonvilles. Un terreau pour le narcotrafic... Et il y a des gens à Washington, New York, Tokyo, Londres ou Paris qui sont fiers de ça... « Et il faudrait dire Amen à toutes ces conneries ? *Bullshiiit*, Lisa, *fuckin' bullshiiit* ! » C'est ça que je lui ai sorti à Lisa, heureux de constater les questionnements qui, par la force des choses, s'élevaient finalement en elle.

Quoi qu'il en soit, devant la dureté et la froidure du Chiapas nous avons fui. Nous avons décidé de partir pour Palenque afin de nous plonger dans le glorieux passé du peuple Maya. Je n'avais pas particulièrement envie d'aller ensuite au Belize, dont les îles étaient plutôt une destination pour millionnaires, mais Lisa se

---

5 Il faut savoir que depuis 1994 et la mise en place de l'ALENA, de nombreux paysans se sont retrouvés en faillite, ne pouvant faire face à la concurrence du maïs subventionné des USA. Et ceci n'est qu'un maigre exemple des retombées de cet accord. L'émigration, les inégalités et la misère ont explosé depuis sa signature. Les zapatistes ne s'étaient pas trompés en le prenant pour cible.



sentait irrésistiblement attirée par cette ancienne colonie anglaise. Ils parlaient sa langue et peut-être, pensait-elle, subsisterait-il quelques réminiscences de l'ancien empire britannique, quelques fragrances oubliées.

Ça avait l'air de la fasciner la grandeur révolue de l'empire colonial britannique...

EndescendantlarouteversPalenque, parcourantlesplendide Chiapas aux montagnes érodées et aux petits villages de cabanes en bois noir, sa luxuriance et ses forêts fortes, j'ai maudì la guerre sournoise qui s'y est développée, la misère qui l'a provoquée. Je sais que nous autres occidentaux, le modèle que nous offrons, les trains de vie démesurés de nos désirs, notre addiction à une sempiternelle et mortifère croissance, avons une part de responsabilité dans ce gâchis, et qu'il y a une révolution à faire chez nous. D'ailleurs le combat de Marcos fusil à la main est voué à l'échec, et il savait cela avant même de l'avoir commencé. Là où il prend son ampleur et sa véritable dimension, c'est en provoquant l'alternative, en entraînant dans un combat pacifique tous les peuples du monde<sup>6</sup>. La cagoule icône symbolise l'universalité, mais peut-on vraiment parler de paix un fusil à la main ?

*On vient de se prendre la tête avec Lisa... À propos d'une nécessaire révolution. « Ça se terminera en un bain de sang inutile. », m'a-t-elle affirmé. « Regarde ta révolution française. Ça a commencé par de jolies pensées dans des salons parisiens. Même CRASS<sup>7</sup> vomit votre révolution... Tu aimes CRASS toi, non ? Petit anarchiste... » On est retourné à l'hôtel en boudant : Traverser le bled monstrueux qu'est Palenque dans un soir d'orage... Il me rappelle une ville comme on en voit dans les*

---

6 On peut dire que le mouvement altermondialiste trouve son origine dans le combat des zapatistes au Chiapas.

7 CRASS est un groupe punk-anarchiste de la fin des années 70/début 80 qui fit de son mieux pour agacer Maggie...

*westerns, avec ses basiques constructions de ciment longeant une rue principale boueuse. Pente escarpée et crevassée, habitations précaires des travailleurs anonymes de la ville, canalisations fantomatiques luisant comme de gros serpents parcourant la chair de la jungle. Dans le halo laiteux d'un réverbère illuminant le chemin, des insectes s'entrechoquaient en multitude dans un curieux mélange de bourdonnement et de bruits secs. Heureusement je m'étais badigeonné de répulsif-insecte des sandales au bandana, évitant ainsi de me retrouver vidé de mon sang et paludé jusqu'au trognon. Lisa est dans la salle de bain. Je vais aller lui suçoter le clito histoire d'estomper nos divergences.*

Déchirés dans la boue de la ville et raccommodés dans la magie des ruines de Palenque... Il était encore tôt, le ciel était gris, des vapeurs filandreuses s'échappaient des mâchoires sauvages de la forêt. Un silence profond, occasionnellement coupé par des rires étouffés, soutenait les mille et un chants des créatures la peuplant. Depuis l'aire d'arrivée des bus, on pouvait entrevoir le haut d'une pyramide, et cette apparition lointaine a immédiatement balayé les stupides ressentiments qui nous habitaient, Lisa et moi. Nous nous sommes sentis happés avec force, un souffle, la respiration de la jungle, les vestiges d'une glorieuse société tournée vers le magique. Palenque, tracée sur la course des étoiles. Elle a été une agglomération de dizaines de milliers d'habitants, huttes, éphémères constructions, temples, pyramides absorbées par la jungle d'où elles avaient été tirées. Puis, les édifices immobiles ont ressurgi telle une voix caverneuse parlant un langage inconnu, quelques diamants sertis dans un bloc d'émeraudes !

Palenque, prince serpent-jaguar montant les marches abruptes du temple pour jeûner à son sommet pendant des jours, y percer sa peau avec de longues épines, y ingérer *Hongos*, les champignons magiques, véhicule supralumineux de la conscience, paf !, jambes croisées, yoga, non-né ! Mangé tout cru par les galaxies et recraché haletant sur les pavés froids de l'édifice, « J'ai donné ma vie, j'ai donné mon sang, pour avoir la vision, pour mener mon peuple sur

la voie juste ! » Aller, laisse-moi jouer avec ta tête. T'as perdu, c'est dommage, craaac, ton cœur tout chaud dans la pâle clarté de la lune. Mais c'est pas grave mon ami, la mort c'est la vie, *roll again, roll again*, encore et toujours, c'est sans fin. « Voici les latrines, les mayas s'accroupissaient pour chier, ça presse les intestins, c'est beaucoup mieux que la manière des européens. » Palenque, un pilier, bas-relief, une tête de mort, un lapin. Palenque, un sentier qui s'enfonce dans la jungle, un ruisseau transparent, *Hongos*, briseurs d'illusions, tapis volant. Palenque, c'est Pacal suspendu, extasié, offert à la gueule du jaguar et Xibalba, le monde souterrain, mais aussi allongeant son visage vers la voie lactée, tout cela réuni par le sang, l'arbre de vie, du sang, du sang, énergie... La Vie...

Ouais, quelque chose s'est passé, là-bas, dans les ruines. Ça allait mieux avec Lisa, après... Nous avons partagé une expérience profonde, intime, comme une nuit d'amour avec Shiva ...

De là, nous avons pris le bus de nuit jusqu'à Chetumal, puis directement un bus branlant pour le Belize.

*Adieu Chetumal, je ne verrai pas ton visage. C'est les caraïbes ici, alors j'enfonce les écouteurs de mon walkman dans mes oreilles et je balance Lee Perry, le producteur halluciné des ghettos enfumés de Kingston. Roll on, petit bus, dont la conductrice est l'une de ces dignes descendantes d'esclaves volés à l'Afrique, roll on et laisse-moi dormiiiiir...*

*L'air est lourd sous la chape grise du ciel, chaud et humide à souhait. On a porté nos bagages pendant un bon bout de temps dans une atmosphère de frustration palpable, croisant les visages clos de personnages miséreux, des petites épiceries barricadées-grillagées de toute part où le client demande ce qu'il veut à travers un guichet minuscule, des rues bordées de maisons en bois aux peintures battues et aux rideaux auréolés de moisissure. Le guide touristique de Lisa nous a prévenu : la capitale est notoirement connue pour ses dépouilleurs multiples et sa violence endémique...*

Lisa a retrouvé dans certains détails architecturaux une singulière saveur anglaise, dans des toitures, dans des fenêtres, des bow-windows parés de terribles tissus à fleurs désuets, et aussi dans les chemises étriquées et auréolées de sueur de fonctionnaires méticuleux.

Sur Ambergriss, l'une des îles, les *cayes*, où Lisa a pris des cours de plongée, on s'est posé pendant dix jours dans une vétuste pension. Notre pergola faisait face à un cimetière aux tombes blanches précédant le vert pâle des eaux du lagon. C'est marrant, mais sur cette île, cette bande de sable bordée de mangrove où je n'attendais rien de spécial, ni rencontres surnaturelles, ni aventures rocambolesques, attendant Lisa tout au long du jour, je me suis surpris à poser mes bagages intérieurs et à apprécier les offrandes de chaque instant de manière bien plus évidente qu'à San Cayetano... Oh, j'étais bien encore un peu à l'affût du Mystère, mais sans y croire vraiment. Plus détendu...

Ce cadre nonchalant nous a aussi offert l'occasion de nous découvrir un peu plus, Lisa et moi. On s'est lancés dans de profondes discussions jusque tard le soir, en bouffant sur le lit nos haricots *frijoles* avec nos fruits, nos tortillas, les restos de l'île étant hors de portée de nos portefeuilles. Belize, un petit pays emprisonné par les importations anglo-saxonnes. « Pas d'*avocados* au Belize ? Mais, y'en a plein le Mexique et le Guatemala ! », disais-je à l'épicier. Et à Lisa : « Tu vois, tu vois, la colonisation ! »

« Mais, si t'étais toute seule dans le désert avec un type qui n'a rien à manger alors que toi t'as un sandwich ou un fruit, tu partagerais avec lui naturellement, tu crois pas ?

- On peut pas toujours être derrière les gens. Chacun est responsable de sa destinée, Chik... Tu veux tellement être parfait. C'est lourd...

- Oui peut-être, mais dans une telle situation, tu le laisserais pas crever à côté de toi, c'est pas possible... »

Cela me désespérait de l'entendre tenir de tels propos. Des propos dignes d'une fille spirituelle de Margaret Thatcher. Mais j'étais bien obligé de les accepter si je voulais embrasser sa jolie petite bouche rose. J'y voyais la pensée nauséabonde de ses parents qui s'évertuait

à en sortir, de cette jolie petite bouche rose. Un petit bonbon à croquer.

Combien d'heures a-t-on passé sur le lit à se parcourir dans tous les sens, se couvrant de salive, enivrés par la moiteur environnante, le ciel bleu, le sable blond, les maisons de bois, les eaux translucides, les tombes blanches, les palmiers partout autour...

*Lors d'un après-midi un peu plus solitaire que les autres, attendant fiévreusement le retour de Lisa de son cours de plongée, après avoir divagué sur elle à l'abri de la pergola pendant plus d'une heure, alors que mon regard embrassait les tombes blanches de notre petit cimetière caribéen, je me suis mis à danser, style samedi soir londonien, sur une cassette de drum'n'bass enregistrée peu de temps avant de quitter Paname...*

*Ces sons sont fous, acupuncture  
rythmique frappant ma cervelle  
en des points précis.  
Ça frappe puis ça coule et se répand,  
circule, parcourt, irriguant mon corps.  
Corps jeune encore. Corps gonflés d'amour de la vie.  
Vie qui puise son pouvoir dans la mort.*

*Shiva... La Danse...*

*Mon corps tressaille au contact des sons étranges,  
les rythmes provoquent les mouvements saccadés de mes pieds  
alors que mes mains dessinent  
des courbes quasi-parfaites,  
pitoyable tentative d'effleurer l'infini...*

*Infini si loin, infini si près, c'est là,  
tout au bout de mon bras tordu,*

*je le sens,  
c'est juste à côté de ma mort...*

L'ombre de Lisa s'est glissée dans la chambre à ce moment là...

Mais, à notre retour à Belize City, elle a donné ce fatidique coup de fil au responsable es chantiers... Sa décision a chamboulé complètement nos plans, notre *Aventura*. *Aventura* pantelante !, moribonde ! On n'a eu que deux ou trois semaines pour remonter par le Guatemala et rejoindre San Cristobal où nous avons récupéré des bagages. Ensuite Lisa a sauté dans son bus pour Mexico en espérant arriver à temps pour le début de son camp. Passer en coup de vent à travers le Guatemala ne m'a guère satisfaisait et l'idée de retrouver Lisa un mois plus tard pour continuer notre périple me paraît bien aléatoire.

Ouais, cet après-midi nauséux de Belize City... Je m'en souviens douloureusement. Ses yeux verts, froids, impassibles, me scrutant alors qu'elle est au téléphone. Moi, tendu comme un arc, me liquéfiant en entendant leur conversation. Lisa, ma ténébreuse princesse d'Écosse. Tout allait presque bien. Nos ébats nirvaniques... Elle me tenait dans la paume de sa main. Mais ses mots balayèrent tout cela, comme si de rien.

Depuis la poste on a repris le chemin de la pension, traversant le pont et les eaux noires du fleuve. Des papiers gras emportés par une brise crépusculaire venaient se prendre dans nos pas pensifs. Épave d'un stylo Bic, transparence déchue sur un coin de trottoir. Lisa ne disait rien, arborant son habituel sourire tout droit dans ses bottes en cuir. Fouet à portée de main. Elle attendait une réaction de ma part.

*La nuit tombe sur Belize shity. La porte grillagée de l'hôtel est solidement verrouillée, le patron tient son flingue bien astiqué sous son comptoir, on peut s'endormir paisiblement dans notre piaule au parquet grinçant et aux papiers peints défraîchis. On peut s'endormir paisiblement si, comme Lisa, on a des boules*

*Quies pour faire taire les bruits de la rue : sirène des flics, bang !, bang !, coups de feu, revolver, cris d'une bagarre, une gueulerie. On vient de goûter au plat national, rice and beans avec du coconut, dans le petit resto à cent mètres de l'autre côté de la rue : une aventure. Pas mal mais un peu seccos.*

La lumière tamisée rendait notre chambre plus intime et protectrice. Du lavabo s'échappait le bruit bref d'éclaboussures minuscules. Il y avait une salle de bain commune tout à fait flippante deux portes plus loin : une baignoire dotée d'une douche encastrée claustrophobiquement entre la porte et trois murs aux papiers à fleurs décollés dans les coins. Au fond de la baignoire, cinq ou six cafards de taille moyenne, sept centimètres, vaquaient toutes antennes vibrantes dehors à leurs occupations de cafards.

« À San Cristobal, on partira chacun de notre côté. Moi, si possible je resterai sur le Chiapas avec les zapatistes, sinon j'irai à Puerto Escondido acheter une planche et remonterai la côte Pacifique pour te rejoindre au Michoacán, ça te va ?

– Oui Chik, c'est une bonne idée, on peut faire un repérage en passant au Guatemala et on pourra redescendre pour voir ce qui nous interpelle plus en profondeur, une fois mon camp terminé... Tu verras un mois, c'est vite passé.», a-t-elle répondu, toujours si calme, si souriante. Ses yeux verts, posés sur moi comme une montagne impassible...

Moi je comprends rien, rien. C'est elle qui m'a pris par la peau des couilles pour faire ce périple. En a-t-elle eu marre de mes discours péremptoirs, de mes « Jolies idées », ce qui est juste, amour libre ? De mes méditations solitaires dans un coin de la chambre ? « Sauver les tortues marines à Cocola », *bye bye* Chik !, comme si c'était si simple, naturel, allant de soi. « On se retrouve dans un mois ! »

*Fin janvier à San Cristobal, l'embrumée, l'encagoulée, la froide...*

*Impossible d'obtenir une extension de visa, au Chiapas, il faut*

*en faire la demande dans un autre état. En fait, la politique du moment est plutôt de se débarrasser des importuns de notre espèce. Il y a même un certain nombre d'observateurs séjournant au sein de communautés zapatistes qui se sont récemment fait virer du Mexique comme des malpropres. La bureaucrate nous l'a fait savoir... On a rebroussé chemin, traversant les tristes quartiers de la périphérie sous un ciel gris et froid. Dans ces rues, un vieil indien enveloppé dans son pancho noir m'a saisi par les épaules et, en me regardant dans les yeux, nous a dit : « Que faites-vous ici ? N'avez-vous pas une révolution à faire chez vous ? » Et maintenant on passe la fin de ce sale après-midi à mater la télé : James Bond Goldeneye, informations tronquées, discours fallacieux du président Zedillo. La nuit est tombée sans qu'on s'en aperçoive tant le ciel a été gris et sombre, une sombre journée d'hiver...*

Nous avons prévu de nous retrouver à Playa Azul au sud du Michoacán où j'ai pour mission de trouver un hôtel et d'en donner l'adresse au responsable des chantiers, que Lisa contactera.

La place voisine de mon bus est maintenant occupée par une institutrice de Veracruz qui m'affirme que le sous-commandant Marcos est Français : « Un mexicain ne pense pas comme ça ! » Pour elle, les zapatistes sont tout bonnement des terroristes, comme il est dit sur les affiches et dans les journaux...

Mes yeux glissent sur une dernière vision mexicaine, juste avant de sombrer dans les profondeurs du sommeil : une pergola, un homme immobile dans un hamac, son Stetson encore sur sa tête, tout cela baignant dans le halo jaunâtre d'une ampoule au beau milieu d'une mer de nuit...

J'ai une pensée fugitive pour Don Juan.

Puis, derrière mes yeux, la nuit est chassée par une lumière océanique. Je m'écrie silencieusement : Puerto Escondido, me voilà !



J'en ai vu défiler des houles mexicaines, avec des Smelly Skater et autres amerloques décomplexés dessus, dans les vidéos déjantées *punk-music-crac-boum-griiing* du début des années quatre-vingt-dix. Est-ce que ça va être pareil ? Roulant lentement, ces questions vont et viennent dans ma tête alors que le taxi approche Playa Zicatela, la plage à surf de Puerto Escondido. Il me dépose sur la route longeant la plage. De l'autre côté de la bande de sable, une belle vague, un mètre vingt, puissante et longue, déroule tubulaire et scintillante sous le soleil de dix heures.

Playa Zicatela est la cité des surfeurs par excellence : d'abord l'océan et ses vagues, puis la plage, puis une route qui la longe et enfin des petits hôtels, cafés et surfshops de l'autre côté, avec des éphèbes en shorts qui se pavangent le regard prétentieux dissimulé derrière des lunettes style mouche à merde. J'emménage dans une *posada* puis cours au surf shop local dans l'espoir d'y dégoter une bonne planche d'occase. Là, entre deux rayons de maillots et un pain de wax, je rencontre un argentin, Guillermo !, un grand mec filiforme qui loue une maison avec une bande de potes où ils survivent tant bien que mal en revendant des planches réparées.

Pour la modique somme de cent dollars, une misère, il me présente une brésilienne d'un mètre quatre-vingt-quinze réparée en deux endroits. La sentant à même de me procurer d'indicibles jouissances, je la prends sur le champ.

Dès dix heures du matin le vent de terre a la fâcheuse habitude de tourner sous l'action de la chaleur, se transformant en une brise marine qui écrase les vagues et oblige les surfeurs à aller reposer leurs muscles rompus. Aussi, après un bon déjeuner, je vais enfoncer ma face sur le matelas puant et allonger mon corps fatigué sous la moustiquaire trouée de ma case...

J'émerge en fin de journée, le visage illuminé par un mince filet de lumière. Je fais quelques menues réparations à ma brésilienne

avec une sorte de mastic apporté dans mes bagages, et profite d'une accalmie du vent pour rejoindre une bande de surfeurs squattant les eaux à attendre des vagues molles. Rien d'extraordinaire, mais l'ambiance est sympa, et, tout comme pour mes premières sessions à Zipolite, je savoure cet instant dans les flots, silhouette brumeuse des montagnes se dessinant à l'horizon... Je les observe depuis ma planche, imaginant les secrets qu'elles dissimulent.

Plus tard, je mange avec un uruguayen de la *posada*, un mec de Montevideo, rencontré dans l'eau. Il me conte comment la jeunesse de son pays se réunit par dizaines dans certaines rues oubliées de la capitale et passe la nuit à produire des rythmes endiablés devant les flammes folles de feux allumés dans des bidons rouillés, le genre de soirées chaotiques dont les récits m'excitent totalement.

C'est ainsi que je sors ensuite avec un tam-tam acheté à San Cristobal et commence à me lâcher dans une sarabande de rythmes impossibles, assis sur le sable, accompagnant les derniers instants du jour. Ça me fait du bien, m'aide à couper net la mélancolie qui commence à poindre. Je n'ai pas l'intention de me laisser faire, alors je tape sur mon tam-tam et laisse les ultimes lueurs du ciel m'envelopper avant la nuit, la figure toujours soufflée par un vent tenace.

*Elle n'est plus avec moi, pourtant le monde est toujours aussi beau et mystérieux... Mais c'est bon d'avoir quelqu'un avec qui partager tout ça, ces instants emplis d'infini...*

Ce soir-là, je décide de partir le plus rapidement possible pour le Michoacán, prétextant que les vagues du nord seront moins peuplées et plus abordables pour ma petite planche, les logements moins chers, alors qu'au fond, je sais pertinemment qu'il s'agit de me rapprocher des fesses de Lisa et de notre lieu de rendez-vous.

Ainsi le lendemain, à la nuit tombée, je suis de nouveau assis dans la salle d'attente d'une gare routière avec mon walkman sur les oreilles. Les sons se déversent par les écouteurs, une bing-bing-tchak-tchack *drum n'bass* d'un autre monde, asphalt-électrik, béton

fou, tours glacées. Rien à voir avec le Mexique, mais le bus finit par débouler malgré tout, déjà bien rempli, rempli, rempli...

*Je ne sais quelle heure il est. Minuit ?, une heure ? On s'est arrêté au bord de la route, sous le halo blanchâtre d'un réverbère. Les abords absorbés par l'obscurité semblent sablonneux, un buisson par-ci, un buisson par-là. On a crevé, le petit homme-conducteur saute à pieds joints sur son crique pour serrer les boulons de la roue. On est quelques hommes et una chica à le regarder travailler sous la rivière d'étoiles. Belle mexicaine sous les étoiles, cheveux noirs, peau brune, larges hanches. Il y a ce chien qui hurle au loin. Hurle-t-il pour nous ?*

*Hurle, chien, hurle, c'est ton Dharma<sup>8</sup>...*

À Lazaro Gardenas, ville portuaire poussée trop rapidement, je remets mon maudit passeport à jour. L'enflure en uniforme qui s'occupe de moi dans un bureau vide aux papelards balayés par les ventilos saisit sa chance et me demande un bakchich de cent cinquante pesos, quel cliché ! Mais pas question de faire des complications, tout ce que je veux c'est prendre mon passeport, bouffer *piquante muy rapido*, chopper un bus et tailler la route jusqu'à Rio Nexpa.

Je ne sais pas grand chose de cet endroit, juste qu'il y a des cabanes à louer devant une super vague... C'est la fin du mois de janvier et le soleil règne sans partage dans le ciel. Pas un nuage, pas une brume ne vient troubler son bleu limpide. La côte n'a pas grand chose à envier à celle de Oaxaca, hameaux de baraques de bois construits sous les cocotiers à quelques mètres de la plage. Plage de sable blond, parfois gris, régulièrement interrompue par de longues falaises éclaboussées d'écume.

---

8 Voie, flux cosmique, ou bien les « phénomènes », ou encore la place d'une personne dans le cosmos, dans la société. Dans ce sens c'est un terme plutôt usité dans l'Hindouisme.



«Tu as un hamac ? »

Un hamac ? Mais j'en ai même deux, là, dans mon sac, provenant tout droit du Guatemala. Le vieil homme, aïeul de la famille propriétaire de ce bout de plage mexicain, m'emmène à une cabane posée un peu à l'écart, en bordure des autres. Son aspect délabré laisse penser qu'elle a été l'une des premières construites.

Mon abri a un toit fait de plaques de goudron ondulées reposant sur une charpente de troncs de cocotiers et les murs ont été improvisés avec les tiges des palmes. Des interstices de deux centimètres, parfois plus, entre chaque tige favorisent une luminosité agréable et la circulation d'une brise bienvenue pendant les chauds après-midi. L'ancien m'amène une grande natte de paille tressée que je dispose à même le sable sous mon hamac tendu en plein milieu de la case. J'accroche à des clous enfoncés dans la charpente mes chaussures, loin du sol et de ses scorpions, mon chapeau, mon petit sac à dos, et dispose ma planche de surf sur deux poutres parallèles. Dans un coin, je pose un réservoir de vingt litres d'eau purifiée acheté au proprio ainsi que mon gros sac à dos avec mes fringues dedans, et sur des étagères branlantes je fixe une ou deux bougies en guise d'éclairage. Une fois l'installation terminée, j'admire mon petit arrangement avec fierté.

En fin de journée, je pars faire un tour dans le camp de *cabanas* histoire d'y trouver mes marques. Après tout, je compte passer ici plusieurs semaines. Au dos du camp s'étend un chaos d'herbes et de sable s'élevant en colline. Au hasard des *cabanas*, des palmiers sont plantés ici et là à côté d'imposants cactus que des surfeurs un peu barrés et en mal de tribalisme ont décorés de têtes de barracudas pleines de dents, de crânes de vaches pleines de cornes et de bouteilles de bière pleines de vide. La cabane la plus proche de la mienne arbore ce genre de décoration et abrite un *gringo* famélique aux yeux exorbités. Il me souhaite discrètement

le bonjour, « Hello », en glissant son corps maladif dans son antre, un sac plastique débordant de marijuana sous le bras. Au milieu du camp, un espace pour accueillir des tentes, vide, et un peu plus loin, le resto des proprios de ce bout de plage : une dizaine de tables entourées par un muret et protégées par une *palapa*.

Devant l'une des cabanes qui font face à l'océan, je rencontre Sam et Gregory, deux français de La Rochelle venus chauffer leurs fesses hivernales dans les eaux mexicaines. Deux gars simples et ouverts qui me parlent de la pointe où l'on peut voir une mousse blanche poussée par un fort vent de mer avancer en vrac.

Enfin, continuant ma marche le long de la plage, je tombe sur le Rio Nexpa coupant une langue de sable et finissant sa course en s'unifiant avec les eaux bleues sans limite du pacifique.

### Rio Nexpa.

Au point du jour, vers les six heures, la lumière rasante du soleil se déverse dans ma case accompagnée du chant d'un ou deux coqs, sabotant tous mes désirs de grasse matinée. Et c'est tant mieux car le surf n'attend pas... Le premier jour a été assez pitoyable. Le second la pointe a commencé à marcher un peu avec de jolis rouleaux avoisinant le mètre, mais c'est à partir du troisième jour que le surf a pris un minimum de sérieux avec une houle d'un mètre vingt déroulant rapide et creuse sur les bancs de sables de l'embouchure du *rio*, session mémorable que je partage avec quatre *gringos* à cheveux longs et musculatures dignes de ce nom.

Pour moi, la reprise du surf n'est pas aussi aisée, ça fait quelques années que je mange peu, pas de viande, et je suis un paquet de petits muscles tout secs peinant dans l'écume. Heureusement, rien ne peut occulter le bonheur éprouvé en glissant, comme ce jour où je me mets à l'eau juste avant que le vent ne tourne, la pointe sans une âme avec de longues vagues d'un bon mètre cinquante déferlant jusqu'au sable. Je prends la première venue, la surfant en circonvolutions harmonieuses et hypnotiques, *rollers*, *cut-back*<sup>9</sup>,

---

9 Virage en haut de vague, et manoeuvre consistant à retourner

bien replacé dans le cœur, effleurant la surface lisse d'une main et tenant le rail de ma planche de l'autre, jusqu'à quelques mètres du bord, le sable, où un spectateur accidentel, aussi heureux que moi, me fait un signe de la main, ouaaah... Je suis sorti de l'eau, repu...

Le surf... C'est comme pratiquer un art martial, une Voie : chercher la vague parfaite, chercher le geste parfait, s'harmoniser avec la vague, s'harmoniser avec le flux cosmique.

*Ces ondes qui viennent s'écraser en mousses chaotiques sur le rivage. Elles viennent de loin, de très loin. Plus loin que le soleil, plus loin que le bigbang. Si on regarde bien, on peut voir en elles l'océan et les vents, la pluie et les nuages, le soleil, les galaxies. Si on regarde bien, on y voit tout l'univers dans ces ondes. Et nous, en glissant sur elles, nous nous unissons à tout cela...*

*Et puis tout est ondes, vibrations... Sons, couleurs, électricité. Les pensées qui s'élèvent et disparaissent dans notre esprit, les causes, les effets, naissance et mort, la multitude des phénomènes et le Vide... Les vagues et l'océan...*

En tout cas, à Rio Nexpa, il n'y a pas grand-chose à faire à part du surf. Je me lève aux aurores, méditation, puis prends des vagues jusqu'à ce que le vent tourne. Sur le chemin du retour, ma peau sèche vite entre le bord de l'eau et ma cabane, où je m'étire yoga-style avant d'aller au *comedor* familial avaler un *burrito* plein de choses somptueuses, comme des tomates, du fromage et du riz, que je fais glisser avec un *licuado de yoghourt y frutas*. Puis je me laisse emporter par une bonne *siesta* dans mon *hamaca*.

Je m'aventure parfois dans d'hasardeuses ballades dans l'après-midi brûlant, mais il y a peu d'endroits où aller. En arrivant, j'ai immédiatement repéré cette colline à trois bosses surplombant le village, elle m'a interpellé depuis sa hauteur de buissons et de rocaïlles, et depuis la magie des volcans d'Atitlan au Guatemala,

---

vers le coeur de la vague.

que j'ai escaladé avec Lisa, je ressens le besoin de marcher, grimper, parcourir, observer, pour découvrir intimement l'endroit où je séjourne. Approfondir la relation qu'on a avec chaque endroit où l'on est, où l'on vit, que ce soit Nexpa, Les Landes, Londres ou Paris, m'apparaît comme essentiel, ici... Mais en me dirigeant vers le sommet convoité, je me suis heurté à la dure réalité des fils barbelés, puis, après deux cents petits mètres dans cet espace privé, j'ai fini par rebrousser chemin en entendant des voix de travailleurs derrière un groupe d'arbres. On m'a dit qu'il valait mieux respecter la propriété dans le coin. Ça me frustre, me sentant prisonnier d'une bande de sable venteuse et étroite...

Au fil des jours je me rapproche de Sam et Greg. Je leur rends visite lors des longs après-midi, et les soirées se passent ensemble autour de la table de trois surfeurs bayonnais, des baroudeurs des vagues descendus dans une bagnole pourrie depuis Los Angeles. Ils restent scotchés à Nexpa depuis quelques semaines. Les matins, ils partent avec leur Ford explorer les spots alentours lorsqu'ils ont envie de se changer un peu de la gauche de Nexpa, tandis qu'ils passent leurs après-midi à fumer tout ce qu'ils peuvent en écoutant de vindicatifs groupes de hardcore, ou parfois Gainsbarre ou du reggae, lorsqu'ils ressentent le besoin de s'harmoniser avec la léthargie chronique de la plage.

Lorsque je ne vais pas explorer les collines ou chercher des provisions dans le village voisin, il m'arrive de taper comme un cinglé sur mon tam-tam, assis sur une vieille chaise branlante, appelant les esprits des montagnes et des rivières à venir me rafraîchir. Souvent aussi, je lis, écris ou dessine remplissant des pages et des pages de mon carnet de voyage et, quand j'en ai terminé, je passe d'interminables minutes à scruter la structure de ma hutte, à m'y perdre depuis le fond de mon hamac. Ma bonbonne de vingt litres d'eau frappée par des stries de lumière se réfléchit en miroitements blancs sur mes choses suspendues. Mes simples choses dans ma simple cabane. Ce rêve de cabane.

Du fond de mon hamac, de neurone en neurone, voyager sur les



vagues de l'esprit. Une poignée de neurones, semences karmiques, pour une image, une sensation, une pensée, quelques mots échangés. Ainsi je revis la semaine passée avec Lisa à San Pedro la Laguna, Lago Atitlan, Guatemala. De neurone en neurone, naviguer sur le marécage de ma mémoire. Pensée après pensée, bulles qui dans le rien naissent et claquent...

À San Pedro, on a loué les services d'un guide avec Lisa. Un môme de douze ans super débrouillard. Objectif : le sommet du volcan San Pedro. Son ascension était un must, et avec ses mille cinq cent mètres de dénivelé c'était pas une mince affaire. Levé six heures dans un air violet bordé d'orange, pousses de maïs immobiles sur l'horizon. Le gamin nous a rejoint à notre piaule de ciment et nous a fait traverser le zocalo jusqu'à de vieux camions déjà remplis par les travailleurs du café. Ces véhicules vont et viennent matins et soirs pour les emmener jusqu'à leur lieu de labeur, et pour un quetzal on a mêlé nos corps à cette masse immobile, guirlande d'yeux perdus dans l'ombre des chapeaux. Le camion nous a lâché au départ d'un chemin et on s'est mis à louvoyer entre rochers lisses et plants de café.

On s'arrêtait de temps en temps pour boire, regarder le paysage, voir les premiers rayons du soleil descendre sur les eaux bleues du lac assoupi, et parfois partir dans une discussion avec notre guide. Il regardait avec envie mon sac à dos :

« Combien ça coûte ?

– Tu préfères pas les sacs qui sont faits au Guatemala ? Moi, j'adore les tissus, les couleurs que vous utilisez ici. C'est votre artisanat. Vous êtes autonomes avec ça...

– Ouais mais c'est de la merde, ça tient pas le coup ! Ton sac américain, il pourrait me durer des années. »

Je l'ai regardé tristement sans lui dire que la fermeture éclair de ce putain de sac fait en Chine avait commencé à foirer au bout de trois mois. Il avait onze ans et il fantasmait sec sur les Etats-Unis. C'était son rêve, même s'il appelait ça les *Estados Bandidos*. Il avait déjà la casquette et les jeans et il voulait amasser du fric pour aller voir New York et Paris, et j'étais triste pour lui parce que je pensais qu'il n'y

avait rien de bien magique là-bas. Mais sans doute doit-il aller voir pour se rendre compte par lui-même, tout comme moi je suis venu ici. Moi, de mon côté, je veux être un indien, tout bariolé, le visage tourné vers les étoiles, et face à lui, je savais que ça sonnait faux comme une monnaie de monopoly. Il avait la bosse du commerce le petit gars, il savait ce qu'il voulait et s'il ne finit pas truand-peautrouée-par-les-flics-ou-la-mafia, il deviendra riche quelque part sur cette terre, et alors il pourra voir s'il y a quelque chose au bout de son chemin et si ses parents aux vies simples et rudes étaient plus ou moins heureux.

*Ayant peu et demeurant comblé, ayant beaucoup et demeurant perplexe...* Ça, c'est Lao Tseu. Je laisse le petit livre s'échapper de ma main et choir sur la natte de paille tressée sous mon Hamac. Mes yeux retournent glisser sur le plafond.

Il nous a fallu trois heures pour atteindre *la mita*. Le petit guide nous a expliqué sommairement comment accéder au sommet, et alors on a quitté la zone des plantations pour s'enfoncer dans la partie boisée du volcan. Trois putains d'heures et on n'en était qu'à la moitié. Mon ventre était vide, j'avais rien avalé depuis la veille et j'ai commencé à me sentir léger du corps et de la tête. J'enfonçais mes chaussures dans la terre meuble ou prenais appui sur une racine protubérante, attendais parfois Lisa en regardant évoluer devant mes yeux fourmis et autres insectes étranges dans leur monde de crevasses miniatures et de jungles minuscules. La végétation changeait, passant du tropical au tempéré avec l'altitude. Ça faisait un bout de temps que je ne pensais plus au sommet, j'avancais, simplement. Il était sans doute là, quelque part au-dessus, hors de ma vue, trop loin. Alors j'ai commencé à me perdre dans mes gestes légers, dans chaque bout de plante, dans chaque lambeau de terre qui passait devant mes yeux. Lisa et moi on n'a pas proféré un mot jusqu'à notre arrivée en haut...

Arrivés sur les blocs de rochers du sommet, on a regardé les nuages de midi s'installer sur les volcans voisins et sur le San Pedro, en mangeant des bananes et des pains d'épices achetés la veille sur

le marché. On s'est assoupi sur les roches chauffées par le soleil... En redescendant je me suis rendu compte que pendant l'ascension j'avais perdu toute notion du temps, surtout dans la partie des plantations qui ne semblait jamais prendre fin. Je ne reconnaissais rien ! Arrivés sur la route pour le village, on a essayé d'arrêter des camions, mais on n'a entendu que rires et quolibets à travers l'épaisse poussière soulevée par les roues et le vrombissement des moteurs. Il fallait s'y faire, nous n'étions que des *gringos*. Alors on est allé finir notre journée au petit café new age des *gringos*, sur les herbes du bord du lac.

Oh Lisa, te souviens-tu de ce dimanche de marché à Chichicastenango ? Après avoir passé la nuit dans un bled sans nom on a filé à Chichi et on a pris une chambre dans cette pension aux allures de lamaserie tibétaine. Dans la rue on s'est laissé porter par les effluves acres et enivrantes de bois fumé jusqu'au *zocalo* et l'église Saint-Thomas, jetant des regards brillants, avides de découvertes, sur chaque échoppe rencontrée. Maisons couvertes de chaux, ruelles aux pavés dépareillés. L'église Saint-Thomas, la place du marché, la traditionnelle procession des saints à travers le village, feux d'artifice, confréries mystérieuses portant l'effigie bariolée de leur saint.

Ah, ces femmes en formidables oranges, jaunes, rouges tranchant sur des blancs immaculés, hommes pantacourts noirs et fichus, genre lutin rouges-oranges à pompons, quelle hallu ! Et ces types qui balançaient des pastilles de résine de copal dans un petit feu se consumant sur les marches de l'église. Ces fumées, ces odeurs, ces couleurs, entêtantes !

Avec Lisa, on est entré dans cette sombre et fumeuse demeure de Dieu. Des grands-mères toutes fripées s'adonnaient à des rites singuliers ici et là. Sur des autels au ras du sol brûlaient des centaines de petits cierges multicolores au-dessus desquels les vieilles aux gestes anciens sacrifiaient de l'eau-de-vie ou un poulet aux forces invisibles qui mènent nos existences. Et personne ne prêtait attention à notre passage éberlué...

Un peu abasourdi, on s'est jeté dans les allées casbaesques du marché

encombrées par la foule. Sur la gauche, brocards de soie luisante pendant en couleurs subtiles. Sur la droite, échoppes de perles et verroterie sans début ni fin pour chapelets pagano-chrétiens. Tomates, *aguacates*, fringues en coton, hamacs multicolores et des couvertures, ces fameuses couvertures sud-américaines à bandes de couleurs agressives, tout ça se mélangeant en tourbillon aux blouses chatoyantes, les *huipils*, des indiennes, oohh, c'était trop de couleurs à me traverser les yeux, à chavirer mon cœur, j'avais tout prendre avec moi, tout attraper, mettre en boîte. Acheter un hamac !, un sac en laine !, copal !, une couverture !, vite !, vite ! Puis la nuit est tombée, la brume s'est épaissie. On a retrouvé notre chambrette dans cette atmosphère hivernale, une atmosphère de veillée de Noël, froide et pleine de cadeaux colorés, dans ce village de montagne envahie par les senteurs des brasiers. Lisa et moi on se sentait bien dans notre lit lilliputien qui nous obligeait à nous encastrier l'un dans l'autre. On avait plein d'images qui bouillonnaient derrière nos yeux dès qu'on les fermait. Ouais, ce jour là on était bien tous les deux dans la froidure obscure de notre chambre de poupée... Le fond de mon hamac, le plafond de ma cabane...

Du fond de mon hamac, après-midi torrides et ventés, je rêve, je lis. Entre autres lectures je termine *le voyage à Ixtlan* pour la énième fois. Je suis toujours persuadé de l'excellence du bouquin, de l'ouverture qu'il peut créer, de la justesse de l'enseignement, mais pour la première fois, je réalise qu'il s'agit de l'enseignement de Don Juan spécifiquement adapté à Castaneda et aux circonstances rencontrées dans l'instant. Un enseignement dispensé de personne à personne, de cœur à cœur, tout comme l'enseignement du zen est transmis de maître à disciple et non à travers l'étude livresque. Et moi, toutes ces années seul à parcourir mon chemin, sans le moindre doigt pour m'indiquer la Lune... Juste des mots volés au fil des livres.

Au bout de quelques jours à Nexpa, je finis par aménager un petit autel dans ma hutte, sur lequel trône une bougie et un enchevêtrement d'arrêtes de poisson et de bois flottés trouvés sur

la plage. J'y brûle les pastilles de copal ramené de Chichicastenango comme pour m'accorder avec les forces de la nature dont on ressent si fortement la présence ici. Ce rituel primitif d'offrir de l'encens au Cœur des choses est rassurant et naturel, forçant mon esprit à la présence.

Les nuits sont impressionnantes et exacerbent le sentiment de subordination aux éléments. Nuits soufflées par le vent dévalant les montagnes. Il s'engouffre aisément à travers les interstices de mes murs, faisant onduler ma moustiquaire, balancer mes affaires accrochées, chaussures, chapeau, et me frigorifie parfois, vu que j'ai prêté mon mini-sac-de-couchage à Lisa et n'ai plus qu'une couverture en laine guatémaltèque toute colorée pour m'emmitoufler. Poussé par le froid, il m'arrive de sortir dans la nuit pour prendre quelques branches de cocotier desséchées afin de les appliquer à cette passoire de façade exposée au souffle glacé. Mais en général, lorsque j'ouvre timidement ma porte dans le Nexpa nocturne, c'est plutôt pour aller pisser un bol quelques mètres plus loin, les pieds dans le sable frais, la tête dans les étoiles, silhouettes des collines immobiles et sombres s'élevant face à moi...

Je bois avec une joie sans partage au calice de cette vie simple. Juste le strict nécessaire, une planche de surf, un hamac, et comblé. Pourtant... Pourtant il y a cette appréhension sourde qui ne veut pas me quitter...

*Je sens le vide créé par notre séparation. Comment ça va se passer lorsqu'on va se revoir ? J'ai pourtant beaucoup à sentir, à expérimenter ici, dans cet endroit perdu, et ma vue est bouchée...*

Rio Nexpa, une fleur du vide tout juste éclos à mes yeux, une belle illusion. Ouais, j'en ai rêvé de cet endroit, ma petite cabane sur la plage, la vague parfaite juste en face. Mais mes ombres et tensions clandestines ont fait le voyage avec moi, et la grande question de la vie et de la mort est encore là, à me tarauder, irrésolue. Et surtout il y a cette Lisa, cette Lisa toujours dans la tronche, à me voler mon présent. Comment la retrouver ? Quinze jours, dix jours, cinq jours,

le compte à rebours a déjà commencé...

La session du matin a été correcte, la sieste bonne. Je vais faire quelques photos de bois, de troncs flottés sur la plage, puis je passe à la cabane des Basques en compagnie de Sam et Grégory. Autour de leur petite table en bois constellée des vestiges des joints roulés tout au long du jour, protégée de l'ardeur du soleil par une véranda aux planches dépareillées, on se lance dans des discussions hétéroclites et enfumées sur l'Indonésie, le Salvador, le Nicaragua : « Hey Chik, le Mexique c'est une république Coca-Cola, n'est-ce pas ? Mais va au Nicaragua avec une bagnole de *gringo* et t'es presque sûr de te faire caillasser... » Je souris. Je les dévisage, je les apprécie, mais j'ai l'impression d'évoluer sur une autre planète. La planète Lisa... Et cette boule dans l'estomac qui m'opprime... L'un d'eux a croisé Tom Curren<sup>10</sup> à Anglet : « C'était un mec vraiment bizarre, lointain... » Sur ce je rétorque sombrement : « C'est peut-être nous qui sommes bizarres... », et je file faire un peu de tai-chi dans ma case. Je n'aime pas être ainsi, cette impression de pourrir ma propre vie et de chier dans les mains du monde, mais je n'y peux rien. Il y a cette boule lugubre qui me grignote l'intérieur...

Lorsque j'en ai fini avec le tai-chi, le soleil s'apprête à rejoindre l'océan et, miraculeusement, le vent de mer a cessé de souffler plongeant le camp dans une suspension surréaliste. Une houle de six pieds vient frapper la pointe et la vague déroule splendide dans l'air immobile. Des petites grappes de surfeurs sortent hébétés de leur hutte et, après s'être saisis de leur planche ils se lancent avec exaltation dans l'eau tiède, les yeux brillants, des sourires expectatifs, des faces lumineuses dans le chien loup. Remonter au pic, série sur la gueule, vraaam, craac !, mais, finalement, ça passe. Attention ! une vague ! Pas très grosse, un mètre cinquante peut-être. Je me retourne pourtant, mouline des bras, elle m'emporte. L'eau lisse glisse, défile, éclaboussures-blanche-écume le long du rail de la planche tandis

---

10 Surfeur mythique, double champion du monde dans les années quatre-vingt, tourné soul surfer.

que la boule brouillée-rouge du soleil traverse l'onde d'un vert cristallin. Je trace rectiligne alors que la lèvre se tend, s'apprêtant à s'abattre, et instinctivement je fléchis les genoux, baisse la tête, me prosterne devant elle. Avalé trois petites secondes par la chambre verte, une éternité, je suis recraché-lumineux vers l'astre écarlate. Rio Nexpa, ça valait la *pena*...

Rio Nexpa, quinze jours sans voir un nuage traverser le bleu du ciel et je me retrouve enrhumé, victime du souffle frigidaire de la nuit. Je quitte la plage avec une crève sur le dos pour rejoindre Playa Azul, lieu de rendez-vous planifié avec Lisa et spot de surf potentiel : « *Vague similaire à Newport Beach* » promet le Surf Report, une feuille de chou photocopiée avant mon départ de Paris. Je ne connais pas Newport Beach, je ne sais combien de temps va encore durer le camp de Lisa, mais je ne peux plus rester en place, 'faut que je *moove* !, comme dit la chanson. Mon plan : surfer, et surtout faire du repérage, et téléphoner au responsable de ces *malditos* chantiers de volontaires, en espérant que Lisa va surgir toute pimpante quelques jours plus tard, car ma petite blonde vénitienne commence salement à me manquer.





Playa Azul est une station balnéaire pour le mexicain moyen, arrangée en rues parallèles et perpendiculaires à une plage bordée par une flopée de restaurants à *palapas*. En parcourant la ville, je trouve le nid d'amour idéal pour mes retrouvailles impatientes avec Lisa, mais prends en attendant une chambre dans une pension sordide, sans fenêtre, avec supplément de cafards crevés sous le plumard, pour attendre le jour de son arrivée...

À vrai dire, c'est un peu l'enfer après Rio Nexpa, et je me retrouve pas bien dans mes baskets. Outre la crève que j'essaye d'expulser à coup de tai-chi et de plats épicés, je me découvre obnubilé, écrasé par cette question « Lisa ». Quitter ma cabane branlante pour ce lieu glauque n'a fait qu'accentuer mon anxiété. Un sale pressentiment va et vient dans ma tête. Recroquevillé comme un extravagant sur mon plat d'*enchiladas* qui m'enflamme la bouche, assis à une petite table ronde à même le trottoir, je sais qu'il se passe quelque chose de pas clair, là-bas, tout là-bas, sur la petite plage de Cocola. Je tente de toutes mes forces de ne pas y croire, et j'ai peur que mes idées noires, omniprésentes, ne finissent par influencer le cours des événements. Pas penser ça ! Laisse tomber, laisse tomber ! J'essaye de noyer tout cela dans une patience impossible en allant regarder des vagues insurfastes s'écraser, broooooom !, sur des bancs de sable séparés de la plage par cinquante mètres de bouillons, ou en parcourant les rues cabossées en prenant des photos, ou encore en me promenant le long des broussailles et de la jungle qui bordent la plage, une fois sorti du village, tombant de-ci de-là sur des couples copulant.

Je trouve finalement refuge dans mes photocopies d'*Ikkyu* que je relis dans la pénombre dénudée de ma chambre : une vieille femme, un dialogue étrange s'établit avec le jeune moine : « Ça ressemble à un cimetière là-bas. – Ça n'est pas un endroit pour un jeune homme... » Pas pour un jeune homme, non, bien sûr... Et ma place à moi, où est-elle ? Un trou noir qui aspire tout, une brume qui s'élève

dans une plaine glacée... Ce monde est bien instable, tout change, rien ne dure... Et malgré ces divertissements, l'un de mes yeux reste encore et toujours rivé sur le calendrier.

*Est-ce que je l'aime ou ai-je peur de me retrouver vraiment seul ?*

Deux ou trois jours après mon arrivée, j'appelle fébrilement Monsieur Chantiers en quête de nouvelles : « Lisa ? Non, elle ne m'a pas appelé, pas de nouvelles... Tu es où ?... Au Michoacán ? Tu peux peut-être passer la voir à Cocola... »

Ouais, il faut que je bouge de ce trou rapidement, action !, sinon je vais devenir dingue. *Aventura* !, je décide de prendre un bus jusqu'à Hua Hua, une bourgade improbable située quelques kilomètres après Rio Nexpa où le surf est bon et sans foule (dixit les Bayonnais). Alors, hop !, Lazaro Gardenas *again*, puis car orange et gris pour longer la côte. Une longue houle de trois mètres ride l'océan, Rio Nexpa et ses cabanes passent au loin, la pointe marchant du tonnerre de dieu et les trois bosses de la colline magique planant toujours au dessus de la plage, immobiles. Et enfin, Hua Hua...

Hua Hua ! *Buenos dias* Hua Hua ! Un groupe de maisons de briques et de ciment dormant dans les ombres de quelques arbres accompagne la route sur deux cents mètres. Le conducteur du car m'abandonne dubitatif à mon sort, planche de surf, tam-tam y sombrero sous le soleil, « *que haces tu por aqui ?* » Devant une petite épicerie, il y a une bande d'adolescents désœuvrés aux dégaines précises et étudiées des samedis soirs, ce qui me paraît assez étrange en ce début d'après-midi campagnard. Eux aussi me regardent dubitatifs alors que je reste planté là, cherchant des yeux un hôtel, une pension ou au moins un chemin menant à la plage. J'ai envisagé de dormir à la belle étoile, hamac tendu entre deux arbres et les vagues pour oreiller, mais mon arrivée indiscreète sur le bord de cette route rend un camping solitaire fort hasardeux dans cette région quadrillée par les trafiquants de drogue et les *desperados*. « Y a-t-il un endroit où je pourrais dormir, *por favor ?* » Les jeunes types m'entourent et secouent la tête : « *No. No hay nada por aqui...* » Rien

ici ? Merde ! Ils me conduisent à un poste de police à une cinquantaine de mètres de l'autre côté de la route et, emportant tout mon bordel, je ramène ma fraise devant un fonctionnaire qui a l'air de se demander de quelle planète je débarque. « Où passer la nuit ici ? », je pensais éventuellement surfer les vagues aujourd'hui et repartir le lendemain, mais le gars embêté et compatissant m'avoue qu'il n'y a nulle part où je puisse rester. Je commence à paniquer. Qu'est-ce que je peux faire ? Retourner à Nexpa ? Attendre le prochain bus pour Tecoman et descendre en cours de route à Cocola, puisque ce village doit fatalement se trouver au bord de cette longue bande de goudron brûlant ? Mais on me dit qu'il n'y a plus de bus aujourd'hui. Pourtant j'opte pour la solution Cocola, en stop. Puisque le destin le veut ainsi, je retrouverai Lisa le soir même, et je pourrai en finir avec mes doutes harassants.

Je me dirige vers la petite *tienda*, point de rendez-vous et unique centre d'intérêt de la jeunesse Hua Huaienne, y achète un yaourt aux fraises et des biscuits et vais les manger un peu plus loin, sur le bord de la route, fesse sur mon sac et groles de sept lieues plantées dans la poussière orange, toujours suivi par les regards concernés d'une poignée de villageois.

Yaourt aux fraises porté lentement à ma bouche, poussière orange à mes pieds, goudron noir de la route devant les yeux, il n'y a rien d'autre à ce moment-là, rien d'autre, même si je sens l'aspiration de Cocola quelque part en moi. Cocola, là-haut, plus au nord.

Au bout de quelques minutes, un trente-huit tonnes traverse les mirages qui miroitent et ondulent au tournant de la route et déboule dans Hua Hua. Je lève un pouce incrédule et, *buena suerte*, ses freins crissent à mon niveau.

On ne parle pas beaucoup pendant les premiers kilomètres, la conversation demeure rigide, réduite à l'essentiel, mais en apprenant que je suis français, le visage de mon routier s'ouvre et sa langue se délie, comme si j'avais prononcé quelque formule magique, comme si les français étaient plus fréquentables que les 'ricains. En tout cas ses dents blanches entourées d'une barbe de trois jours et son

sourire basané laissent couler les paroles d'un cœur d'or. On compare la qualité de vie au Mexique à celle en Europe et, finalement, il ne me paraît pas trop mal loti, du moins tant qu'il reste en bonne santé et qu'il n'est pas foutu à la porte ! Ah, Genaro, je te les aurais offertes volontiers tes *camarones* à la sauce piquante dans ce petit resto du bord de route, mais tu ne voulais pas de mon argent, tu ne voulais même pas en entendre parler.

Une longue partie du voyage est assez difficile avec la chaussée se prenant pour une montagne russe le long de falaises escarpées. Le paysage se dessèche au fur et à mesure, broussailles, pas une baraque, rocailles désertées, jusqu'à ce que dans le soleil rasant de cinq heures apparaisse Papuata, avec sa longue plage en Lune blanche se terminant par de hauts rochers. « Tu pourras toujours revenir ici si tu ne trouves rien pour dormir à Cocola. » Il n'a pas l'air de croire à mon histoire de connaissances dans ce coin paumé.

Quatre ou cinq kilomètres plus loin, Genaro me dépose sur le bord de la route dans l'or de cette fin d'après-midi. « *Muchas gracias, Genaro !* », ange insolite arrivé au bon moment, mains jointes, *hasta luego !* La journée s'est passée comme un rêve et je suis arrivé, les chaussures à nouveau dans la poussière, une simple bande de goudron me séparant de ma destination. Je demande mon chemin à un passant qui semble ne rien ignorer des bénévoles et de la famille qui les loge, et, deux minutes plus tard, j'arrive à une maisonnette de briques entourée d'arbres chétifs, de buissons et de sable, derrière laquelle est construite la grande cabane en bois abritant les volontaires aux tortues.

Ils sont une dizaine à vaquer à leurs occupations lorsque je surgis, treillis déchiré et planche encartonnée sous le bras. Ils se figent un instant, mais Lisa se détache du groupe, surprise, puis ouvrant les bras et arborant un sourire radieux. Elle respandit. Elle a maigri, silhouette affinée, et malgré la lumière diffuse du crépuscule je remarque son teint bronzé, ou plutôt doré, oui, tout doré comme une statue bouddhique. Ses cheveux sont un peu plus blonds et ses yeux pétillent de vie et de bonheur. Ouais, elle est toute dorée, toute dorée comme un petit biscuit à croquer sur le champ, toute

dorée comme une bière bien fraîche à consommer tout de suite. Elle me prend par le bras avec jubilation et m'amène à un vieux hamac pendant entre deux arbustes, nos corps se retrouvent dangereusement agglutinés l'un à l'autre en son milieu. Je me sens un peu gêné devant tout ce monde qui s'affaire autour de nous en lançant des regards interrogateurs. Mais nous prenons un peu de temps pour nous raconter sommairement nos aventures solitaires. « Je passe un moment *fabulous* ici, Chik ! Je me sens super bien !... - Ça me surprend tellement de te voir ainsi, je lui réponds en souriant incrédule. Tu me donnes l'impression de sortir du paysage... Oui, en fait, tu n'es plus la sombre fée des collines d'Ecosse, mais la féelumière des sables et des palmiers, avec ta peau au goût de sel... » Elle rit à gorge déployée, sous mon nez, et malgré sa métamorphose, je sais que je peux la désirer à nouveau, dans cette nouvelle peau. Dorée, dorée...

Avec la bénédiction de la proprio, j'installe mon hamac dans la grande case. Un français, un grand type bien foutu au visage agréable et aux cheveux joliment peignés m'aide dans cette tâche. Son corps musclé est recouvert d'une chemise noire et d'une paire de jeans, plutôt chicos pour un endroit pareil. Il s'appelle Fred et vient de la banlieue parisienne, voyageant au Mexique pour des raisons assez similaires aux miennes.

« Je suis là pour l'aventure... Et la magie... » Je le regarde et ça me rend heureux, car c'est le magnétique appel du Mexique que je vois à travers lui.

Lisa m'emmène à nouveau dans la cour, la nuit naissante, et m'explique les détails de leur mission :

« On réunit les œufs pondus par les tortues dans un espace dédié à leur éclosion, puis on les aide à rejoindre l'océan sans encombre le moment venu. Tu vois, on est sensé surveiller ces œufs la nuit avec l'aide de quelques villageois en se partageant plusieurs quarts de deux ou trois heures.

- Ah oui, les villageois sont partie prenante dans le projet ?

- Oui, en partie, on est aussi là pour protéger les oeufs et les tortues de certains d'entre eux... », répond-t-elle avec une touche d'émotion

dans les yeux. Elle a l'air de prendre le chantier très à coeur. Je peux comprendre, c'est attendrissant cette histoire de petite tortue à sauver. « Aussi, en fait, le gars qui encadrait le camp, un étudiant mexicain comme Pedro, s'est barré avec deux appareils photos et l'argent de deux ou trois volontaires. Deux filles et un mec qu'il pouvait pas sacquer..., m'avoue-t-elle un peu à contrecœur. Ces trois là sont repartis à Mexico pour refaire leur passeport. Ce gars était amoureux de moi et il m'a épargné... », finit-elle par lâcher à travers un petit sourire satisfait. Là, j'hésite à éclater de rire... Je me retiens, laisse passer. J'imagine ce pauvre étudiant mexicain abasourdi par la chaleur, l'herbe locale et les seins de Lisa, tout ce fric et cette technologie occidentale dansant à longueur de journée sous ses yeux, sous le toit de palmes, autour des sacs de couchages posés à même le sol. Je le visualise craquant et fuyant avec son larcin dans la nuit tropicale. Le silence... Seule la Lune l'a vu partir...

« Tu sais, tu m'as donné des idées quand on a voyagé ensemble, continue Lisa. Je fais du yoga tous les jours maintenant et je donne des cours aux autres filles quand on va à Papuata, me dit-elle fièrement. C'est une super plage, on ira sans doute demain, si tu veux. » Je fais ouioui de la tête. Ah, elle est bien épanouie la Lisa, bien contente de son camp, tout le monde tombe amoureux d'elle ! J'en suis vert...

Vers une heure du matin, Lisa me réveille pour aller surveiller les œufs jusqu'à trois heures. Fred, le français, nous accompagne. Je suis content qu'il vienne, je le trouve sympa et je suis sûr qu'on aura matière à bavasser pendant ces deux heures d'attente nocturne. On marche dans la nuit faiblement éclairée par un morceau de Lune, d'abord sur un petit chemin bordé d'herbes hautes et sèches, puis le long de la plage sur plusieurs centaines de mètres. Impossible de voir quoi que ce soit dans cette encre, juste le fracas des vagues, la blancheur faiblarde de l'écume et la luminescence des planctons délaissés sur le sable pour tout repère.

Pendant une partie de notre garde, je discute un peu avec Lisa qui s'assoit comme un bouddha à mes côtés, lui racontant Nexpa, le surf, ma cabane, tout en observant son visage amaigri, ses lèvres

pulpeuses, bizarrement éclairés par sa lampe de poche. Jusqu'à ce qu'elle disparaisse avec Fred tout au fond du champ d'œufs, s'enfonçant dans la noirceur. Deux minutes !, trois minutes !, qu'est-ce qu'ils foutent dans cette invisibilité ?! Tout en tachant de garder une composition correcte, je tente vainement de transpercer la nuit de mes yeux ombrageux. Du fond obscur où elle se trouve, Lisa m'appelle avec excitation car des bébés sont en train de sortir mignons-mignons de leur trou de sable. Ils donnent des petits coups de palmes en tendant désespérément leur cou vers la mer. On les prend dans nos mains et les porte par petits groupes au bord des flots. Peut-être qu'à cette heure l'une de ces tortues nage librement dans l'océan. C'est génial...

Vers trois heures, il est temps de partir. De nouveau je m'assois à côté de Lisa, me collant un peu plus franchement à elle. Jusque là, j'ai conservé une distance respectable, une étrange pudeur semblant naturellement de mise pour ces retrouvailles sous les yeux scrutateurs des autres volontaires. Mais voilà Fred qui vient s'asseoir de l'autre côté comme pour affirmer quelque chose. C'est quoi ce délire ?! J'ai bien remarqué qu'il lui arrive de me mater suspicieusement, qu'il semble y avoir une connivence discrète entre lui et Lisa, mais elle ne m'a rien dit ! D'ailleurs elle a l'air assez contente avec un beau mec de chaque côté, comme ça. Ça a l'air de la satisfaire. Mes muscles se contractent...

Sur le chemin du retour, alors que notre petite troupe longe les flots ténébreux, je la prends à part :

« Lisa, tu crois pas qu'on devrait parler ? Il y a quelque chose entre ce français de Fred et toi ?

– Eh bien, oui, Chik. Ça vient tout juste d'arriver, on a un peu flirté ensemble, c'est tout, c'est presque rien. T'en fais pas Chik. On en parle demain, d'accord ? »

Elle me tient le bras à son tour et semble savourer la situation. Devant ma circonspection, elle m'octroie finalement quelques mots : « Mais, tu sais, je n'ai jamais eu l'intention de zapper notre rendez-vous de Playa Azul. D'ailleurs j'ai pensé que ce serait une bonne idée de voyager tous les trois ensemble. » Je distingue légèrement ses

dents, un sourire que je devine à peine. Il me rappelle son sourire au coin du feu de San Cayetano, lors de la nuit du cheval blanc. Un frisson me parcourt. Mais quelle est cette cinglée ?... « Oui, je lui réponds en reculant un peu, me libérant de sa douce emprise, c'est peut-être une bonne idée, laisse-moi réfléchir... » Mais je contemple déjà l'insomnie qui me guette. Est-ce qu'elle imagine que je suis assez con pour leur tenir la chandelle tandis qu'elle se délectera sadiquement de ma position ? De quel donjon croupi sort-elle ? Mais assez étrangement, malgré un soupçon de jalousie bien naturel, quelque part en moi je trouve que ce flirt tombe sous le sens, et surtout, je suis soulagé d'avoir enfin les réponses à mes questions. Finalement, cela ne fait que confirmer ce que j'ai ressenti au pied de mes collines magiques, dans ma cabane de surfeur, jusque dans la piaule cafardeuse et les rues de désespoir de Playa Azul. De plus, au-delà de mon dépit et de mes doutes quant à sa santé mentale, je sens que tout n'est pas fini entre nous, loin de là. Elle a momentanément succombé aux charmes de « l'autre », mais maintenant je suis de retour et je peux encore voir ses yeux briller lorsqu'elle me parle en m'effleurant.

Au matin, il y a de l'observation dans l'air, d'abord lorsque je m'étire puis, peu après, autour de la table du petit déj', chez la proprio aux mains pleines de bouffe. Au premier abord, on est assez opposés Fred et moi. Lui tel que je l'ai décrit, et moi avec mon pauvre mètre-soixante-et-onze, mes cheveux foncés-hirsutes-anarchistes, ma mise beatnik, et mon corps fluët aux os apparents et muscles tendus-fins. Il a lu les mêmes livres zen que moi : *Zen et arts martiaux* et *Zen et vie quotidienne* du maître Taisen Deshimaru, mais il m'avoue se sentir plus attiré par la visualisation créatrice tibétaine que par l'enseignement zen. À travers sa bouche, cela ne me semble pas très *mushotoku* (sans esprit de profit) sa visualisation créatrice, mais je ne connais pas et donc j'évite d'ouvrir ma gueule. « Sinon, je suis à la recherche d'un endroit idéal où me poser. Lisa m'a dit que tu avais un peu ça en tête, toi aussi...

- Ouais, je sais pas... L'endroit idéal, tu ne crois pas que c'est en soi-même qu'il se trouve ? », je lui rétorque espiègle et posé, fort de



mon expérience dans ma cabane de Nexpa. C'est notre duel... Nous n'avons pas encore brandi de lames acérées... Lisa fait semblant de ne rien voir, vaquant à ses occupations. Toujours aussi pimpante... Exit la princesse gothique des donjons Écossais. Lisa, la bohémienne des flots et des palmiers...

L'après-midi venu, je me joins aux volontaires pour une excursion à Papuata. Il n'est pas sensé y avoir de vagues à Papuata (selon le Surf Report), mais j'emmène ma planche tout de même, au cas où... Un pick-up nous prend en stop et nous dépose à la hauteur d'un chemin traversant une partie du village jusqu'à la mer.

Au bout du chemin, nous trouvons des petites cabanes en bois avec des *palapas* offrant des ombres protectrices bienvenues. On pose nos affaires sous l'une d'entre elles. Sur notre gauche la plage forme un long croissant de lune où s'écrase violemment une houle puissante, mais, tout près de nous, elle s'incurve et se trouve protégée par des rochers émergeant au large, nous laissant un plan d'eau serein si ce n'est pour une vague d'un petit mètre qui déroule joliment non loin du bord. Un miracle de vague facile dans une eau chaude et transparente, véritable cadeau émouvant et inattendu m'accueillant au bout de ce chemin. Car la vague est parfaite pour un surfeur sous-alimenté de mon gabarit, je n'ai pratiquement pas mangé pendant deux jours.

Fred badigeonne son corps massif d'une huile bronzante le faisant reluire comme une dinde de Noël prête à passer au four, et s'assoit sur une chaise posée sous la *palapa*. Lisa, qui, à mon grand étonnement, m'a accordé peu d'attention ce matin, va s'asseoir à califourchon sur lui et commence à l'embrasser et à le caresser de manière absorbée... J'écarquille douloureusement les yeux en les observant en coin, mais contre toute attente, bien qu'un peu blessé et attristé, je ne parviens à sentir ni jalousie ni colère véritable. Peut-être est-ce le sentiment d'être déjà trop à la rue, laissé pour compte malheureux de l'amour...

Je me détourne dépité des deux masses de chair qui s'activent sur la chaise et saisis ma planche. Je plonge vers la déferlante et prend vague sur vague, dans ce cadre magique que pas un hôtel, pas une

*posada* n'est encore venu souiller. Après trois bons quarts d'heure passés dans la flotte, je ressors grelottant, claquant des dents, victime de mon manque de repos et de calories. Hanshan, Milarépa, Ryôkan, j'arbore enfin le visage émacié de mes héros ermites des montagnes. Rentrant d'un petit footing le long de la grève, Fred insiste pour s'essayer aux joies du surf, alors je lui prête ma planche et le regarde partir à l'eau, son corps enduit d'huile tout glissant sur la surface de la planche, ha ha ha ! Lisa me rejoint et, posant sa main sur mon épaule, me propose :

« Il y a un *comedor* au pied des rochers, là-bas. Tu veux qu'on aille boire un verre histoire de discuter un peu de la suite de notre voyage ? » Lisa et son sempiternel et effroyable sourire.

Aux pieds des rochers, quelques membres de la Rainbow Family ont planté leurs tentes et leurs petits drapeaux arc-en-ciel, difficile de ne pas envier leur apparente liberté, posant peut-être ainsi les jalons d'un nouveau Zipolite. Nous nous asseyons à une table sous la *palapa* circulaire et commençons à feuilleter pensivement son guide.

« Ce serait peut-être mieux que tu voyages seul avec Fred, lui dis-je d'emblé. Vous avez l'air de bien vous apprécier tous les deux.

– Mais, je le connais à peine !, répond-t-elle. Pour l'instant, ça n'est qu'un flirt, rien de plus. »

Je la regarde silencieusement, un brun dégoûté.

« J'aimerais vraiment aller à Guadalajara, puis passer par Mexico avant de retrouver le sud et notre chemin guatémaltèque. Qu'en penses-tu ?

- Pourquoi pas Lisa, mais il faut que je vende ma planche. Je peux aller surfer encore une semaine et vous retrouver à Tecoman. » Tecoman est la ville la plus proche située dans l'état voisin de Colima. Cependant... Cependant...

« Mais, excuses-moi Lisa, mais tu ne penses pas qu'on met la charrue avant les boeufs... Il faudrait d'abord être sûr d'avoir vraiment envie de voyager tous les trois ensemble, non ? » Lisa pose sur moi son regard tranquille, immobile.

« Chik, Je ne peux te garantir que Fred ne va pas t'étrangler à un

moment ou un autre, mais moi je trouve que ça peut être une bonne idée. Ça peut nous ouvrir de nouveaux horizons, tu ne crois pas ? » Elle sourit. Je contemple un instant la possibilité d'ébats à trois, histoire de boucler la boucle de notre *Aventura*, mais je subodore que ce n'est pas le style de Fred et qu'il serait plus enclin à me pousser sous un bus dès que Lisa aurait le dos tourné, comme elle l'a elle-même suggéré. Je tergiverse, je planifie, j'essaye de m'arranger, de me persuader...

À quelques mètres de notre table, une corneille vient se poser au bord de la terrasse ronde. Elle croasse un petit coup puis se met à becqueter, à déchiqueter une peau de banane toute noircie. Me détachant du regard insistant de Lisa, je porte attention à l'oiseau, pic, pic, pic, dans la peau de banane. Le souvenir de l'aigle de San Cayetano remonte brusquement à mon esprit, sa tronche, ses serres accrochées à mes groles. Elles arrivent soudainement ces images, elles me font l'effet d'une foudre me traversant la tête, mon esprit s'éclaircit et j'ai l'impression de sortir d'un songe... Bordel !, où vais-je, où suis-je, que fais-je, dans quelle état j'ère ? Une corneille sur une peau de banane, les rochers sur la plage de Papuata, une petite vague magique au bout d'un chemin tordu, Lisa et Fred, Chik abandonné le long de ce bout de goudron perdu dans l'ouest mexicain, rien n'arrive par hasard ! Causes et effets crac-boum-gring, chaque chose est à sa place !

Ouais, ils ont l'air bien ensemble les deux tourtereaux dorés à point par le soleil. Le vrai homme français n'a rien oublié, ni ses belles chemises ni son peigne dans cette contrée reculée. Il fait son footing et sa musculation sur la plage tous les jours, il a l'air d'aimer le sexe comme il respire, il est intelligent et, lui aussi, tourné vers les choses mystérieuses : il est parfait pour Lisa. Ouais, parfait le mec. Et il a fallu qu'elle le rencontre seulement quelques jours avant que je quitte ma cabane d'ascète. 'Y a pas à tortiller, Chik, tout est terriblement à sa place et il faut que tu l'acceptes, et, à vrai dire, je l'accepte avec un calme que j'ai rarement connu. Une évidence qui s'empare de mon être entier. Pendant quelques minutes magiques, avec Lisa, face à moi, tenant pensivement son soda dans sa main aux ongles vierges

de tout verni, je suis dans une paix totale... En paix avec la corneille et sa peau de banane pourrie, avec le ciel bleu, les cactus, la *palapa*, les imposants rochers derrière moi, Fred, Lisa, Hiroshi et même Paris, et le petit aigle resté tout là-bas à San Cayetano, aussi.

Nous reprenons un pick-up de passage pour retourner à Cocola. Vitesse, un vent chaud bat nos visages et chamboule nos chevelures dans le chien-loup. C'est fantastique... Plus tard, dans la case, je discute avec Fred qui, bien entendu, est assez satisfait de ma décision de repartir dès le lendemain. Je lui offre mon *Voyage à Ixtlan* en ravalant mon amertume. J'ai du mal à dormir, je passe un long moment en méditation avant de rejoindre la courbe de mon hamac. Pendant la nuit, Lisa qui dort dans un coin de la case est réveillée hurlante par un scorpion et va terminer sa nuit toujours enveloppée dans mon mini-sac-de-couchage contre Fred, et lui de me dire au petit matin que cet insecte a été envoyé par l'Esprit. Ok, si tu veux Fred, de toute façon je suis déjà parti, alors *fuck you*. Après un copieux petit-déjeuner, Lisa m'accompagne jusqu'au bord de la langue d'asphalte et elle me prend dans ses bras et m'embrasse chaleureusement. *Oh yeah, she kissed me*. Tout est à sa place, je suis calme, mais bonjour tristesse quand même. Et finalement elle pose à nouveau sur moi ses yeux verts, immobiles, comme une montagne impassible, semblant attendre une réponse dont je ne connais même pas la question.

Le bus se pointe relativement à l'heure dans une turbulence poussiéreuse. J'enfourne ma planche et mon sac dans la soute.

« On s'écrit !

–Oui, on se laissera des nouvelles à l'appart de Mexico.», lui réponds-je.

Hua Hua, Cocola, Papuata, Lisa, tout s'est passé comme un rêve, la magie de la Vie m'a frappé bien fort sur la tête, et maintenant... Maintenant je suis vraiment seul. Comme à mon habitude, je trouve refuge dans un monde musical en regardant défiler le paysage sur la route-torture menant à Tecoman...

*Cocla en camion : Good ride, mais surprise !, Lisa a rencontré Fred. Meilleur pour elle (plus ce qu'elle attend, je suppose). En tout cas, pas de discussion. Une fois les choses faites, je me retire en paix (Lao-tseu)... La larme à l'œil (moi)*



À quinze minutes de Tecoman se trouve Pascuales, une autre plage réputée pour ses vagues. Je m'y rends en navette avec l'intention d'y surfer quelques jours et d'y vendre ma planche.

La plage, du sable gris presque charbonneux. La plage, longée par une multitude d'atroces *comedores à palapas* pour recevoir la foule des dimanches de Tecoman. La plage, à son début se trouvent deux motels d'aspect californien. Totalement par hasard, j'y retrouve mes compagnons de Nexpa, de La Rochelle et de Bayonne. Une joie surprenante, voir excessive, m'envahit lorsque je les aperçois bavassant sous le préau. Joie de retrouver des têtes connues qui m'aideront sans doute à ne pas sombrer dans la torpeur sentimentale qui me guette. Mais surprenante car nous ne sommes pas si proches. J'aime le surf mais je me considère plus comme quelqu'un qui surfe que comme un surfeur, alors qu'il s'agit pour eux de leur unique religion. De leur côté, ils me voient comme une silhouette silencieuse et solitaire descendue de ses montagnes pour prendre quelques vagues avant d'y retourner dans le même silence. Très romantique mais un peu vrai, puisque c'est exactement ce que je vais faire.

La plage est laide à Pascuales mais le véritable problème, ce sont ses vagues : de méchantes écraseuses d'os dans la plus pure tradition de Puerto Escondido qui déroulent rapides comme la foudre, fermant une fois sur deux et se fracassant en explosions blanches à une dizaine de mètres du bord. Après une horrible sortie dans les vagues avec ma six-six, vol plané avec la lèvre et claqué aquatique pour finir, je me résous à vendre ma planche.

De toute façon, je n'ai plus tellement la tête au surf. Ces quelques jours passés à fainéanter me permettent de digérer ce qu'il vient de se passer et d'effectuer une transition. Je passe de longs moments pensif, assis à l'une des tables du préau, griffonnant

des inepties sur mon carnet en regardant d'un œil distrait les clips de groupes préfabriqués sur MTV, essayant de comprendre pourquoi Lisa s'est laissée charmer par Fred, sa petite coupe de premier de la classe, ce que j'ai pu foutre pour en arriver là, essayant inconsciemment de clore le chapitre Lisa, de me vider d'elle.

*Pascuales. Prendre un peu de temps pour effectuer une transition entre cette première partie de voyage, marquée du sceau de Lisa, et la seconde que je présage solitaire et libre, car je suis bien conscient qu'au-delà de l'amertume, un poids s'est bel et bien détaché de mes épaules.*

*Et au moins j'ai compris des choses pendant cette première partie de voyage, comme, par exemple, qu'être un connard d'ermite n'empêche pas de vivre dans l'illusion. Les grottes des montagnes sont parfois sombres, sombres, et remplies de démons. Les démons de la caverne noire... Peut-être Lisa m'a-t-elle aidé à voir cela...*

Au fil des jours mes plaies se pansent et, moi, je commence à tourner mon visage vers les collines, les montagnes. Je les entends m'appeler entre deux rafales de vents, *las montanas*. Elles me veulent, bientôt, maintenant, pour m'avalier, une fois pour toute, pour en finir...

Qu'on n'en parle plus...

C'est ainsi que je me retrouve, en cette fin février, devant l'entrée de l'hôtel à attendre un *colectivo* pour Tecoman. De là, je compte prendre un bus tout droit pour Uruapán, puis Patzcuaro, Patzcuaro qui brille encore comme un joyau insaisissable au fond de mon cœur : mes premières merveilles mexicaines. « Patzcuaro, c'est comme une jeune indienne au regard noir », ai-je lu dans un livre, « impossible à saisir... »



Mon *autobus de occidente* traverse des petites villes incroyables aux architectures de chalets suisses, des faubourgs indiens de cahutes de bois envahis par des fumées acres, des paysages vallonnés encore vierges d'agression humaine, avant d'arriver à Uruapán. Après, le trajet jusqu'à Patzcuaro est assez court, une heure ou deux. Juste le temps pour que le chien-loup s'extirpe de sa sieste et se lève, s'ébroue dans l'espace avant d'avaler la campagne, se hérissant des électricités du monde des hommes en atteignant les abords de la ville.

Je parcours Patzcuaro en long et en large, trimbballant mes sacs pendant une heure dans les rues froides et pentues de la petite ville, avant d'atterrir dans une posada située à deux pas du marché, derrière une grande église. Le plus étrange est que je commence à apprécier ces galères intempestives comme faisant partie intégrante du voyage, à y prendre un certain plaisir...

Mes bagages déposés, je sors à nouveau dans la nuit pour trouver quelque chose à manger. Sous les arcades de la *plaza* Bocanegra je tombe sur une charmante vendeuse ambulante de *quesadillas* accrochée à ses gamelles. Elle les fait dorer dans l'huile avec des pelures de chou, un délice que je vais dévorer sur l'un des bancs de la petite place. La ville est beaucoup plus tranquille qu'en décembre, mais il y a encore des festivités cette fois-ci, et juste sous mes yeux des gamins déguisés en cow-boy, jeune fille et taureau, surgissent de nulle part, virevoltent dans l'espace et se lancent dans une danse tournoyante au son aigret d'un violon désaccordé. Mon esprit tourbillonne avec eux...

J'ai voulu repasser par Patzcuaro pour découvrir cette ville plus en profondeur, mais aussi pour essayer mes nouveaux yeux : des yeux débarrassés des projections embrumeuses de mes débuts au Mexique. Des yeux libérés de toutes mes « jolies idées », mes attentes multiples et fanfaronnes. Néanmoins, de retour ici,

je me demande s'il va m'être possible de ne pas me transformer-marionnette au contact du charme-maléfice de Patzcuaro-sorcière. Comme lorsque le lendemain matin, après avoir parcouru les allées encombrées du marché où j'ai croisé de jeunes espiègles masqués qui jouaient des tours aux adultes dans le cadre de la sainte *fiesta* (mardi gras ?), je vais déguster mon *posole* sur le même banc que la veille. À peine mes fesses s'y sont-elles posées qu'un vieil indien aux cheveux et regard blanc, aveugle, flottant dans un costume gris rapiécé, portant une couverture beige à l'épaule, grosses galoches aux pieds et chapeau de paille sur la tête, vient se planter au bas de la statue du centre de la place.

*Les hommes étranges : Ils savent ce qu'ils font, mais nous, spectateurs en errance, nous ne comprenons pas. Qu'est-ce qu'il fout ici avec tous ses trucs ? Il se tient debout, sous la statue, avec sa couverture, sa serpe, son piquet de fer et sa grosse canne en bois, tout sombre, les yeux drôles... Après dix minutes à rester debout, le voilà qui s'allonge, rabat son chapeau sur son nez et fait une petite siesta. Est-ce un sorcier ? Non, c'est Patzcuaro, c'est le Mexico. C'est magique !...*

Patzcuaro, l'indienne aux yeux ténébreux. Les femmes du marché se tiennent bien droites dans leurs châles noirs. Elles savent qui elles sont. Ici, les indigènes paraissent plus sombres et plus forts que n'importe où ailleurs.

Après quelques jours passés dans la ville, je prends le bus de neuf heures pour Morelia où je change pour Mexico. Je suis de nouveau sur cette route bien connue qui passe par Monumento, bifurcation pour Valle De Bravo et San Cayetano. Les souvenirs diffus du mois de décembre m'assaillent en une cohorte de fantômes bienveillants : l'aigle, Pedro, Hiroshi, Zora, Lisa bien sûr, l'étang, un paysage baigné blanc par la Lune. L'aigle... Tout cela semble déjà si loin.

Une autre vie.

Tout cela semble si loin, et pourtant, tout est là, dans ce présent... Et dans le présent j'écris. Et dans le présent ces lignes seront lues...

Toluca, *again*. Je suis loin de Lisa maintenant, loin de ses yeux verts, sa peau dorée, ses habiles doigts débarrassés de tout vernis. Loin de la France, de mon travail, de mes amis. Loin des zapatistes et de leur révolution, aussi. Toutes ces étincelles cérébrales balayées par les rayons du soleil qui traversent la vitre poussiéreuse, balayées par la chaleur de mon siège, le paysage maussade. Ni joie ni peine. Il ne reste plus qu'un corps sur le siège brûlant du bus. Je m'observe dans la vitre et j'ai du mal à me reconnaître. C'est moi ce reflet ? Oui, ce reflet est moi... mais... mais je ne suis pas ce reflet...

Un nouveau voyage commence dans ce bus traversant la campagne. J'ai l'impression que le pays s'ouvre à nouveau à moi et qu'au coin du tournant, tout peut arriver. Mais plus question de poursuivre quoi que ce soit. Juste envie de passer comme une ombre sur les choses. De les voir, de les boire, et puis, d'être là, tout simplement. En vie...



## PARTIE 3

### 1

C'est l'américain à casquette rose de Zipolite qui m'a griffonné un plan sur un bout de papier, juste avant que je choppe mon bus pour Oaxaca et Mexico. La navette pour Pochutla passait à Zipolite lorsque sa tronche de miracle a déboulée dans l'habitable, l'air tout heureux de me retrouver. Deux flèches se rencontrant dans le ciel bleu, biiing !

« Hey, Chik, où est-ce que tu vas comme ça, tu pars ? Il y a des gens que tu connais à la *posada*, tu sais les norvégiens partis faire un tour chez les zapatistes. Il faut que tu passes !

– Hey, j'aimerais bien, mais je n'ai plus tellement de temps et j'ai bien l'intention d'aller payer mes respects au désert, alors... Et toi, qu'est-ce que tu fous ?

– Figures-toi qu'un connard m'a volé mon pantalon l'autre nuit. Comme pour toi, il était juste au pied de mon hamac. J'avais mon passeport dans l'une des poches, alors maintenant je suis obligé d'aller à Bahia de Huatulco pour régulariser ma situation avant de remonter aux *States*.

– *shit* ! Et ça juste avant de repartir.

– Eh ouais... Mais au fait, tu sais où aller dans le désert ? T'as du papier, un stylo ? Je vais te faire un plan. Moi, je devrais y être dans une semaine ou deux... »

Et, alors que nous traversions Puerto Angel, il s'est mis à griffonner un petit plan aux allures de carte au trésor enfantine, un tunnel, des routes, des collines, *el pueblo fantasma*, La Realidad del Norte, El Quemado : « C'est là que les Huichols viennent prier et faire leurs offrandes avant de descendre chasser le peyotl dans le désert. Vas-y toi aussi, fait une offrande et une prière... », me dit-il en dessinant le profil singulier d'une colline. « Tu verras, tu la reconnaîtras... Ah oui, si t'as besoin d'un endroit où dormir aux portes du désert, va à Estacion de la Realidad. Il y a une pension tenue par une vieille femme près de l'église. J'y passerai moi aussi. » Nous nous sommes

séparés à Pochutla. Peut-être va-t-on se revoir dans le désert...  
Peut-être...

Depuis ta toile tu m' observes, petite araignée. Tu me scrutes  
du coin de tes mille yeux. Tais-toi, je le sais ! Ton silence est  
assourdissant. Un halo de lune se débat dans tes fils alors que moi-  
même suis emmêlé dans les couleurs de ma couverture et les plis  
de mon hamac. Le hamac se balance doucement, pendu aux piliers  
de la balustrade, l'air frais de la nuit me caresse le visage, j'entends  
les vagues dérouler aux pieds de la falaise.

*Tu m' observes, je t' observe.*

*Je n' ai pas peur, je pense que tu veilles sur la nuit.  
Tu ne laisseras passer aucun moustique sur mon sommeil.  
Allez, promet-le moi...*

Bien sûr, après Patzcuaro et Mexico, je suis retourné à Zipolite,  
refaisant le chemin parcouru avec Lisa. Il s'agissait d'effacer toutes  
traces de notre liaison. Alors j' ai atterri à la pension Shambala assez  
tard, après le sempiternel trajet en bus Oaxaca-Zipolite. Shambala  
c' est la pension new-age harmonieusement lovée à un pan de  
falaise à l'extrémité ouest de la plage. Une approche résolument  
écologique mêlée aux relents nauséabonds d' une fosse septique. Faute  
de place vacante, j' ai passé la nuit dans mon hamac, accroché à un  
balcon longeant une suite de chambres. J' ai observé les zippies  
regagner leur lit depuis le fond de ma couche, contemplé la Lune,  
les étoiles, j' ai conversé avec ma copine l'araignée, puis je me suis  
endormi.

Au matin j' ai rejoint la Posada del Mar.

Je n' ai pris que le strict nécessaire pour cette seconde  
échappée vers le sud, allant même jusqu' à délaissé mon appareil  
photo à Mexico. Ainsi, me suis-je dit, je n' aurais plus besoin de  
découvrir les choses, de les vivre, en pensant devoir les figer pour

plus tard. Être le plus léger possible. N'être qu'un œil, une ombre, une ombre glissant sur le relief du pays, épousant les formes mais ne laissant nulle trace, telle l'ombre d'un nuage. Être léger, léger, sans masse, comme en méditation, le poids d'une flamme sur un coussin... Une flamme munie d'un tam-tam. Celui-là, je n'ai pas eu le cœur de l'abandonner...

Début mars, tout était tranquille à Zipolite. L'américain à casquette rose squattait toujours la terrasse avec son hamac, toléré gratos par les proprios grâce à ses coups de balais matinaux, mais sinon il y avait encore moins de monde qu'en décembre. Ce n'était pas pour me déplaire, pourtant, depuis que je parcourais seul les sentiers mexicains, je me sentais plus communicatif et ouvert aux rencontres. Et l'intérêt de Zipolite est de voir toute une partie de la planète défiler ici, une faune bigarrée mélangeant les folies avec plus ou moins de bonheur, y passant quelques jours avant de repartir vers d'autres horizons. D'ailleurs, j'ai particulièrement apprécié qu'une bande de norvégiens aux dégaines barbares déboule dans ma solitude. C'était quatre mecs et une jolie nana, une bande d'anarchistes spectres-blancs-tout-de-noir-vêtus, versés dans le squattage à Oslo, leur capitale glacée. Peut-être m'ont-ils rappelé ma première vision de Lisa... Ces graines de révolutionnaires débarquaient au Mexique dans le but d'essayer de passer un mois en observateurs dans une communauté zapatiste, alors, forcément, on a sympathisé rapidement, même si respecter une certaine distance était de mise avec ces gens du nord.

Avec les occupants de la posada, on s'asseyait dos au petit muret donnant sur la plage dans les lueurs de fin d'après-midi. Là, on discutait de conneries ou de profondeurs, tapait sur un tam-tam ou admirait silencieusement le coucher de soleil. Parfois je me levais et esquissais une danse saugrenue aux relents taïchiesques sur le bord du muret.

Hans, un allemand en exil, José le français aux origines troubles, un couple de québécois, les cinq norvégiens, des *gringos* bizarroïdes, et au milieu de tout ce monde ressortait la casquette rose fluo de

l'américain, qui, tel un Jésus des plages, prêchait à longueur de journée depuis sa petite table enfumée : « *Tu ne tueras point*, ça vous dit quelque chose ? Moi, je suis végétarien... » Sa silhouette de sâdhu ne quittait la terrasse que pour un rapide body surf à poil dans les rouleaux du matin, « Dieu nous a fait tout nu... », ou pour aller donner bénévolement des cours d'anglais aux handicapés du coin dans un centre tout proche. Il devait avoir la quarantaine et était resté bloqué sur Kerouac, travaillant l'été aux *States* et rejoignant sa plage bien aimée en se glissant dans les trains de marchandises ou en levant le pouce le long des routes d'hiver. J'ai fini par l'apprécier.

J'ai passé du temps solitaire, me levant aux aurores pour un bain océanique avant de m'étirer et de méditer. Mais l'après-midi, je me joignais souvent aux norvégiens pour aller observer la faune sous-marine, masque au nez et cul à l'air, ou se faire turbuler par les doux rouleaux de la *playa del amor*. Parfois j'y restais jusqu'au coucher du soleil, y faisant du tai-chi avec la Lune translucide lorsque celle-ci apparaissait au-dessus des cactus de la crique...

Chaque jour a apporté son lot de petites aventures, de surprises, de joies simples.

Un matin, je me suis rendu à Pochutla à bord d'un *colectivo* bondé, où chacun s'accrochait où il pouvait, face dans la brise, deux mecs sur le toit, deux mecs à l'arrière sur le pare-choc. C'est un aspect du Mexique qui me fascine, cette absence de camisole, chacun prend ses responsabilités, pas de plainte, pas de poursuite judiciaire et tant pis si une course en taxi se termine au cimetière.

*En Europe, on essaie d'écarter tous les dangers possibles du chemin des hommes en érigeant des règles, des interdits, et, au bout du compte, la vie est morte...*

Une autre fois, j'ai pris un bus dans l'autre sens pour explorer la côte après Zipolite. À San Augustinillo c'était *muy tranquilo*, mais pas le droit de se baigner les couilles à l'air sous peine d'amende



ou pire. Moi, je n'avais plus le choix puisque je m'étais fait subtiliser mon super-maillot-camouflé-orange, main furtive passant sous le toit de ma *cabana*.

*Zipolite est le bain d'énergie dont j'ai besoin pour continuer mon voyage. Il faut que mon esprit soit prêt pour rejoindre les montagnes... Ici, ce n'est pas vraiment le Mexique, c'est trop doux. L'esprit est en paix, les sens ne sont plus malmenés.*

Un jour, alors que je méditais sur un coin de terrasse, la norvégienne m'a approché, a redressé ma posture en passant sa main le long de ma colonne, et est parti en murmurant : « Tu ne devrais pas rester si seul. Tu vas te faire du mal... Déjà, tu vois bien que tu tournes en rond... » J'ai été surpris, c'est la seule fois qu'elle m'a parlé. Ça m'a marqué. Maintenant j'y pense encore...

Le norvégien qui avait de longues tresses noires tombant sur ses tatouages celtico-biomécaniques m'a raconté :

« Tu sais, San Cristobal, le Chiapas, ça pullule d'agents de la CIA. Les *fuckin' yankees* ont salement intérêt à ce que ça se termine rapidement et foireusement ces histoires zapatistes. Les gens qui se révoltent pour vivre décentement, c'est pas bon pour le bizness.

– Ouais, ouais, t'as raison. », lui ai-je dit en opinant du chef comme un boxeur qu'on apprête à balancer sur le ring.

Nous avions une base culturelle proche. Peut-être avions-nous vociféré-postillonné côte à côte dans les mêmes manifs. Bien sûr, j'aurais préféré discuter profondément avec la fille du groupe, un splendide petit iceberg à la peau diaphane dont l'un des seins arborait un piercing provocateur, mais son frère veillait au grain. Et puis, c'était un petit bout de glace sur le sable mexicain, comme je l'ai dit.

« Les indiens du Chiapas n'avaient plus le choix. Il fallait qu'ils agissent. Et c'est pareil pour tant d'autres peuples autour de la terre, malmenés, écrasés par l'avidité des hommes, des multinationales et des gouvernements à leurs bottes ! »

Je sais... Ça ne me semble pas juste de fermer les yeux là-dessus...

*Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé mes maîtres à Zipolite. Ils sont là, chaque matin à glisser silencieusement le long des vagues lisses, se laissant presque enfermer par le creux cristallin lorsqu'elles se mettent à déferler : pélicans, chers pélicans en harmonie avec les ondes, l'océan. Je vous ai vus, mes yeux sont tombés, j'ai compris...*

La veille de mon départ on a organisé une soirée autour d'un feu sur la plage. L'un des norvégiens a acheté trois boutons de peyotl et se les aie avalé, comme ça, en plein sous la Lune ronde. Face de Bouddha irradiante dans l'obscurité : sublime ! J'ai observé ce norvégien avec une curiosité mêlée de terreur, mes aventures psychédéliques passées glissant tel un nuage noir sur mon esprit. Trop peur de péter un boulon, de partir pour ne jamais revenir, de flotter comme une piteuse feuille morte dans le vent pour le restant de ma vie... Pourtant ils me tournent autour, ces cactus, ils tendent leur visage bombé vers moi. Mais finalement, je leur ai échappé en me laissant emporter fou-fracadingue par mon tambour, *Mr. Casquette Rose* soufflant-cinglé dans son harmonica à mes côtés, les occupants de la *posada* dansant névrotiquement autour de nous. Ça a été une fabuleuse nuit folle qui s'est terminée avec *la tierra* se joignant à nous en inquiétantes secousses.

Dans cette nuit de lune, j'ai pris un peu de distance et j'ai observé mes compagnons, et j'ai ressenti une intimité profonde avec eux. De l'amour peut-être. J'ai vu tant de réactions condescendantes à l'encontre de ces jeunes occidentaux insoucians qui décident de parcourir le monde sac au dos pendant quelques mois, quelques années. Pourtant, quoi qu'on en dise, le voyage est peut-être l'un des derniers rites initiatiques du jeune trou du cul occidental aujourd'hui. C'est l'occasion pour lui d'ouvrir les yeux sur le monde et sur lui-même. De prendre un peu de recul par rapport aux mécanismes du milieu d'où il vient.

*Un rêve à Zipolite :*

*Je suis enfermé dans une sorte de cage faite de planchettes de bois enchevêtrées. Elles m'enserrent de toutes parts et plus je me débats pour m'en défaire, plus elle se referme sur moi, m'étouffe, m'étouffe ! Me débattre, vouloir à tout prix m'échapper de cette cage ! Vouloir !*

*Mais non, je veux et je m'emprisonne. Il faut briser le cercle vicieux. Mon front se détend et je cesse de haïr cette cage, j'abandonne, let it be, mourons ici et maintenant... En acceptant, l'amour peut circuler à nouveau et, bien que toujours emprisonné, l'étreinte de la cage diminue, je respire à nouveau. Je suis libéré... Cette cage, c'est juste...*

Je me suis réveillé...

J'ai quitté la Posada del Mar prêt à affronter les montagnes à nouveau. Les norvégiens s'apprêtaient à partir à la recherche d'une communauté zapatiste pouvant les accueillir : « Bonne chance au Chiapas, faites attention à vous... », je leur ai dit. Ils sont allés faire leur guerre là-bas, leur révolution, c'est dans l'air du temps, c'était devant eux, sous leurs pieds, il fallait qu'ils le fassent, et c'est sans doute utile aussi. Et moi, où allais-je ? L'impression de suivre mon cœur, c'est tout... J'ai pris le bus de nuit pour San Cristobal où je suis resté deux petits jours avant de repartir dans la brume d'un matin doré pour la frontière et ma nouvelle terre d'aventure, le Guatemala.

*Zazen, la Présence au monde, c'est ça faire la révolution...  
Vraiment... Profondément... Je ne sais comment expliquer... Une simple question d'Être, sans doute... On est tellement prompts à déverser nos illusions sur le monde...*

Je suis arrivé à Huehuetenango vers midi, et suis parti dans la foulée pour Todos Santos. Todos Santos qu'on avait zappé avec Lisa, faute de temps. Avec elle, ça avait été vite vite vite à travers

le Guatemala. Je lui en voulais. J'avais l'intention de réparer ce sacrilège.

Les gars qui s'occupaient du trajet en bus étaient tous vêtus d'une chemise blanche et d'un pantalon rouge à rayures, signe distinctif des hommes du village. Cela promettait un mode de vie préservé. Mais le bus était occupé au tiers par des touristes, moi qui pensais être l'un des rares à y aller. Je devais me rendre à l'évidence, Todos Santos, village caché aux yeux du monde, son isolement, ses traditions, faisait maintenant partie du grand manège touristique du pays, la Ruta Maya, cette route imaginaire qui passe par les principaux sites et centres culturels mayas de la région. Malgré cela, lorsqu'on pénétra la brume des hauteurs, énormes puyas et fermettes de torchis, silhouettes troubles de paysannes circonspectes, j'ai vraiment eu l'impression qu'on avait ouvert les portes sur une autre dimension, un temps oublié. Cette sensation s'éclipsa peu à peu quand le bus commença à descendre dans la vallée où se languissait Todos Santos, avec ses rues de moyen âge terreuses encastrées entre des bicoques en béton ou en bois.

L'unique pension du village était pleine à craquer alors on m'a indiqué un logement chez l'habitant. C'était une maisonnette de torchis sur les hauteurs peuplée par trois jolies indigènes en *huilpil*<sup>11</sup>, un rêve. Elles m'ont désigné un lit encombré de couvertures bariolées, rigides comme des tapis, posé dans l'un des coins de l'unique pièce de la maison. À l'autre bout il y avait deux autres lits, sans doute ceux des filles, et au milieu une table, des coffres le long du mur, et rien d'autre si ce n'est une énorme télé. De fines feuilles de plastique étaient punaisées à certains endroits stratégiques à même le torchis, probablement pour stopper quelques courants d'air.

J'étais excité à l'idée de partager avec elles d'enrichissantes conversations, ou bien d'être témoin d'une tranche de vie exotique, mais le soir venu, la pièce, sombra dans la pénombre et les trois filles s'allongèrent sur leurs lits dans la lumière bleutée de la télé. Je suis

---

11 Blouse traditionnelle tissée à la main des femmes maya.

ressorti dans la nuit.

À deux pas de la maison, j'avais remarqué deux monticules de pierres aux allures pyramidales. Elles étaient de petites tailles et en mauvais état, séparées l'une de l'autre par un aplat d'herbe. Je me suis mis à m'étirer dans l'épaisse obscurité d'une nuit sans Lune, puis me suis assis sur une pierre, les yeux fermés, en méditation. Des petits bruits, cailloux percutés, tissus froissés, m'ont tiré de ma concentration. Une ribambelle de lumières jaunes, six ou sept, des chandelles, remontaient du chemin en dansant et s'arrêtèrent au pied d'une des pyramides. Une ombre escalada l'une des parois et alluma un feu à son sommet, faisant soudainement apparaître les silhouettes lugubres d'un homme voûté accompagné d'enfants et d'une croix. Une fumée claire s'échappa du foyer. De mon point de vue lointain j'imaginai le vieux instruisant les petites ombres sur les rites anciens et je m'en suis félicité. Rites sauvegardés, toujours vivants, faisant face au rouleau compresseur chrétien. Quelle chance j'avais d'en être témoin.

Recouvert du manteau nocturne, je me suis éclipsé discrètement et m'en suis retourné à mes demoiselles... Il faisait froid dans ces montagnes, et il pelait presque autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les filles étaient toujours là, à mater leur télé, gloussant la main devant la bouche en glissant discrètement des regards de mon côté. C'était marrant. Il n'y avait rien dans leur baraque, même pas une couche de chaux sur les murs, ni une cheminée avec un petit feu bien chaud dedans. Que dalle, sauf cette sale télé dont les lueurs colorées dansaient sur les trois visages. Une télé pour cheminée...

Pendant les quelques jours passés là-bas, j'ai marché sur les pentes boisées pour prendre un peu de hauteur, me trouvant un rocher sur lequel m'asseoir pour contempler avec angoisse mon retour approchant...

*Que vais-je faire en rentrant ? Trouver le moyen de remplir mon bol bien sûr. Avoir un toit, de quoi me vêtir, mais après ?*

C'était un dimanche, et en regagnant le centre du village après une longue ballade, j'ai assisté à l'une des scènes les plus déglinguées de mon voyage. C'était le jour du seigneur, les évangélistes avaient fini leur procession MacDonal'd à travers les rues terreuses et un bon nombre d'hommes vêtus de leurs traditionnels et somptueux chemise-blanche-pantalon-rayé-rouge titubaient, se tenaient bras-dessus bras-dessous, culbutaient sur des corps vautrés dans les caniveaux boueux. Engueulades, empoignades, un mec courait après un autre, poings fermés, la moitié du village mort de rire tout autour. Pour Todos Santos, le jour du seigneur est jour de lâchage, une soupape de sécurité en forme de cataclysme éthylique. Les types triment six jours sur sept, mais le septième jour c'est l'apothéose et grâce à lui tout devient acceptable. Plus besoin de révolution. Les papas font trinquer les mamans et les enfants en rentrant à la maison et tout est en ordre.

Puis je suis allé à la projection d'une ONG de deux documentaires faits sur Todos Santos : l'un à la fin des années soixante-dix, avant la guerre sanglante, et l'autre pendant celle-ci. Et à Todos Santos ils ont de bonnes raisons de boire, ils s'en sont pris plein la figure, coincés en tenaille entre les forces gouvernementales d'un côté et la guérilla de l'autre, sans évoquer les bombardements américains à la frontière mexicaine dont personne n'a jamais entendu parler. Au Chiapas l'insurrection zapatiste était essentiellement indigène. Au Guatemala les guérilleros étaient souvent issus des universités de la *Ciudad*. Pleins de bonnes intentions, ils voulaient améliorer le sort des indiens, et certains d'entre eux les rejoignirent. Mais ceux qui restaient dans les villages étaient enrôlés de force dans des milices organisées par l'armée (les réticents étant tout bonnement massacrés). De toute façon nombre de villageois ne pouvaient comprendre qu'on puisse vivre « comme des bêtes », là-haut, dans la sauvagerie de la forêt, en dehors de la communauté salvatrice. Luttés fratricides, charniers, et, pour finir, une communauté brisée toujours exploitée saisonnièrement dans les plantations de melons ou de café, avec, par bonheur, les femmes qui soutiennent le tout. Les Femmes, la Terre... J'ai quitté Todos Santos le coeur lourd...

Les bus, les mayas, la poussière...

Pas d'enfants pour m'accueillir cartes d'hôtels à la main à Nebaj, juste un vieux brouillard jaunie et une terre ocre jonchant les abords du zocalo. Je n'avais relevé qu'une adresse pour ce village dans le guide de Lisa : Las Tres Hermanas, une pension rustique envahie par les poules, mythiquement tenue par trois sœurs à la généalogie hispanique. Sauf qu'il n'en restait plus qu'une, toute fripée et courbée sous le poids de ses cheveux de neige.

J'y ai passé plusieurs jours à parcourir les collines alentours avec un anglais rencontré dans le bus.

*Nebaj est l'endroit le plus chouette où je me sois promené. Vallées enchanteresses dont la verdure évoque nos montagnes européennes. Cacul, de l'autre côté du col aux moutons : après le village, sur la gauche, on trouve la ferme qui fabrique le meilleur fromage d'Amérique Centrale. On s'en remplit le ventre avec Mark, un backpacker dans mon style.*

Mais, foulant cette géographie bucolique, comment éluder ces charniers invisibles de Maya Quiche, sous nos pieds, dans la terre desséchée...

C'est étrange cette schizophrénie perpétuelle : la beauté éternelle des choses telles qu'elles sont, dans l'instant, et les causes et les effets, qui s'inscrivent en cicatrices sur les corps, dans les esprits et sur le monde...

Pour se sustenter, on est parfois allé dîner chez l'habitant, et on a pris plaisir à parcourir le marché aux légumes, capharnaüm d'odeurs tropicales, pour avaler nos découvertes du jour, avocats, citrons verts, *tamales* pimentés, bananes, papayes, pastèques, sur la petite table du préau avant de terminer dans l'un des hamacs pendouillant entre deux poteaux.

Les indiennes portaient le plus chouette des costumes, des blouses à motifs tarabiscotés rouge, vert, blanc, jaune, de longues jupes

rouges à rayures jaunes, des ceintures pleines de symboles et de mythes, des coiffes à pompons : une merveille. Elles tissaient tout elles-mêmes. Souvent, elles venaient vendre le fruit de leur travail à Las Tres Hermanas. Nous, affalés fainéants dans les filets de nos hamacs regardions avec détachement. Mais le boulot était splendide et elles avaient l'air vraiment heureuses lorsqu'on céda à leurs demandes. J'ai essayé de ne pas dépenser mais j'ai tout de même craqué sur l'une de leurs ceintures à pompons de deux kilomètres de long.

Le long des soirs à la pension, j'ai rencontré une métisse aux origines Häida, cette tribu de la côte nord-ouest du Pacifique, Canada, dont l'art fameux orne mes épaules. Ça m'a touché. Troublé... J'y pense encore... La peau, c'est profond...

Je suis repassé par Chichicastenango, y restant quelques temps en marge du marché dominical. Ensuite, le Lago Atitlan n'était plus très loin.

*Retour à San Pedro La Laguna, Atitlan. Des sensations et souvenirs usés affluent. Ce temps passé avec Lisa... Cet endroit est toujours aussi fort, les mots ne sauraient le décrire.*

Tout au long de ce nouveau périple, j'ai été accompagné par le fantôme de Lisa, têtu, entêtant...

*Un endroit imbibé de pouvoir, des collines et des volcans qui aspirent nos esprits, attirent nos corps. Des villages lents, perdus dans l'espace, rattrapés par le temps...*

La plupart des habitants ont des bouts de plantations de café sur les flancs du volcan et un certain nombre d'entre eux commencent à s'investir dans l'activité touristique pour arrondir leurs fins de mois. Ainsi Domingo, mon proprio, avait ouvert ses cages à lapin bétonnées peu de temps avant et des familles tenaient des comedores très roots ici et là.



À San Pedro, la faune est à peu près la même qu'à Zipolite. À côté du débarcadère, des occidentaux louaient une bâtisse qui abritait un café et faisait office de cinéma en proposant sur sa télé un film « culte » chaque soir. Un peu plus loin, il y avait un autre café, une sorte de préau posé sur une terrasse herbeuse, tenu par des routards de passage. Ça, c'était le lieu un peu branché qui organisait les *full moon parties* à la sauce Rainbow Family avec musique techno-transe et déco fluo. J'ai traîné dans ces endroits, mais je n'ai pas réussi à me mêler, à me fondre véritablement dans cette communauté de voyageurs, sauf en jouant du tambour avec le patriarche d'une petite famille hippie qui louait une maison sur le bord des eaux assoupies du lac, pendant les crépuscules rosés de mars. Peut-être était-ce l'effet « ombre glissant sur le relief du pays ». Ou bien le poids de la mélancolie, qui pousse à prendre ses distances.

En tout cas, en passant ici en janvier avec Lisa, j'ai eu l'impression de découvrir un endroit fabuleusement unique. On avait été frappés par ces arrières cours aux allures africaines, en terre séchée ou peintes à la chaux, petites cours d'un temps suspendu où la terre façonnée remplace nombre d'ustensiles, où quelques brindilles semblent brûler en permanence, où des enfants et des femmes préparent des légumes en cercle de rires.

Ici, tout m'a semblé en accord avec ce que j'avais fantasmé sur l'Amérique Centrale, du cadre naturel de plantes sèches, de cactus, de chemins poussiéreux, de montagnes troubles, jusqu'à l'art de vivre des villageois. Cette rive isolée a été épargnée par le tourisme de masse, un peu moins touchée par les remous de la guerre civile, et le café frais, dont on sentait l'odeur de vomis partout lorsqu'il séchait à l'arrière des entrepôts, a apporté à la région un minimum de confort matériel. Mais Panajachel, sur la rive opposée, devenue en quelques années une station formatée, laisse présager de l'avenir de ce petit paradis. On sent la population moins frénétique qu'au Mexique, au Guatemala. Dans ces montagnes, l'âme indienne est omniprésente. Et les indiens font ce qu'ils ont à faire sans se soucier des frasques des *gringos*, *tranquilo*, toujours. Comme si ils avaient le Temps. J'ai tenté de les copier avec persévérance.

*Tous les jours je vais me tremper dans le lac, petit chemin de terre à descendre entre de gros rochers, aboutir à une pierre plate immergée. En m'asseyant dessus j'ai de l'eau jusqu'à mi-poitrine comme dans une baignoire, une baignoire sans fin au milieu des pics et des volcans. De quoi pleurer de bonheur, surtout ce jour gris où une pluie fine m'a envoyé dans un monde mythique et primal d'eau, de brume et de montagnes.*

*Depuis le devant de ma chambre le volcan me regarde et m'invite à nouveau.*

Pourtant je n'en ai pas refait l'ascension. À droite du San Pedro s'élevait la dent cassée caractéristique de la Santa Clara. Un anglais, un black au corps athlétique, s'était vanté de l'escalader plusieurs fois par semaine, « Pour rester en forme... Mais, ça m'arrive aussi de monter le San Pedro. » Santa Clara m'attirait tel un aimant. « Tu n'as qu'à suivre le chemin. C'est un peu raide parfois, mais il va jusqu'à un village derrière la montagne et des indiens l'empruntent tous les jours. »

Il était tôt lorsque je me suis levé. Le reflet du soleil, un disque rouge perçant la brume matinale, ondulait pacifiquement sur le lac. Je m'étais confectionné un petit casse-croûte, mais, comme pour mon ascension du San Pedro, je n'avais pas l'intention d'y toucher avant d'avoir atteint le sommet. Pour garder un esprit fluide, ne pas mettre de barrière entre moi et les choses, entre Santa Clara et moi. J'ai grimpé jusqu'au zocalo puis, levant mon pouce, j'ai été pris par un pick-up. Un type à l'arrière m'a demandé :

*« hola !, de donde vienes ?*

*– De Francia.*

*– Aah, Francia 98.*

*- ??? »*

Le pick-up s'est arrêté peu après la sortie du village. J'ai pris un chemin de terre qui montait, profondément creusé, le long d'une crête étroite. Puis le sentier érodé se raidissait, serpentant autour de

rochers volumineux, de racines protubérantes et de troncs d'arbres tarabiscotés ridés par les ans, et m'obligeait parfois à escalader les parties les plus abruptes. J'étais impressionné par ce chemin profondément incrusté dans la montagne, sculpté par les milliers de pieds mayas qui l'avaient foulé au cours des siècles passés.

L'escalade tortueuse à l'ombre de la végétation torturée dura deux bonnes heures, après quoi le chemin s'est adouci et élargi alors que je dépassais le sommet par la droite. Je me suis mis à chercher des yeux un chemin bifurquant sur la gauche. J'ai remarqué quelques traces de pas discrets dans la terre meuble d'un parapet et j'ai senti que je pouvais tenter ma chance en les suivant. Après le parapet j'ai longé un champ jusqu'à une haie de broussailles. J'ai avancé, j'ai fouillé, et dans un enchevêtrement sauvage de plantes et d'arbustes, j'ai retrouvé une piste qui montait en épingle à cheveux sous les feuillages. Guidé par un fil invisible, je suis arrivé au sommet, attendu par deux stèles jonchées d'éclaboussures de cires colorées, pétales de fleurs, plumes de poulet. Santa Clara était un lieu de pouvoir consacré aux rites mayas, j'offre aux divinités, les divinités m'accordent leurs faveurs.

Depuis le sommet, le regard embrassait le lac d'un côté et toute une ribambelle embrouillée de vallées et de montagnes de l'autre, alors qu'un deuxième chemin menait tout droit à un village entouré de champs bruns en contrebas. Je me suis écrié : « Ah !, terre de mythes et de rites antiques, terre imbibée de mystère, je ne suis qu'une goutte d'eau sur ta toile cirée ! » Un gringo est voué à la superficialité dans ce pays de chamanes et de sorciers, « On n'aura jamais accès à ces secrets !... » Cependant, en pensant à mon voyage, à l'aigle de San Cayetano, et même à la Vie en général, je pouvais voir tant de coïncidences, d'intuitions imprévisibles, d'étrangetés, un fil qui tissait la toile de nos existences. karma, forces invisibles, Esprit... Tout était là et tout pouvait arriver. Du haut de mon promontoire je le sentais plus que jamais, alors merde aux frustrations de me sentir tellement en dehors de cette culture insaisissable, secrètement omniprésente, de stèles désertées... La Vie est Magie...

San Pedro le jour :

*Les nuages s'illuminent tour à tour de couleurs orangées surnaturelle. Transformations, une méthode sans nom... Les teintes se fondent les unes aux autres au hasard des nappes brumeuses qui viennent lécher le volcan. Le volcan s'évanouit dans le brouillard, les eaux du lac apparaissent...*

San Pedro la nuit :

*On devine à peine la silhouette du volcan dans la nuit... Juste un noir un peu plus noir qui absorbe mon âme...*

J'ai fait un rêve un ou deux jours avant mon départ. Il y avait tout dans ce rêve, tout ce qui était irrésolu en moi : ma famille, gagner mon pain, l'amour, les femmes, la solitude, la quête spirituelle. Un gros bloc d'irrésolution. Mais pas forcément une barrière... Un rêve très dense jusqu'à mon réveil brutal au point du jour :

*Il fait encore noir sur San Pedro, le cochon crie tout ce qu'il peut pour sentir qu'il est encore vivant. Sa voix s'éteint petit à petit dans l'aube naissante. Après quelques sursauts de vie, cris languissants s'estompant au fur et à mesure, de plus en plus sourds, espacés, c'est la fin... Partie la vie... Je ne sais où... Mystère... Encore... Au matin les villageois font la queue le long de la maison du voisin pour leur morceau de viande. Ils repartent avec des paquets sanguinolents...*

Le matin était magnifique lorsque j'ai pris le bateau pour traverser une dernière fois les eaux lisses du lac. Fendre les flots assis sur le toit, en compagnie d'une autre voyageuse, et du bleu partout autour. Bleu lapis-lazuli des eaux du lac, bleu du ciel, intense et pur, bleu brouillé des volcans et des montagnes, les yeux de la fille... Jusqu'à l'embarcadère de Panajachel. En un coup de pouce, j'ai été emmené par une voiture jusqu'à la Pan American Highway : de là, le long serpent de bitume remontait vers le nord ou descendait vers le

sud. D'un côté Guatemala Ciudad, le Salvador, un peu plus d'océan et de surf, et de l'autre, le Mexique, *El Desierto*, le plein de Mystère dans les cactus. Avec le mois d'avril débutant, j'en entendais de plus en plus parler du désert, lorsque je me posais parmi les porteurs de sac à dos de San Pedro. Je suis resté indécis quelques instants le long de la longue route, sous le soleil de onze heures. Le Nord, le Sud... Et puis j'ai suivi mon cœur. Je ne pouvais me mentir, il fallait que ce soit le désert...

Sur mon chemin, je suis passé par quelques bleds guatémaltèques improbables, comme Momostenango, la capitale des sorciers, où il m'a semblé n'en croisé aucun, avant de regagner le Chiapas dans les lueurs d'un matin violet.

*Le Guatemala a été bon pour moi, j'y ai vu des couleurs à s'évanouir, en déambulant en bus dans les montagnes vertes et jaunes, ciel violet. J'aurais presque envie de rester ici. Mais je ne suis qu'un gringo...*

À San Cristobal j'ai passé du temps à Na Bolom, la maison du Jaguar, un lieu dédié à la culture Maya et aux indiens Lacandon...

Et puis ce fut le retour à Zipolite, ce passage obligé...

C'était mi avril, Pâques, la *semana santa*. J'ai retrouvé Zipolite comme jamais je ne l'avais vu avant, avec toute une populace de touristes, mexicains, des jeunes, des étudiants, qui grouillaient, dormaient partout, dans tous les sens.

Même à la Posada del Mar, il ne m'est resté qu'un petit bout de *palapa* pour accrocher mon hamac.

Il faisait beaucoup plus chaud qu'en mars et il était difficile de bouger son corps pour le trimbaler dans la fournaise d'après dix heures. Et puis toute cette foule. Inutile de chercher la tranquillité, même le long des crépuscules de la *playa del amor*. Tous les soirs c'était une java interminable de tam-tam autour de feux rassemblant chacun des dizaines de personnes hululantes et dansantes, et, sous

le couvert de cette énorme affluence, les chapardeurs circulaient sans vergogne. Ainsi, je me suis réveillé un matin avec le contenu de mon sac déversé au pieds de mon hamac, entre mon québécois de voisin et moi. Ça s'est passé alors que je dormais à poings fermés. Flip !, et exit quelques pesos et mon couteau suisse. D'une certaine manière, ça a été une bonne leçon car je m'étais mis à compter mes sous débilement en essayant de faire de ridicules économies sur la moindre dépense. C'est là l'un des travers des routards qui, à force d'essayer de dépenser le moins possible, finissent par ne plus penser qu'à ça.

J'ai voulu échapper à la foule. Je suis allé au village suivant.

### San Augustinillo

J'ai tendu mon hamac au bout d'une *palapa*. Le *comedor* était situé en plein sur la plage à une trentaine de mètres des eaux furieuses de l'océan. Il y avait des musicos québécois qui squattaient également la *palapa* à longueur de journée, mais dormaient dans une tente plantée un peu plus loin, dans l'ombre parcimonieuse d'une poignée de cocotiers encore dépouillés par l'ouragan de novembre. J'ai passé là trois jours indolents, m'activant tôt le matin et tard le soir et passant les accablants après-midi en siestes, longues lectures dans le hamac et papotages multiples. La proprio nous disait : « Et vous êtes là, à vous prélasser toute la journée... » Et on lui répondait : « Ici, même en bossant vous êtes *tranquilo, senora*... Nous on a vécu le purgatoire à bosser dans la foule, le froid, le stress, la fumée et le béton pour pouvoir venir ici ! » Alors elle souriait, finalement heureuse de remplir nos ventres de ses plats piquants comme des cactus.

Avril, tout le monde s'apprêtait à remonter vers le nord, et nous avions du désert plein la tête. Pour toutes les personnes que j'ai rencontré, désert semblait irrémédiablement rimer avec peyotl, et, pour moi, peyotl rimait avec Castaneda, ses déambulations nocturnes dans des paysages arides, ses visions de Mescalito lui apprenant la

manière juste de vivre, les chants chamaniques. Pourtant, je ne vais pas dans le désert pour ça. Je m'imagine jeûnant, zigzagant entre les cactus pendant des heures avant de trouver un endroit propice où je m'assiérai en méditation au coin d'un feu jusqu'à ce que toutes mes questions soient résolues, jusqu'à ce que je comprenne enfin. Quelle direction prendre, quelle révolution faire, ce que je fous ici... Non, je n'ai pas l'intention de me stupéfier la cervelle. Je vais faire comme tous ces indiens des plaines avant qu'ils ne rencontrent le peyotl.

Mais le désert est grand et je n'avais aucune idée d'où aller... Jusqu'à ce que, dans le minibus quittant la côte, Casquette Rose et moi nous sommes percutés. J'ai son petit plan dans les mains maintenant et mon bus roule à une vitesse raisonnable sur une autoroute quasiment vide, à travers le paysage desséché d'avril.





Mexico-Matehuala : du gâteau. Laisser le bus rouler, rouler, rouler sur l'autoroute pour la frontière nord. Et puis on arrive dans le désert sans trop s'en rendre compte. C'est plat, parsemé d'arbustes, de buissons rabougris, et sans aucun de ces grands cactus qui s'élèvent royaux dans les émissions de télé. Tout plat, poussière brune, quelques collines ici et là : ça ne paye pas de mine...

J'arrive à Matehuala vers seize heures, les sens acérés par ce nouvel environnement. « Un bus pour La Realidad ? », oui, il y en a bien un qui attend en ronronnant au bout d'un quai vide. Le car est vide lui aussi, et il se remplit à peine en traversant les faubourgs de la ville avant de regagner l'autoroute. Puis, suivant les ramifications chaotiques des voies humaines, il finit par bifurquer sur une piste plus étroite menant à un relief surgissant puissamment du plateau désertique. En quittant la grande route pour fendre la désolation desséchée et approcher la masse sombre des montagnes, le soleil s'éclipsant derrière celles-ci, je commence enfin à ressentir l'atmosphère si particulière imprégnant ces lieux. Et lorsque mon car se met à grimper et à traverser un village à moitié abandonné aux teintes orangées, murs effrités, des ruines en perdition dans les rocs et le paysage, mes tripes se contractent instantanément. Je ne suis pas n'importe où ici.

Le car stoppe sa course sur une place taillée dans la roche. Il faut monter dans un bus plus petit pour emprunter un tunnel et accéder à La Realidad. La Realidad del Norte, ancienne ville minière, délaissée au moment de la chute des cours de l'argent, a tourné spectrale, fantomatique. Elle surgit sur la droite lorsque le minibus sort du tunnel, couleur de sable, le fond d'un cirque, prisonnière de collines rondes et calcinées.

Depuis le parking, une ruelle s'enfonce entre les hauts murs d'une église et un bloc de maisonnettes, appelant le voyageur à pénétrer l'étrange univers de la cité. J'essaye de déchiffrer le plan sommaire

que m'a fait Casquette Rose : *plaza, cuartos y banos, iglesia* et finis par prendre une piaule dans une maison située juste au-dessus de l'église. La patronne me conduit à travers une arrière-cour jusqu'à une petite pièce sombre, fraîche, simple, très simple et pas chère. Je n'ai pratiquement rien emmené avec moi : des affaires de toilette, appareil photo, carnet et mon mini-sac-de-couchage récupéré à la Razza avec une lettre de Lisa me contant son parcours mexicain, son voyage express à Cuba, la salsa, les barreaux de chaises, « *Fabulous !...* ».

Une fois installé, je ressors, battant les pavés jaunes, et monte la pente douce d'une colline située au bout de la ville. Elle se termine par un précipice, une gorge profonde le long de laquelle un chemin mène à Estacion de la Realidad, tout en bas de la montagne. La colline est couronnée de trois croix impressionnantes, deux blanches et une noire, érigées ici à l'occasion de Pâques, et offre une bonne vue d'ensemble de la ville en ruine. Ville sertie dans le creux d'une main statuesque. Les collines lunaires, pentues, aux nuances ocres et oranges, semblent sur le point d'absorber ce morceau de civilisation révolue. Murs esseulés dissimulant des petites familles de cactus tordus. Cascades pierreuses, bâtisses sans toit, toute une urbanité s'effilochant inexorablement sur ses extrémités, à peine retenue par un centre préservé d'où jaillit le sombre clocher de l'église. Jamais je n'ai vu paysage à la fois si désolé et si présent. Je me sens petit, tout petit, et c'est ainsi que se présente le théâtre de mes dernières aventures mexicaines...

La nuit tombe rapidement. Le ciel cristallin fait place à un plafond étoilé d'une densité à pleurer. C'est sous ce toit scintillant que j'enfourne au coin d'un square quatre *quesadillas* en guise de dîner. Bien que connaissant une renaissance relative, La Realidad del Norte reste anonyme et je n'y croise pratiquement personne dans les rues glacées. Car il fait froid. On est à deux mille cinq cents mètres d'altitude...

Couché sur le dos dans ma chambrette d'ascète, des questions serpentent sur les parois décrépies, dans la pénombre. Qu'est-ce

que je fous là ? Suis-je à ma place ? Ces murs froids et nus... Mon petit sac à dos plein de vide...

Les pensées glissent, glissent. Je m'endors...

Le lendemain matin, je fais quelques photos des rues en ruine, achète de quoi me sustenter sur une petite place, puis, armé du plan de l'américain, je me mets en route pour El Quemado, la montagne sacrée des Huichols, celle du sacrifice primordial, mort et résurrection de l'enfant soleil, l'endroit où ils se rendent chaque année pour y déposer des offrandes et implorer la guidance des forces invisibles avant de descendre dans le désert y faire provision du Peyotl. Une fois la récolte terminée, ils la ramènent chez eux et, au cours de fêtes rituelles, s'en servent pour retrouver l'essence de toutes choses...

Un collier de turquoises acheté à Zipolite, un os sculpté pendant mes heures perdues, quelques pastilles de copal : je compte utiliser tout cela comme offrande en arrivant sur la colline. « Il faut que je me prépare à ma quête de vision », me dis-je, et puis l'américain m'a conseillé de le faire. « Mais, il est pas un peu fou ce clodo des plages ? Et puis, je suis pas un Huichol... »

Je prends une route qui mène à une mine désaffectée, passe sous l'arche solitaire de ce qui fut sans doute un portail, franchis une crevasse sur un pont maigrichon. Parcourant ce paysage, l'esprit concentré, je commence à sentir une chaleur particulière me parcourir les mains. Depuis le pont, je remonte jusqu'à un col s'ouvrant sur un plateau vallonné. Je m'immobilise, bouleversé... Mon regard embrasse une étendue d'apocalypse de collines et de dunes cramées. Sur ma gauche, une petite maison dissimulée derrière quelques murets de pierres branlantes, implantée ici telle la gardienne solitaire d'un monde magique, semble connecter la vallée des hommes à celle des dieux. Après quelques minutes passées en contemplation, je me résous à faire mes premiers pas sur le plateau.

Il paraît si difficile pour chaque plante, pour chaque animal,

de s'adapter et de survivre dans ce milieu hostile que tout l'environnement irradie une force de vie d'une intensité poignante. Mais c'est sans doute là le chant des déserts, bien connu de tous ceux qui en ont fait l'expérience... Des cactus, agaves, *mesquites*, un arbre par-ci, un buisson par-là, une myriade de touffes d'herbes sèches accrochée à une rocaïlle orange crépitant sous les pas, et, tout au fond, je la reconnais entre toutes, se détache El Quemado, la montagne brûlée, Lehunar pour les huichols, avec sa moitié en forme de pyramide et l'autre en dos courbé. Cependant je ne me précipite pas vers elle, je veux prendre mon temps, l'observer un peu, l'approcher prudemment. Je fais d'abord un détour par les vestiges de ce qui fut peut-être une maison, puis, parcourant les vallons sur des sentiers presque indissociables du paysage, je finis par diriger mes pas vers la colline sacrée.

Ça peut paraître idiot dans notre monde où l'humilité n'a plus évidemment sa place, mais c'est avec un respect mêlé d'une pointe d'angoisse que je commence à la gravir. Pourtant mon esprit est clair et décidé, ce que je fais me semble juste. Sur le versant que j'escalade, une véritable armée de petits *mesquites* dressés-droits forme un dernier rempart avant l'arrivée au sanctuaire proprement dit. Le sentier mène exactement à la démarcation entre les deux parties de la montagne, la pyramide et le dos, et j'accède à une surface bombée d'une vingtaine de mètres de large avant le vide ou plutôt le désert qui s'étend tout en bas, immense et plat. Sur ce promontoire, je trouve trois cercles de pierres les uns dans les autres, le plus grand faisant sept ou huit mètres de diamètre et les deux autres, peut-être trois mètres et un mètre. Le plus petit semble avoir servi pour des feux car sa surface est couverte d'une épaisse couche de cendres. J'observe cet assemblage avec circonspection, me demandant si je dois y entrer pour faire mes offrandes.

À quelques pas du cercle, je remarque trois sacs de couchage chiffonnés autour des vestiges d'un feu. « *Hola, que tal ?!* », un jeune autochtone, genre cabri, dévale la pente en bondissant de cailloux en cailloux, probablement soucieux de la sécurité de ses affaires, mais en voyant ma face de touriste, son visage s'adoucit et on

engage la conversation :

« T'as passé la nuit ici ?, je lui demande.

– Ouais. J'habite en bas, à Estacion. J'ai une amie qui est venue me voir de Mexico alors, avec ma femme, on l'a amenée ici et on a pris de la mescaline. Tiens, regarde. »

Il sort de sa poche un petit sac plastique contenant une poudre jaunâtre, l'équivalent d'une boule de billard. « T'es venu pour Jikuri ? », me demande-t-il. Jikuri c'est le nom huichol pour le Peyotl, une divinité. « Non, je pensais faire des offrandes. »

Il n'y a pas un souffle de vent alors que nous discutons tous les deux aux côtés des cercles de pierres d'El Quemado. Pourtant, un petit tourbillon tout dense, tout compact, de deux ou trois mètres de haut, surgit de nulle part, coupant net notre conversation, avalant notre attention. Il passe près de nous en se dirigeant vers les cercles, y fait une incursion avant d'en ressortir pour s'évanouir dans l'air immobile aussi invraisemblablement qu'il est apparu. Aigle-tourbillon !, esprit !, retour au vide ! Je reste figé de longues secondes en scrutant les cercles de pierres. « Eh oui, ça se passe comme ça par ici... », me dit le mexicain en commençant à remonter la pente de la pyramide.

Sans plus attendre, je sors les offrandes de mon sac et me dirige vers le centre du cercle. Là, j'allume quelques pastilles de copal dans une cavité créée par un groupement de pierre et enfouis mes turquoises et mon os sous la cendre, soudainement persuadé de la valeur de cet acte. Avec une sincérité troublante, je me mets à invoquer les forces naturelles et surnaturelles, les montagnes, le désert, le Soleil, la Vie, tout, remerciant à tort et à travers pour la vie en général, pour mon voyage et pour tout ce qui va advenir, puisque tout sera parfait, tout comme est parfait cet instant où chaque chose a trouvé sa place. Je joins les mains en mon sempiternel salut bouddhique, puis sors du cercle pour remballer mes affaires et jeter un dernier regard à cet endroit... « *Buena suerte amigo !* », me lance le gars redescendu avec ses compagnes, « *Buena suerte, hasta luego !* », je leur crie, avant de repartir le long de mon chemin, des ailes d'aigles collées à mes chaussures...

*Elle n'a pas froid aux yeux, la jeune fille de la petite maison du col. Elle passe non loin de moi dans sa splendeur ensorceleuse, m'interpellant-large-sourire pour me demander si j'ai pas dix pesos pour elle, « Hé gringo, t'as pas dix pesos ?! », tout ça en continuant son chemin d'un pas énergique sans même attendre ma réponse. Elle va rejoindre son âne attaché sur le versant opposé, hihan, hihan, « adios ! » Qu'est-ce qu'une beauté pareille fait dans une maison aussi paumée et merdique ? Est-ce donc elle, la gardienne du monde magique ? Quelle vision somptueuse de la voir dévaler le chemin à califourchon sur son âne sautillant...*

Après mes étirements et ma méditation matinale, j'emprunte le chemin défoncé qui descend le long de la gorge jusqu'à Estacion. Soleil radieux, ventre vide... J'ai décidé de jeûner tout au long du jour pour me préparer à mon séjour dans le désert... Il y a encore de nombreuses constructions à l'abandon le long de cette route, et parfois un minuscule village écrasé par un paysage dramatique, mais les teintes sont plus pâles, plus douces, que les oranges intenses de La Realidad. Lorsque je croise des petits attroupements d'arbres, je m'imagine y tendre mon hamac et y passer la nuit. Ouais, ça me semble faisable... Après deux bonnes heures de marche, la gorge finit par s'ouvrir à l'énormité du désert et je quitte bientôt la masse montagnaise pour continuer la route filant rectiligne à travers une variation surprenante de cactus et de plantes rabougries. Vers quinze heures, je parviens enfin à un village assez laid où des maisons cubiques émergent péniblement d'un océan de poussière. Suivant le tracé du plan de l'américain, je n'ai pas trop de mal à trouver la petite église et, dans son ombre, la pension de la *senora* Savas. Je pousse la porte de bois vermoulue encastrée dans un mur d'adobe craquelé, et pénètre une cour longiligne où deux petits arbres sont plantés à droite de l'entrée dans une terre orangée. La cour est coincée entre le mur de l'église d'un côté et le bâtiment contenant les chambres de l'autre. En fait de chambres, il s'agit plutôt de dortoirs. La *senora* Savas, vieillearde tassée aux cheveux

blanc, me désigne la première d'entre elles où je pose mes affaires sur l'un des lits. Sur les murs blancs, une guirlande de fresques naïves a été tracée par les mains fiévreuses de voyageurs de passage, probablement au gré d'hallucinations ou d'intenses révélations, car, en les déchiffrant, j'y découvre un mélange de Jésus, de boutons de peyotl et d'animaux tarabiscotés.

La pension est véritablement l'antichambre du désert pour les *peyoteros* venant chercher leurs visions dans la région.

« Je suis là depuis quelques jours, me dit Fidel. J'ai déjà fait mon pèlerinage annuel dans un coin secret du désert. J'ai fait ma cure d'Esprit. Je fais ça deux ou trois fois par an. C'est comme une retraite, je fais le plein d'énergie comme ça... » À part lui, il n'y a qu'une petite bande de japonais traîneurs de pat'd'eph' qui occupe la dernière piaule. Après celle-ci un cabanon contient une « douche » terreuse et sombre et un peu plus loin, cachés par un grand arbre, on trouve les chiottes secs, bio. Petit hôtel du désert. C'est rustique, très rustique. C'est parfait.

C'est parfait, mais mon ventre crie famine et le tai-chi n'arrange guère mon état. Mon plan ? Passer la nuit ici, filer le lendemain pour un endroit convenable dans le désert, y méditer et revenir ici le jour d'après. Voilà *the masterplan*. Je m'allonge sur le lit, les doigts croisés derrière la tête et me mets à parcourir du regard les poutres du plafond, me remémorant les heures passées dans ma cabane de Nexpa, sentant mes muscles se délasser les uns après les autres.

Quelle heure est-il lorsque Esteban déboile dans la chambre avec son sac de sport en bandoulière ? Cinq heures, peut-être six. « *Hola, que tal ?* », mugit-il. Fidel semble le connaître car ils partent tous les deux dans une longue conversation que, dans mon épuisement, je me sens incapable de suivre. Je les regarde gesticuler à l'autre bout de la pièce dans un nuage d'incohérence, puis replonge mes yeux dans les accidents innombrables du plafond.

« Eh mec ! », Esteban m'interpelle à travers sa moustache : « Eh mec, Fidel m'a raconté ce que tu comptes faire... Eh mec, j'suis désolé mais tu peux vraiment pas venir ici et imaginer repartir sans

rencontrer Mescalito, c'est pas possible !... » Il tire son sac de sport jusqu'à un lit voisin et me l'ouvre droit devant le nez. Là, amassée dans des sacs plastique translucides, je découvre la pâte jaunâtre d'une cinquantaine de boutons de Peyotl concassés. Merde... Je tire un visage inquiet vers celui d'Esteban, peau d'occidental, tignasse de paille lui tombant sur les épaules, petites lunettes de trotskyste et longue moustache d'Astérix dissimulant un sourire amical. Il me sort une poignée de cette pâte, l'équivalent de trois cactus, et me la met dans le creux de la main.

« Écoute, je ne sais pas si je peux. En fait, ça me fait un peu peur, laisse-moi réfléchir, lui dis-je.

- Réfléchis si tu veux mais laisse-moi te dire : tu peux pas venir ici sans rencontrer Jikuri ! Tiens, mâche-le bien avec cette pomme, ça fera passer l'amertume. »

Je regarde les boutons de peyotl dans ma main, tergiverse au bord du précipice, me trémousse devant l'évidence... À travers Esteban, Jikuri vient à moi d'une manière si impérative que je n'ai pas l'impression d'avoir le choix, comme si tous les chemins que j'ai parcourus en Amérique Centrale pendant ces derniers mois convergeaient vers cet instant. Angoisse, peur de la mort, réminiscences de ce que j'ai vécu six ans plus tôt dans l'obscurité syncopée d'une boîte londonienne. Panique ! Paniques que j'ai traîné des mois durant, découvrant le visage sépulcral de la mort dans tout ce sur quoi je posais mon regard, comme dans cette chanson de Brel, fabuleusement reprise par Bowie, « *My death waits among the leaves, in magicians' mysterious sleeves...* » Mais, puis-je comparer mes expériences chimiques londoniennes avec le Peyotl, plante-divinité utilisée rituellement par tous les indiens d'Amérique du nord ? Jikuri, premières empreintes du Cerf sur cette terre aride ! Là, plus question de drogue, de s'envoyer en l'air ni de portes de la perception. Plutôt une question de vie et de mort et de faire ce que j'ai à faire ici et maintenant. « Peut-être vais-je crever ce soir, loin de la France et de ma famille... », mais finalement peu importe ce qui va advenir, tout est parfait et je le sais. « Si je dois mourir, autant que ce soit comme ça... »

Je commence à mâcher la pâte, pomme, pâte, pomme, pâte, sous



les regards curieux de Fidel et Esteban.

« Ok, je vais aller faire un petit tour dehors, dis-je en avalant ma dernière bouchée.

– Ouais, t’inquiète pas. À plus tard. »

Je veux m'éloigner de l'urbanité sommaire d'Estacion en attendant que la substance commence à circuler dans mon corps, aller faire un petit tour dans le désert et le crépuscule...

Soulevant les poussières d'un chemin terreux, je longe le désert hérissé d'arbustes dépouillés. Hey !, allons fendre cette sauvagerie ! Je sens quelque chose se mettre en branle dans mon corps. Je sens quelque chose prendre place. Une énergie nouvelle. Très... ancienne. Zigzaguant dans les broussailles, une électricité bleutée, étincelles, commence à parcourir les branches. Déjà ? je me sens léger du corps et de la tête mais me demande si je n'imagine pas ce que je vois, ce que je ressens.

Retournant au village, un nouveau tourbillon de poussière s'élève sur la route devant moi. Puis, m'asseyant sur l'unique banc du quai de la gare, je suis complètement happé par la mécanique noire d'une locomotive à vapeur, échouée ici telle une grosse baleine semblant libérer ses derniers souffles.

Souffle, soouuffle, soufffl, soufffl, soouufffle...

En rentrant à la pension je suis profondément heureux de retrouver Esteban et Fidel. Ils ont fait un feu de branchages dans la petite cour, alors que les voix des arbres, du ciel et des poussières commencent à s'élever dans la nuit. Puis plus tard, les japonais parlent pas aux français défoncés, et j'aurais voulu clamer Rimbaud, « Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers... », mais j'ai complètement perdu ma bouche. Esteban et Fidel en rient. Je suis heureux. La nuit peut m'avalier...

Difficile de parler de ce que l'on vit avec Jikuri. D'abord le sentir s'emparer de vous petit à petit, le sentir vous investir pour prendre possession de vos sens, car en ingérant le cactus on a

vraiment l'impression qu'il s'agit d'une entité vivante, une entité venant de la terre, un petit morceau de terre, un morceau rempli de tous ses mystères, cosmos, Vie, un esprit bienfaisant pour qui l'approche avec respect.

Esprit ? Une force ! Qui, finalement, ne fait que révéler ce qui est en nous...

Jikuri, l'un des trois éléments de la Sainte trinité Huichol, Maïs, Cerf, Peyotl. Les cactus sont en fait les cornes du cerf divin, et ça, je le vois luminescent dans les branchages des arbres de la petite cour. Je vois tous les animaux de la terre dans ces branchages, interdépendants, frères, unité, tout comme je découvre véritablement les tableaux Huichols lorsque, allongé sur mon lit tard dans la nuit, je vois leurs motifs apparaître et disparaître dans le vide obscur. Lumières bleues explosantes, bubons-néons-rouges partout autour, puis ces filaments lumineux, conscients, vivants, qui paraissent sous-tendre toutes choses, toutes choses, toutes choses... Mais c'est avec le feu que la magie est la plus forte. Le feu, le soleil, l'énergie primordiale. Une connivence surréelle me relie à l'âtre. Je peux lire dans les braises rougeoyantes ma situation du moment et comment il me faut tout embrasser, accepter, cesser le combat avec « moi », tout ce rêve de San Pedro résolu. Ça chante dans ma tête :

*Il avance pieds nus sur la terre glacée,  
Tombe la pluie, souffle le vent,  
Il avance tout droit sur la terre glacée.*

Oui, le feu est mon ami et, les yeux ébahis, je peux me saisir des braises et les observer incandescentes dans le creux de ma main sans me brûler. C'est extraordinaire, c'est normal... C'est la Vie...

Après une ultime balade hallucinée dans le village, je laisse mon regard plonger une dernière fois dans les braises, peut-être dans l'idée d'en voir surgir quelque nouvelle révélation. Puis

je rejoins ma couche et le feu d'artifice continue tout au fond de mes yeux. Je colle les écouteurs de mon walkman sur mes oreilles et entreprends un long voyage dans un paysage à la Giger qui me fout la trouille. Pas si cool cette *drum n'bass*... Le paysage s'adoucit considérablement avec un bon reggae 76, céleste à souhait. Mes amis, je le sais maintenant, ne laissez pas n'importe quels sons se déverser en vous, car ces sons s'incrument fermement dans le corps. Karma, causes et effets. La Conscience...

Les heures passent et passent, et la sarabande d'images folles continue, pas décidée à s'assagir. Tout est lié, tout est vivant, magique, j'ai compris, maintenant je veux dormiiiiir bordel ! La sarabande continue, continue... Je ne sais quelle heure il est lorsque mon corps se délasse, s'assoupit et rejoint enfin les rêves pétaradants de mon esprit...

En me dirigeant vers le car pour Matehuala dans le matin embrouillé par un léger crachin, je passe à côté du vieux tronc d'arbre mort, énorme, blanchi par les intempéries, amené ici d'une forêt chiapanèque par les rails. Ce vieux tronc d'arbre qui, dans l'intimité de la nuit, m'a conté son histoire. Je me suis posé sur l'un des bancs du petit square en compagnie du gars croisé sur El Quemado, retrouvé ici comme par magie. Je lui ai dit *adios* en lui offrant un dessin... J'ai parcouru ces rues désertes avec l'œil de Mescalito. Mais ce matin, le sol granuleux a perdu de son relief, de sa clarté extraordinaire, et le filet bleu-ciel-vibromassant-optique qui le quadrillait a disparu. Fini les bourrasques violentes accompagnées de tourbillons anthropomorphes. De même, le train, dont j'ai observé hypnotisé l'acier noir des mécanismes dans les ronflements vaporeux et les cliquetis, a quitté la gare, écrasant les rails froids de la nuit jusqu'à Mexico ou ailleurs. Je n'ai plus rien à faire ici, Jikuri a ouvert les portes rouillées de mon cœur pour un moment, c'est fini. J'ai eu le temps de laisser un dessin de remerciement à Esteban, et maintenant il est temps de retourner dans l'étouffante capitale avant mon vol pour Paris.



Le bus. Retour à la *Ciudad*. Esprit encore fourmillant des mystères de la nuit, reliquats de Peyotl circulant dans les ramifications de mon corps, j'absorbe le paysage, si jaune, si sec, tentant de collecter en vain le vécu de ces derniers jours.

La Razza m'accueille de son sourire déglingué. Je n'ai pas très faim mais j'avale le *pollo* en sauce de la voisine sous les regards attentifs de ses enfants. Mexicains je vous aime !

Je m'endors facilement avec le sentiment du devoir accompli, d'avoir bouclé la boucle de ce périple...

*Retrouver Mexico c'est faire un petit pas vers le gris avant Paris. Paris, P.A.R.I.S. ! Paris qui se profile à l'horizon pollué dans son habit de croque-mort du dimanche. Mais, plus que jamais, je suis décidé à ne pas la laisser m'enterrer-miséreux dans son tombeau bétonné, ah ça non ! Je ne vais pas pouvoir éviter la civilisation folle des millions d'âmes, des millions de rêves qui s'entrechoquent, bâtissent et démolissent, alors en rentrant, je vais tenter de l'avalier toute crue, de la digérer et de la libérer en un long étron lumineux !*

Londres, Mexico, Paris. Le seul réconfort que je trouve dans la ville est dans ses ballets électriques et dans sa déliquescence, dans cette sauvagerie têtue qui s'imisce et se développe végétale dans le moindre interstice, qui s'expose en coulures poisseuses sur les trottoirs et se révèle en lézardes dans les murs droits et durs. Et c'est aussi dans ces choses que je prends mon pied pendant mes derniers jours mexicains, scrutant halluciné les reflets kaléidoscopiques de l'Avenida Cinco de Maio sur la vitre d'un café-déco-seventies, ou glissant le long des murs sales du centre historique dans la moiteur des nuits d'avril. Je peux encore sentir l'incroyable pouvoir du cactus circuler en moi, intuition, énergie, attention, et c'est tel un être surnaturel que je traverse les halos crépitant des néons, que je méclabousse le visage des électricités multicolores, que je passe

des heures à la Razza à contempler la flamme d'une bougie, sentir les molécules s'évaporer pour alimenter la flamme, petit soleil perdu des cancers d'urbanité.

Ah !, merveilles sur merveilles partout dans la nuit...

Je vaque également à quelques occupations résolument touristiques en payant une visite à l'incontournable Teotihuacan, citée pré-aztèque toute proche de Mexico. J'essaye d'y ressentir l'histoire de ce bout de terre, tout le vécu fantomatique de ces poussières et de ces vieux cailloux. J'imagine les rituels, la vie quotidienne, les sacrifices, superpose mes visions aux paysages, comme je l'ai fait dans toutes les ruines parcourues pendant mon voyage... Dans la Cathédrale de Mexico bâtie sur les ruines Aztèques, inutile d'imaginer quoi que ce soit, une énergie sombre et ancienne vous submerge. Je retourne aussi au musée d'anthropologie, surtout à l'étage consacré aux indigènes contemporains, et cours après un artisanat Huichol introuvable. Je bois mes *licuados* sur Cinco de Maio, je tai-chi dans le parc de l'Alameda, une connerie vue la pollution, squatte les cafés et les librairies. Il me reste si peu de temps...

Et puis les indiens manifestent pour leurs droits sur le *zocalo*, tentes dressées face aux ministères. Je passe leur léguer ma pharmacie, peut-être en auront-ils besoin.

« Alors, ça t'a plu le Mexique ?, me demande l'une des médecins bénévoles du camp.

– Oh *senora*, les mots me manquent. Je n'ai personne à qui dire merci, alors merci à vous, merci, merci, merci !, lui fais-je en joignant les mains.

– Ha ha !, *que vaya bien, y buena suerte, amigo*, bonne chance !...»  
Ouais, *buena suerte*, car même si je me sens au sommet du monde pendant ces derniers jours mexicains, je sais que tôt ou tard je me vautrerai à nouveau dans les caniveaux de la vie. Une vie de montagne russe... Mais ne perd pas de vue le fil, *cabron* !, le Centre !, la Lune ronde !...

Un croissant de Lune domine la Razza. Mon cul nonchalant est posé sur le pas de la porte de l'appart des volontaires. Eclairages poussifs et grésillant, sirène des flics à l'autre bout de la nuit. Silence. La Razza populo. Mes yeux parcourent ton mur aux couleurs du parti des travailleurs, juste en dessous, puis ils glissent sur tes improbables rails, au milieu de la chaussée. Horizon désenchanté, vive la vie !... La Razza *time*, j'ai vécu en ton sein. J'ai vu le plus beau des couchers de soleil sur le pas de cette porte, Zora, Lisa, Kay, Barbara et Hiroshi à mes côtés. Ensemble, côte à côte, silencieux... La Razza. Je claquerai cette porte une dernière fois, délaissant les clés à l'intérieur, sur la table à gauche de l'entrée. Je ferai mes adieux aux espègles qui courent dans les allées : donnez leur une main, ils vous prennent un bras ! Où seront-ils demain ? Se cassant les dents sur la *frontera*, glouglou Rio Grande, vendant de la came à Tijuana ? Montagnes russes de la vie, j'avance et puis Lisa...

Lisa qui m'a laissé un dernier mot avant de prendre son avion... « Passe me voir en Écosse ou à Londres. Je passerai te voir en France... » J'ai serré le bout de papier dans ma main...

À force, il a bien fallu que je dirige mes groles de sept lieues vers l'aéroport et mon avion boîte de sardines pour l'Europe. Mon avion... L'aéroport...

Des sièges, en lignes droites, sont occupés par des femmes, quelques enfants, des hommes, à journaux, à mallettes en cuir, lunettes, bagages à main ou à walkman-musique comme moi. Des sourires, du sérieux, du bronzage. Je recouvre tout cela de la saccade spatiale de la drum n'bass. Mais la musique des départs ding ding dong et les réacteurs en furie traversent aisément ma carapace sonore. C'est bientôt fini...

Je regarde à travers la baie vitrée la danse des électricités des pistes d'aéroport : véhicule à bagages, ses deux phares ronds foncent sur moi, croisant le gyrophare orangé d'une camionnette tandis qu'un minibus file illuminé, rempli de silhouettes figées, vers

la nuit constellée des points lumineux des pistes d'envol, tout en lignes bleues et jaunes.

Une énormité d'avion vient se garer juste face à moi, de l'autre côté du vitrage sur lequel se reflète la salle d'attente. Salle d'attente envahie des mouvements des voyageurs. Vacarme des réacteurs, ma musique irrémédiablement avalée...

Et je suis là, vacillant, vacillant, dans la blancheur sans pitié des néons de l'aérogare...

SANS FIN

























## Guyseika

- La guerre est finie, avec Luc Boussard, Deux Versants éditeur, 2002
- Tête de Fantôme, Deux Versants éditeur, 2009
- Poésie Terroriste, Sauvagerie Prod, 2015
- Voie Sauvage, Sauvagerie Prod, 2012/2015
- Surfmystik vélo, Sauvagerie Prod, 2015
- Tête de Fantôme remix, Sauvagerie Prod, 2018
- Sex, surf, sombrero et révolution !, Sauvagerie Prod, 2018
- Mystik friction, Sauvagerie Prod, 2018
- Chemins de laine dans l'Himalaya, Sauvagerie Prod, 2018

## Sauvagerie Production

- Complètement à l'Ouest, chronique d'un moine zen aux îles Aran, Eric Grünewald, 2018
- Engine, Budwarrior, 2018
- Le fanzine *Surf Mystiks et Dharma Punks* : écologie profonde, beat generation, surf, tribalisme et zen urbain

Tout sur [www.guyseika.com](http://www.guyseika.com)

Contact : [guyseika@gmail.com](mailto:guyseika@gmail.com)

Sex, surf, sombrero et révolution ! © Guy Faure, 2018  
ISBN 978-2-490139-01-9  
dépôt légal, 2ème trimestre 2018